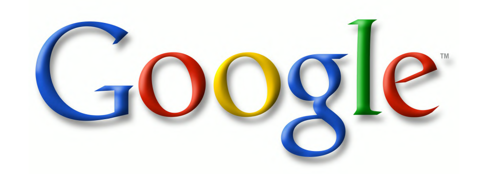


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

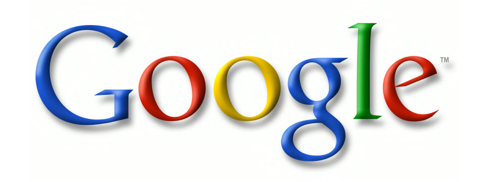
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

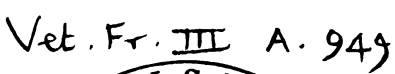






ZAHAROFF
FUND







ZAHAROFF
FUND

ŒUVRES

POSTHUMES

DE MILLEVOYE.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.



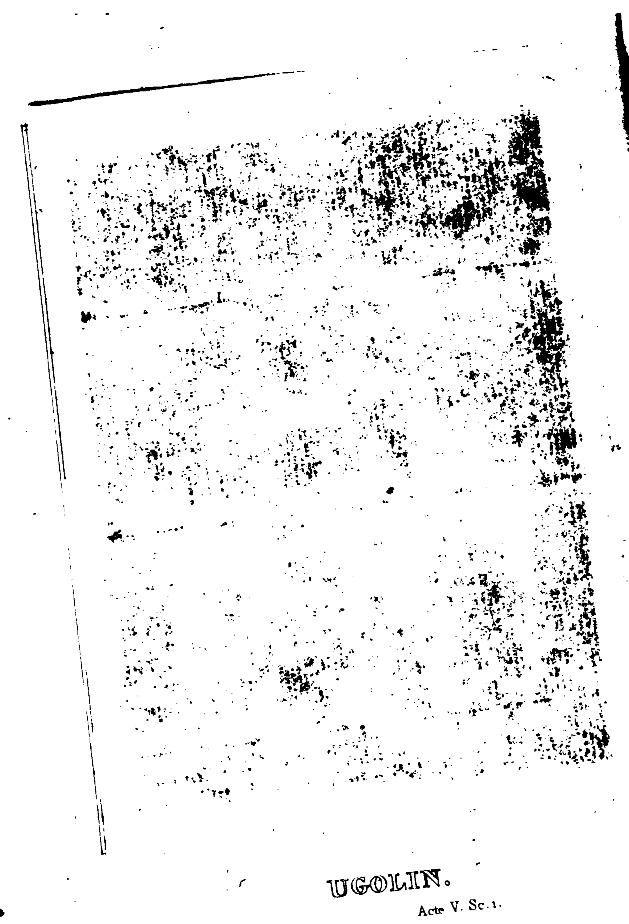
Deveria del.t Alfred Johannot sculp.t

UGOLIN.

Acte V. Sc. 1.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

Des champs de Calydon l'immortel protecteur



UGOLIN.

Acte V. Sc. 1.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

CORÉSUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCAMÈNE, LES PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

Dans ce temple où du jour brillent les feux naissants,
Prêtres de Calydon, renouvelez l'encens;
Arrosez d'un vin pur l'offrande préparée.
La suprême faveur de nous s'est retirée;
Des champs de Calydon l'immortel protecteur,

Bacchus nous abandonne : un souffle destructeur
Dessèche les moissons, flétrit les pâturages;
La terre est sans verdure, et les bois sans ombrages;
Tout meurt : le pampre même à Bacchus consacré
Sur le penchant des monts languit décoloré.
C'est peu : jusqu'en nos murs un monstre épouvantable
Exerce incessamment sa rage inévitable :
Les enfants, les vieillards, les femmes, les guerriers
Expirent à-la-fois de ses coups meurtriers.
Ceux qu'en vain lui dérobe une obscure retraite,
Succombent, accablés d'une langueur secrète;
Leur vie est un flambeau qui lentement s'éteint.
Du fléau dévorant le roi même est atteint.
Ce fléau, parmi nous, déja semble apparaître;
Corésus, le front ceint des bandeaux du grand-prêtre,
Corésus, cher au dieu dans ce temple adoré,
D'un inquiet tourment est déja dévoré.
Il ne sait où porter son ennui solitaire.

OEUVRES

POSTHUMES

DE MILLEVOYE,

DÉDIÉES AU ROI.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, CAMPENON,

ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

INSTITUTION
UNIVERSITY
27 MAY 1974
OXFORD
LIBRARY

THÉATRE.

CORÉSUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

Pausanias dans ses *Achaiques*, Vigénère dans ses *Annotations* sur Philostrate, et Spon dans son voyage en Grèce, rapportent l'histoire de Corésus et de Callirrhoé. Le Guarini en a employé le fond et plusieurs détails au commencement du *Pastor fido;* seulement il a transporté la scène de l'Étolie en Arcadie, théâtre de son poëme.

Pausanias n'indique point l'époque de cette intéressante aventure.

CORÉSUS.

PERSONNAGES.

CORÉSUS, grand-prêtre de Bacchus, issu de la race royale.

AGÉNOR, jeune prince du même sang.

CALLIRRHOÉ, fille du roi de Calydon.

ARCAMÈNE, premier prêtre du temple.

DEUX SUIVANTES de Callirrhoé.

PRÊTRES.

PEUPLE.

SOLDATS.

La scène est à Calydon, ville d'Étolie, dans le temple de Bacchus.

Moi, qui de ses secrets fus le dépositaire,
Moi, son ami fidèle, il m'évite, il me fuit;
Il veut se fuir lui-même. On l'a vu cette nuit
Errer, pâle et tremblant, sous les portiques sombres,
Tel qu'un spectre sorti de l'empire des ombres....
Qu'un dieu rappelle enfin le calme dans son cœur!
Il vient. Éloignez-vous; respectez sa douleur.

SCÈNE II.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS, *sans voir Arcamène.*

Puissant dieu de Naxos, entends mes vœux suprêmes!
Reprends ces attributs, religieux emblêmes:
Le thyrse et les bandeaux ne sont plus faits pour moi.
Qui me l'eût dit, qu'un jour, jour de deuil et d'effroi,
Je devrais t'accuser de ta bonté propice!
Reçois du moins, reçois mon dernier sacrifice;

Et s'il faut à ce prix obtenir le pardon,
J'y consens, prends mes jours, mais sauve Calydon.
(*Après un silence.*) (*Apercevant Arcamène.*)
Malheureux! qu'ai-je fait? C'est toi, cher Arcamène!
Quelle divinité dans mes bras te ramène?
Oh! que de te revoir mon cœur avait besoin!
Cruel ami, pourquoi me fuyais-tu si loin?

ARCAMÈNE.

Je ne t'ai point quitté. Toi seul...

CORÉSUS.

Ami, pardonne,
Ma raison, par moment, se trouble et m'abandonne.

ARCAMÈNE.

Au sein de l'amitié dépose tes chagrins.

CORÉSUS.

Je ne sais, mais deux fois, près de ces souterrains,
Vers l'infernal séjour, j'ai cru voir l'Euménide
Du roi de Calydon guider l'ombre livide;

Et tout à l'heure même, après un court sommeil,
J'ai vu des traits de sang sur le front du soleil.

ARCAMÈNE.

Ces traits de sang, cette ombre aux noirs enfers guidée,
S'offrent comme un vain songe à ton ame obsédée;
Par la réalité le prestige est détruit:
Le monarque est vivant; et le jour qui nous luit,
Amènera, sans doute, un changement prospère.

CORÉSUS.

Arcamène, dis-moi, m'aimes-tu?

ARCAMÈNE.

Plus qu'un frère.

CORÉSUS.

Tu vois ces ornements, ces voiles, ces bandeaux:
Ils ne sont plus pour moi que d'importuns fardeaux.
Songe à m'en affranchir.

ARCAMÈNE.

Quoi!...

CORÉSUS.

Je n'en suis plus digne,
Et pour me succéder, c'est toi que je désigne.

ARCAMÈNE.

De faiblesse et d'erreur nul ne peut t'accuser.

CORÉSUS.

Oh! ne me force pas à te désabuser.

ARCAMÈNE.

Qu'entends-je? Qu'as-tu dit?

CORÉSUS.

Ce qu'en vain je veux taire,
Opprobre de ma vie, exécrable mystère,
Ne peux-tu demeurer entre les dieux et moi?

ARCAMÈNE.

Parle : de ton ami, soupçonnes-tu la foi?
Ce silence...

CORÉSUS.

Est cruel autant que légitime.

Il m'en eût trop coûté de perdre ton estime,
Ton amitié peut-être.

ARCAMÈNE.

Injuste Corésus!
Fusses-tu criminel, je t'en aimerais plus.

CORÉSUS.

Aime-moi; je le suis. Apprends quel sort m'accable.
Calydon succombant sous un mal implacable;
Ce peuple au seuil du temple en foule réuni,
Et se jugeant coupable en se voyant puni;
Les troupeaux infectés; les champs au loin stériles,
Privant de leurs tributs la disette des villes;
Un monstre furieux qui dépeuple nos bords;
Un monarque mourant qui règne sur des morts:
De tels maux sont affreux... Eh bien! c'est mon ouvrage.

ARCAMÈNE.

Grands dieux!

CORÉSUS.

Par un forfait j'ai vengé mon outrage.

De la destruction contemple les horreurs,
Et reconnais l'amour à ses noires fureurs.
Issu du sang des rois, je fus, dès ma naissance,
Marqué du sceau des dieux, pour la toute-puissance.
Le roi de Calydon songeait à me laisser
Un sceptre dont le poids commence à le lasser.
Callirrhoé, sa fille, à mes vœux fut promise.
D'abord aux lois d'un père elle parut soumise :
Trop heureux, j'unissais dans mon cœur enflammé
Au plaisir de l'aimer l'espoir d'en être aimé.
Même au pied des autels j'emportais son image.
D'un rival cependant elle acceptait l'hommage;
Agénor... O fureur!... Pardonne à mes transports,
Je perds à ce nom seul jusques à mes remords.
Indigne rejeton de la tige royale,
Cet Agénor, objet de ma haine fatale,
Par on ne sait quel art devint en un instant
L'amour d'un roi crédule et d'un peuple inconstant.

Je jurai de punir leur projet téméraire.
Je dérobai ma rage au sein du sanctuaire:
Là, seul, durant la nuit, impie avec ferveur,
J'implorais de Bacchus la funeste faveur,
Attestant tour à tour le nom de son grand-prêtre,
L'inviolable droit du sang qui me fit naître,
L'assurance du roi, les vœux d'un peuple entier
Qui du trône, long-temps, me nomma l'héritier,
L'audace d'un refus qui m'insulte et me blesse,
Et les dieux démentis dans leur sainte promesse.
Mes vœux, pour mon malheur, furent trop entendus.
Tous les maux des enfers sont ici répandus:
Bacchus n'est plus le dieu des vendanges fleuries;
Son hymne, désormais, est le chant des furies;
La vengeance et la mort sont ses jeux les plus doux.
En vain j'implore un terme à son mortel courroux;
En vain, pour l'apaiser, ma voix se fait entendre:
Affreux bienfaits, le dieu ne veut pas vous reprendre!

Tu n'es plus étonné si par de noirs chemins
Je vais cacher mon trouble aux regards des humains:
De l'autel, sans terreur, jamais je ne m'approche,
Et pour moi chaque offrande est un sanglant reproche.
De quel front recevoir, à la face des cieux,
Ces pâles suppliants qui, la mort dans les yeux,
Viendraient, à mes genoux prosternant leur misère,
D'avance m'appeler leur sauveur et leur père?
Moi, justes dieux!

ARCAMÈNE.

Ton crime, il est vrai, fait horreur:
Mais, hélas, tout mortel est sujet à l'erreur;
Les dieux seuls ont gardé l'immuable sagesse.
Prions Bacchus, calmons sa fureur vengeresse:
Que l'encens monte aux cieux avec ton repentir.

CORÉSUS.

Non. L'abyme est creusé, je n'en puis plus sortir.

ARCAMÈNE.

La vertu dans ton sein n'a pas éteint sa flamme.

CORÉSUS.

Si tu savais quels vœux s'échappent de mon ame!

ARCAMÈNE.

Au joug de la raison soumets un fol amour.

CORÉSUS.

Tu n'as donc point aimé?

ARCAMÈNE.

L'oracle, dès ce jour,
Peut terminer tes maux et ceux de la contrée.

CORÉSUS.

Il peut les redoubler.

ARCAMÈNE, *regardant au fond du théâtre.*

De l'enceinte sacrée,
Aux pas des suppliants les parvis sont ouverts.
Le front baissé, les traits d'un long voile couverts,
La princesse, à pas lents, sous ces voûtes s'avance.

CORÉSUS.

Fuyons, je ne saurais supporter sa présence.

Recueille cependant jusqu'aux moindres discours,
Et de cet entretien reprenant tout le cours....
Tu m'entends.

SCÈNE III.

ARCAMÈNE, CALLIRRHOÉ, DEUX SUIVANTES, PRÊTRES.

CALLIRRHOÉ, *aux suivantes.*

Approchez, déposez mon offrande.
Tu sais, divin Bacchus, quel bien je te demande :
Le haut rang qui m'appelle est pour moi sans attraits;
Je céderais le trône avec peu de regrets,
Heureuse d'obtenir, par un retour prospère,
Le salut de ce peuple et les jours de mon père.
Un autre vœu... Pourquoi n'osé-je l'exprimer ?
Dieu du Gange, à tes yeux, est-ce un crime d'aimer ?
Prier pour Agénor, c'est prier pour moi-même.

Conserve ce héros à la cité qui l'aime,
Écarte loin de lui l'homicide fléau,
Et ne m'oblige pas à le suivre au tombeau.

ARCAMÈNE.

Le ciel connaît vos vœux, c'en est assez, madame;
Gardez un nom chéri dans le fond de votre ame;
Croyez-moi, sous ces murs ne le répétez pas,
Ou forcez votre bouche à le dire tout bas.
Le jaloux Corésus peut l'entendre.

CALLIRRHOÉ.

Ah! qu'importe!

ARCAMÈNE.

Savez-vous les excès où sa fureur l'emporte?
De son égarement j'ai trop souvent frémi.
Épargnez, par pitié, mon malheureux ami.
Prêtres, portez ces dons dans la dernière enceinte
Où descend l'immortel en sa majesté sainte.
Suivez leurs pas; Bacchus entendra vos accents,

Madame: vos vertus sont le plus pur encens.

(Plusieurs prêtres conduisent Callirrhoé et les deux suivantes ; les autres restent.)

SCÈNE IV.

ARCAMÈNE, PRÊTRES *au fond du théâtre.*

ARCAMÈNE.

De Corésus long-temps j'accusai la faiblesse;
Depuis, connaissant mieux l'objet de sa tendresse,
J'ai conçu le tourment que son cœur a souffert :
Eh ! qui ne le plaindrait en voyant ce qu'il perd ?

SCÈNE V.

ARCAMÈNE, AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Prêtre auguste, puissé-je, au pied de ces images,
Rapporter, avant peu, mes lauriers pour hommages!

Puissent mes javelots, à l'autel suspendus,
Dédier ma victoire au vainqueur de l'Indus!
Assez l'horrible monstre, effroi de nos murailles,
A fait de Calydon un champ de funérailles :
Il est temps que le fer en son flanc déchiré
Aille chercher le sang qui l'a désaltéré.
Résolu de tenter cette grande entreprise,
Je veux savoir, d'abord, si le ciel l'autorise;
Et je viens, franchissant le seuil de vos parvis,
Consulter sur mon sort les célestes avis.

ARCAMÈNE.

Valeureux Agénor, j'admire votre audace :
Mais du grand-prêtre, en vain, j'occupe ici la place;
D'obéir à sa loi je ne suis point exempt.
Il peut tout; il commande, invisible ou présent;
Et transmise à lui seul, la volonté sacrée,
Par lui seul, en ce jour, vous sera déclarée.

AGÉNOR.

Corésus!... Quoi! C'est lui!... Bannissons mon effroi;
Je l'estime encor trop pour douter de sa foi:
Qu'il parle, j'y consens, et j'attends sa réponse.

ARCAMÈNE.

Je vais savoir de lui ce que le dieu prononce.
Demeurez.

SCÈNE VI.

AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Quelle voix, ô dieux, choisissez-vous?...
Aux passions de l'homme asservi comme nous,
De l'amour dédaigné vengerait-il l'injure?
Oserait-il descendre au mensonge, au parjure?
Abusant de son nom, de son autorité...
Mais non, le dieu qu'il sert chérit la vérité.
Corésus à ce point ne se peut méconnaître.

Si je hais le rival, j'honore le grand-prêtre;
De ses ressentiments je ne crains point le fiel;
Mon rival n'est, ici, qu'un ministre du ciel.
O toi, sujet trop cher de sa fureur jalouse,
Toi, que déja mon cœur nommait du nom d'épouse,
Callirrhoé! faut-il renoncer à te voir?...
(*Après un silence.*)
Si la fatalité doit trahir mon espoir;
Si le prêtre imposteur, outrageant les symboles,
Doit prononcer sur moi de trompeuses paroles;
S'il faut périr loin d'elle, ah! qu'une fois encor
Elle entende les vœux du fidèle Agénor!
Ménageons, toutefois, une ame faible et tendre;
Cachons-lui mes périls...

SCÈNE VII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

AGÉNOR, *à part.*

Mais que va-t-on m'apprendre

ARCAMÈNE.

Prince, Bacchus approuve un glorieux effort;
Bacchus, le thyrse en main, veille sur votre sort
Allez, et triomphez: tel est l'arrêt suprême.
Corésus a voulu le confirmer lui-même;
Il me suit.

(*S'éloignant d'Agénor et s'adressant aux prêtres dans l'enfoncement.*)

Pénétrez au fond de ce séjour;
De la fille du roi suspendez le retour.

(*Apercevant Callirrhoé.*)

Dieux! c'est elle!

SCÈNE VIII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRRHOÉ,
PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

AGÉNOR.

O bonheur! ô favorable augure!
Callirrhoé!...

ARCAMÈNE.

Fuyez, ma voix vous en conjure.
Corésus va paraître; il vient, j'entends ses pas.

AGÉNOR.

Le courroux d'un rival ne m'épouvante pas.
Je l'attendrai.

SCÈNE IX.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRRHOÉ,
CORÉSUS, PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

CORÉSUS.

Que vois-je? Agénor auprès d'elle!

De ma raison perdue, est-ce une erreur nouvelle?
Eux, sous mes yeux! ensemble! et le ciel irrité
Ne les a point punis de leur témérité!
Malheureux! vous osez affronter ma présence!
Arcamène, est-il vrai? ta lâche complaisance...

ARCAMÈNE.

Le prince fut, par moi, laissé seul en ces lieux.

CALLIRRHOÉ.

Je venais d'invoquer la clémence des cieux,
De prier pour mon père...

CORÉSUS.

Et pour quelqu'autre encore!

AGÉNOR.

Qu'importe à Corésus la faveur qu'elle implore?
Des vœux formés sans lui sont-ils moins innocents,
Et lui seul vers les dieux dirige-t-il l'encens?...
Non, vous n'étiez pas né pour ce devoir austère.
Vous, parler aux cieux, vous, l'esclave de la terre!

Vous, dont le cœur jaloux, inflexible, odieux,
En les représentant ferait haïr les dieux !

CORÉSUS.

De ce temple outragé si tu ne crains le maître,
Crains au moins ma fureur et sache me connaître ;
J'unis au sang des rois le pur sang des guerriers.
Si les bandeaux du prêtre ont couvert les lauriers,
Corésus n'est pas moins ton égal par l'épée.
Ne nous vante donc plus ta gloire anticipée :
Avant que sur nos bords on eût redit ton nom,
Le mien était déja fameux dans Calydon.

AGÉNOR.

Il faudra l'attester par des preuves plus sûres.
Tu n'es pas enchaîné sous ces voûtes obscures,
Et du temple au palais tu passes tour à tour :
Nous pourrons à l'écart nous rencontrer un jour,
Corésus !

CORÉSUS.

C'était là ma plus secrète envie.

CALLIRRHOÉ.

Ah! s'il vous faut du sang, cruels, prenez ma vie;
Mais ne transformez pas ces parvis protecteurs
En cirque préparé pour des gladiateurs.

AGÉNOR.

Ne vous alarmez pas, madame; qui vous aime,
Apprit à respecter et les dieux et vous-même.
Si Corésus l'oublie, excusez son erreur.
Ce qu'il appelle amour n'est que haine et fureur:
Malheureux, il ignore, en sa toute-puissance,
Le charme du respect et de l'obéissance.

CALLIRRHOÉ.

Au nom de ce respect, seigneur, ne tardez plus,
Sortez.

AGÉNOR.

Que je vous laisse auprès de Corésus
Subir de ses discours l'injure humiliante!

CALLIRRHOÉ.

S'il osait oublier les droits de suppliante,

Ma fierté sans effort l'en ferait souvenir.
Bientôt je vous suivrai.

CORÉSUS, *à Arcamène.*

Songe à la retenir.

AGÉNOR.

De ma soumission j'ai déja le salaire,
C'est me venger de lui que ne pas vous déplaire.

(*Agénor s'éloigne. Arcamène conduit les prêtres au fond du théâtre et se retire.*)

SCÈNE X.

CORÉSUS, CALLIRRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, PRÊTRES *dans l'enfoncement.*

CORÉSUS.

Cet Agénor, madame, heureux de votre amour,
S'il vous devait beaucoup, vous doit tout en ce jour:
Le respect, dont lui seul me prétend incapable,

A pourtant obtenu la grace d'un coupable.
Sans vous, sans ce respect, alors que, sous vos yeux,
Dans leur ministre saint, il insultait les dieux,
A tout blasphémateur le livrant pour exemple,
Je l'eusse fait traîner jusqu'aux portes du temple;
Et voué par ma bouche au destin des proscrits,
Il eût dans les déserts emporté nos mépris.

CALLIRRHOÉ.

Ce n'est pas Agénor que d'un mot on exile.
Si vous régnez au temple, il règne dans la ville:
Mon père a déposé le sceptre dans ses mains.
Cessez donc d'offenser, par vos reproches vains,
Celui que votre roi pare du diadême,
Seigneur; et gardez-vous d'oublier que je l'aime.

CORÉSUS.

Je ne vous retiens pas pour l'entendre vanter.

CALLIRRHOÉ.

Et moi, resté-je ici pour l'entendre insulter?

CORÉSUS.

Abrégeons les discours. Je n'irai point, madame,
Vous occuper encor des troubles de mon ame;
Je vous en ai lassée, et depuis trop long-temps.
Les entretiens d'amour sont pour les cœurs contents:
A l'heureux Agénor réservez tous leurs charmes.
Ce jour peut toutefois essuyer bien des larmes;
Ainsi que mes tourments il peut finir vos maux.
Le ciel est en courroux. Cet hydre, ces fléaux
Vengent de notre hymen la pompe retardée;
Car enfin par le ciel vous m'étiez accordée:
D'un injuste refus votre père est puni;
Son peuple même expire, a ses destins uni.
Madame, voulez-vous les sauver l'un et l'autre?
Prononcez mon bonheur, et peut-être le vôtre;
Oubliez Agénor pour un père et pour vous,
Et dans l'ami des dieux acceptez un époux.

(*Aux prêtres.*)

Je ne vous retiens plus. Jusqu'au pied des portiques,
Escortez la princesse. A vos dieux domestiques
Confiez-vous, madame, et les interrogez.
Dans une heure, en ces lieux, je vous attends : songez
Que ce dernier instant de notre sort décide ;
Songez que le refus serait un parricide.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

ARCAMÈNE.

En croirai-je mes yeux? De ton front plus serein
S'éloignent par degrés les ombres du chagrin;
Tu ne sens plus l'horreur qui t'obsédait sans cesse.
Ce dernier entretien, l'aspect de la princesse,
Ont calmé les accès d'un désespoir jaloux;
A tes remords succède un repentir plus doux...

CORÉSUS.

Penses-tu qu'Agénor au combat se prépare?

ARCAMÈNE.

Quand pour lui du destin la faveur se déclare,
Qui retiendrait ses pas?

CORÉSUS.

Oh! qu'il me tarde!...

ARCAMÈNE.

Eh quoi!
Quel intérêt...

CORÉSUS.

Écoute, et frémis avec moi.
J'ai fait parler du dieu la volonté muette;
Ta voix même, ta voix, me servant d'interprète,
A flatté mon rival d'un favorable sort:
Il va chercher la gloire, il trouvera la mort.

ARCAMÈNE.

O profanation! ô sacrilége audace!
Ah! tout mon sang d'horreur dans mes veines se glace.
Malheureux! et le tien est encore épargné!

Tu ne craignais donc pas que Bacchus, indigné,
Fît crouler sur ton front ses voûtes solennelles,
Ou déchaînât sur toi les Bacchantes cruelles?
C'est ainsi, Corésus, qu'implorant le pardon,
Tu prétends adoucir les maux de Calydon!
Dieux! j'avais un ami, dont la sagesse austère
Était l'amour du ciel, et l'orgueil de la terre;
Je l'ai perdu: pourquoi me l'aviez-vous donné?

CORÉSUS.

Arcamène, à son tour, m'a-t-il abandonné?

ARCAMÈNE.

A de tristes adieux ton forfait me condamne.

CORÉSUS.

Que dis-tu?

ARCAMÈNE.

Dès demain, de ce séjour profane...

CORÉSUS.

Toi, me fuir, Arcamène! Oh! ne me quitte pas.

Serre-moi sur ton cœur, presse-moi dans tes bras;
Et que puissent, forçant le ciel même à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre!
Promets-moi...

ARCAMÈNE.

Je promets de te chérir toujours,
De racheter ta vie aux dépens de mes jours...
En vain de te quitter je formais la pensée;
Entre deux sentiments mon ame balancée
En vain à ce départ eût voulu consentir,
Jamais sans Corésus je n'aurais pu partir.

CORÉSUS.

Le ciel ne veut donc point accabler un coupable,
Puisqu'il me laisse encore un ami véritable.
Digne ami! que les dieux de l'Olympe habitants
Aux respects des humains te conservent long-temps!
Sois long-temps des vertus l'irréprochable exemple,
La gloire de nos murs et l'ornement du temple.

(Il retombe dans sa rêverie.)

ARCAMÈNE.

D'où vient que ton esprit encor préoccupé ?...

CORÉSUS.

Que dira cependant le peuple détrompé,
En voyant mon rival percé du coup funeste
Démentir par sa mort la parole céleste ?
O fatale colère ! ô justice ! ô terreur !
Où fuir ? où me cacher, quand ce peuple en fureur,
Dévoilant à la fois et mon crime et ma honte,
Viendra du sang versé me redemander compte,
Et venger dans le mien...

ARCAMÈNE.

Non, cher Corésus, non ;
Tu vivras : je dirai qu'à l'abri de ton nom,
De ce séjour divin prostituant l'enceinte,
J'ai trahi mes devoirs et la vérité sainte.

CORÉSUS.

Et tu crois qu'à ce prix, de la mort préservé...

Ah ! ce dernier affront m'était-il réservé !
Je le vois, j'ai perdu jusques à ton estime :
Je te l'avais bien dit.

ARCAMÈNE.

En m'offrant pour victime,
Qu'ai-je à perdre? Sans biens, sans pays, sans parents,
J'abandonne au trépas des jours indifférents.
Je vivais pour toi seul; toi seul charmais ma vie.

CORÉSUS.

Que la mienne déja ne m'est-elle ravie !
Ne me dispute pas ce bonheur douloureux.

ARCAMÈNE.

Je meurs si tu péris.

CORÉSUS.

Tes jours sont trop heureux.
Affranchi des tourments où mon ame est livrée,
Tu peux voir du soleil la lumière sacrée;
L'Euménide jamais ne te réveille au bruit

De ces funestes chars qui roulent dans la nuit;
Et jusqu'à ton réveil, Némésis irritée
Ne te présente pas la coupe ensanglantée.
Innocent, tu dois vivre, et coupable je meurs.

ARCAMÈNE.

As-tu donc oublié les supplices vengeurs
Qu'au-delà du tombeau ?... Par une mort prochaine
Veux-tu de tes forfaits éterniser la peine ?
Ils sont grands; le temps seul saura les expier :
C'est au plus criminel à mourir le dernier.
Mais nos prêtres déja le long de ce portique
Attendent que, des bois traversant l'ombre antique,
Nous allions consulter, sous le chêne vieilli,
L'oracle solitaire en son sein recueilli.
Suis-nous, cher Corésus, ta tristesse secrète
Ne fait que s'augmenter au fond de la retraite.
Six fois l'astre du jour a disparu des cieux,
Depuis que sous tes mains l'encens religieux

N'a parfumé l'autel où notre Dieu réside :
A nos solennités c'est moi seul qui préside,
Moi qui, les yeux en pleurs et le deuil sur les traits,
N'y porte qu'un cœur triste et que des vœux distraits.

CORÉSUS.

Eh bien ! je t'en croirai. Viens, fidèle Arcamène...
Mais quel trouble nouveau me saisit et m'enchaîne?
Je frissonne, sous moi je sens fléchir mes pas.

ARCAMÈNE.

Reprends courage.

CORÉSUS.

Non, je ne te suivrai pas.

ARCAMÈNE

Marchons.

CORÉSUS.

Je ne le puis.

ARCAMÈNE.

Quel obstacle t'arrête ?

CORÉSUS.

Une invisible main qui pèse sur ma tête;
Une secrète voix qui me dit : « Corésus!
Si tu sors de ces murs, tu n'y rentreras plus. »
L'amour aussi m'arrête. Oui, je te le confie,
Voici l'heure où j'attends le destin de ma vie;
Ami, Callirrhoé décide en ce moment
Entre les jours d'un père et le sort d'un amant.
Prêtres, accompagnez dans la pompe suprême
Cet ami, désormais l'image de moi-même:
Aimé des immortels, cher à nos citoyens,
Qu'il marche mon égal à vos yeux comme aux miens.
Allez; rapportez-nous des paroles propices.

SCÈNE II.

CORÉSUS, *seul.*

Ce jour s'est-il levé sous de meilleurs auspices?

CALLIRRHOÉ.

Prince, n'insultez pas à ceux que vous causez ;
Quand la fatalité sur mon front se déploie,
Daignez à mes chagrins épargner votre joie.

CORÉSUS.

Vos chagrins vont finir. Oui, madame : ce soir
Je reprendrai pour vous le thyrse et l'encensoir;
Les marches de l'autel, trop long-temps négligées,
Disparaîtront aux yeux, de victimes chargées;
Et l'oiseau vigilant, avant-coureur des jours,
D'Esculape invoqué m'assurant le secours,
Immolé, par mes mains, au sein du sanctuaire,
Sauvera le vieillard qui doit être mon père.

CALLIRRHOÉ.

Ah ! s'il était trop tard ! Hâtez-vous; je frémis.

CORÉSUS.

D'Épidaure à nos vœux les secrets sont promis.
Trois Persans, arrivés des lieux où naît l'Aurore,

Des sucs réparateurs que leur ciel fait éclore
S'empressant de m'offrir les trésors bienfaisants,
Uniront à l'envi leurs soins à leurs présents.

CALLIRRHOÉ.

Je n'ose l'espérer.

CORÉSUS.

Rassurez-vous, madame :
Un fortuné présage a passé dans mon ame;
Je ne sais, mais le ciel semble, dès ce moment,
Vous accorder le prix d'un noble dévoûment.
Ainsi que les discours, il entend la pensée.
D'avance ma prière est peut-être exaucée ;
Et délivré du coup d'heure en heure attendu,
Peut-être le monarque à la vie est rendu.

CALLIRRHOÉ.

S'il est vrai, Corésus, que par vous il respire,
Héritez de mes droits, régnez sur cet empire,
Que lui-même, Agénor, vive sous votre loi.

Mais soyez généreux : par pitié laissez-moi
Consacrer ma jeunesse aux autels de Diane.

CORÉSUS.

Non ; j'atteste mes feux et l'amant d'Ariane,
Et les dieux de l'Olympe, et les dieux des Enfers,
Et tous les maux enfin que par vous j'ai soufferts !
Nul pouvoir n'éteindra l'ardeur qui me possède.
Aux autels de Diane il faut que je vous cède !
Périssent ces autels, renversés par mes coups,
Avant que je renonce à mourir votre époux !

CALLIRRHOÉ.

Prince, de vos transports quelle est la frénésie !
Ah ! lorsqu'après l'hymen la sombre jalousie
Renaîtra plus terrible en vos sens éperdus,
Agénor...

CORÉSUS.

Agénor ! je ne le craindrai plus.

CALLIRRHOÉ.

A respecter ses jours vous saurez vous contraindre ?

CORÉSUS.

Votre Agénor, bientôt, n'aura plus à me craindre.

CALLIRRHOÉ.

Me le promettez-vous?

CORÉSUS.

Si ce n'est pas assez,
Je le jure.

CALLIRRHOÉ.

Et pourtant, seigneur, vous pâlissez!

CORÉSUS.

Mon trouble ne rend pas mes promesses moins sûres;
La jalousie est lente à guérir ses blessures,
Madame.

CALLIRRHOÉ.

Je le sais. Adieu, seigneur.

CORÉSUS.

Eh quoi!
Vous comptez les instants que vous perdez pour moi!
Attendez le retour du fidèle Arcamène.
L'oracle consulté, dans la forêt prochaine,

Bientôt d'un nouveau jour saura nous éclairer.
Mais aux parvis du temple on vient de pénétrer.
J'aperçois Arcamène. Hélas! quelle tristesse
Voile ses traits !

SCÈNE IV.

CORÉSUS, CALLIRRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

Du temple éloignez la princesse.

CORÉSUS.

Ses destins...

ARCAMÈNE.

Assez tôt lui seront révélés.
Éloignez-la, vous dis-je.

CALLIRRHOÉ.

Arcamène, parlez;
Dois-je pleurer mon père?

ARCAMÈNE.

Il vivra.

CALLIRRHOÉ.

Je respire.
Quel est donc le secret que vous n'osez me dire?
Ah! serait-ce Agénor de qui l'arrêt mortel...

ARCAMÈNE.

Si son sang doit couler, ce n'est pas à l'autel:
Du moins ce n'est pas lui que l'oracle demande.

CALLIRRHOÉ.

Quel autre sang enfin, destiné pour l'offrande...

ARCAMÈNE.

Un sang royal, madame.

CALLIRRHOÉ.

Achevez. Quel espoir!
Croirai-je à l'heureux sort que je viens d'entrevoir?
Est-ce moi, que le ciel, pour victime a choisie?

CORÉSUS.

Je succombe à l'effroi dont mon ame est saisie.
Arcamène, instruis-nous.

ARCAMÈNE.

Mon silence a parlé.

CORÉSUS.

Mon bonheur est détruit...

CALLIRRHOÉ.

Et le mien est comblé.

Quel jour fixé?...

ARCAMÈNE.

Ce jour.

CORÉSUS.

O vengeance suprême!

CALLIRRHOÉ.

Où doit-on m'immoler?

ARCAMÈNE.

Devant cet autel même.

CALLIRRHOÉ.

Quelle main frappera?

ARCAMÈNE.

Celle de Corésus.

CORÉSUS.

A mon égarement je ne résiste plus.
De son sang adoré ma main serait rougie!
O dieu! terrible dieu de l'effroyable orgie!
De ta coupe, où la treille épanche ses trésors,
Une lèvre infernale a donc touché les bords!
Ta divine raison se change en noir délire.
Retiens, il en est temps, la rage qui m'inspire;
Ou crains que, sous tes yeux, ton sacrificateur,
En l'espace d'un jour deux fois profanateur,
N'arme son désespoir des feux du sanctuaire...
Il me manque en effet le nom d'incendiaire.

ARCAMÈNE.

Arrête, Corésus, et me laisse achever.
Qu'un rejeton des rois meure pour vous sauver,
Madame : le destin l'accepte à votre place.

CALLIRRHOÉ, *à part.*

Je tremble qu'Agénor... Ah! Corésus, de grace,
Frappez.

CORÉSUS.

Au coup mortel j'irai plutôt m'offrir.

CALLIRRHOÉ.

Non. Je crois déja voir Agénor accourir...
L'arrêt est prononcé, que l'arrêt s'accomplisse,
Et qu'on ne vienne point usurper mon supplice!

CORÉSUS.

Toujours cet Agénor! détrompez-vous enfin,
Madame; cette fois, vous l'attendez en vain.

CALLIRRHOÉ.

Il n'est donc plus!

CORÉSUS.

Au monstre il est sans doute en proie.

CALLIRRHOÉ.

J'ai dû le pressentir à votre horrible joie.
Mes compagnes, venez, et soutenez mes pas.
Au malheur d'Agénor je ne survivrai pas:
N'importe! du combat pénétrons le mystère.
Et qu'une fois encor j'embrasse mon vieux père.

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS.

Mon déplorable sort s'accomplit tout entier.
Agénor, de nos rois comme moi l'héritier,
Eût brûlé d'accomplir l'auguste délivrance.
Je me suis dérobé ma dernière espérance.
Mais du moins, en mourant, sera-t-il informé
Qu'il perd, avec le jour, ce qu'il a tant aimé!

ARCAMÈNE.

Agénor est vivant, il triomphe.

CORÉSUS.

O surprise!

ARCAMÈNE.

Tu regrettais ses jours; le sort te favorise.
Son sang pour la princesse est tout prêt à couler.

CORÉSUS.

Serait-il vrai? pour elle il voudrait s'immoler!
Elle vivrait, ô ciel! et pour moi réservée,
Par mon propre rival me serait conservée!
Je ne sais que résoudre, et si je dois encor
Redouter ou bénir le trépas d'Agénor:
Les promesses des dieux sont souvent des menaces;
Tu l'as vu: chaque fois qu'ils m'accordent leurs graces,
Le bienfait se transforme en châtiment affreux;
Comme pour me punir ils exaucent mes vœux.
Les dévorants fléaux dont la ville est remplie,
Grace à moi répandus sur toute l'Étolie,
Rempliront les mortels de douleur et d'effroi;
Et cependant les dieux auront tout fait pour moi!
Trop heureux Agénor! tu peux mourir pour elle:
Et dans ma jalousie implacable et cruelle,
Je ne suis même plus le maître de mon sort;
M'immoler ce serait subir cent fois la mort.

Faut-il que je périsse et la laisse survivre?
Faut-il qu'à mon rival moi-même je la livre?
Ah! de cette terreur je me sens accabler;
L'enfer n'a point de maux qui puissent l'égaler.
Que faire cependant? et rival et grand-prêtre,
Quand des jours d'Agénor son amour me rend maître,
Je crois voir devant moi la princesse en courroux;
Mon cœur frémit, ma main n'ose frapper les coups.
Eh! comment espérer que jamais une amante
Accepte cette main de sang toute fumante?
Et de quel sang! Non, non. Il n'y faut pas penser.
Que seulement les dieux me daignent dispenser
De tenir en ce jour le fer du sacrifice:
Du reste, quel que soit le sang que l'on choisisse,
Dût la princesse même à l'oracle obéir,
J'aime mieux la pleurer, ami, que la haïr.
N'ai-je pas entendu quelque bruit?... Non; personne
N'approche de ces lieux.... Et pourtant je frissonne.

Agénor est toujours présent à mon regard...
Et je sens de ma main s'échapper le poignard!
Serait-ce la vertu? C'est le remords peut-être?
Un ascendant secret dont je ne suis plus maître
Me force à l'épargner... Oui, ce nom de rival,
Ce nom qui devrait seul hâter l'instant fatal,
Tient mon bras suspendu, tient mon ame incertaine

ARCAMÈNE.

J'en rends graces aux dieux. S'il se ferme à la haine,
Ton cœur à la vertu va bientôt se rouvrir;
Que la voix d'un ami parvienne à t'attendrir;
Qu'il te retrouve, ainsi qu'en un temps plus prospère
Quand, d'un accent si doux, tu le nommais ton frère;
Et lorsque, libre encor de tes funestes nœuds,
Entre le temple et lui tu partageais tes vœux.
Puisque l'amitié sainte unit nos destinées,
De tes jours consolés embellis nos journées;
Épargne-moi tes maux, il me sont trop amers.

Il me reste un espoir au sein de nos revers :
Un secret fut long-temps renfermé dans mon ame ;
Il y serait resté, mais ce jour le réclame.
Détourné de vos fronts, le coup sera porté
Sur un front inconnu, mais du ciel accepté.
Je te quitte, je vais, par un message utile,
Éclairer, d'un seul mot, les chefs de cette ville,
Parmi nos citoyens faire parler vos droits,
Et m'unir avec eux, pour vous sauver tous trois.

(*Il sort.*)

CORÉSUS.

On vient. C'est Agénor !

SCÈNE VI.

CORÉSUS, AGÉNOR.

CORÉSUS.

Quoi, seigneur ! puis-je croire
Que déja de retour...

Vous pourrez à loisir sanctifier vos coups,
Immoler Agénor sans paraître jaloux;
Et sauvant du soupçon votre vertu rigide,
L'ordre des immortels vous servira d'égide.

CORÉSUS.

Oui, prince, j'ai souvent souhaité votre mort.
On m'aurait vu peut-être, en un jaloux transport,
Acheter votre sang, pour assouvir ma rage.
Mais, lorsque vous venez, sans plainte, sans outrage,
Vous offrir de vous-même, au couteau préparé...
Malheureux plus que vous, plus que vous égaré,
Je tremble malgré moi, je détourne la vue;
Je voudrais que du ciel la clémence imprévue
Délivrât tout ensemble et la princesse et vous,
Et n'accablât que moi du funeste courroux.

AGÉNOR.

Vous régnez dans un temple où Bacchus vous protége.

CORÉSUS.

Vous ne connaissez pas l'horreur du sacrilége?
Je la traîne après moi. Votre cœur, Agénor,
Encor pur, au soupçon ne s'ouvre point encor:
Adorateur d'une ame à la vertu fidèle,
Vous jugez tout le reste et par vous et par elle.
Jeune homme!... Corésus doit vous désabuser,
Et, coupable envers vous, devant vous s'accuser.
De la victoire acquise à votre seule audace
Savez-vous tout à l'heure à qui vous rendiez grace?

AGÉNOR.

A vous, de qui la voix, oracle du destin,
Me réservait l'honneur d'un triomphe certain.

CORÉSUS.

A moi, de qui la voix, s'érigeant en oracle,
Vous gardait un trépas détourné par miracle.
Vous ne voyez le jour qu'en dépit d'un forfait.

AGÉNOR.

Bacchus...

CORÉSUS.

N'a rien prédit.

AGÉNOR.

Mon courage a tout fait!
Et j'emporte au cercueil ce dernier avantage,
Que ma dernière gloire est à moi sans partage.

CORÉSUS.

Quoi! seigneur, mon aveu vous laisse sans courroux!

AGÉNOR.

De la fatalité je reconnais les coups,
Et vous plains seulement d'avoir conçu le crime.
Je veux garder au ciel une pure victime:
Le ciel, à qui tous deux nous devons obéir,
M'accorde peu d'instants; ce n'est pas pour haïr.

CORÉSUS.

Quel est donc ce rival dont le pouvoir m'enchaîne?

Par quel charme inconnu conjure-t-il ma haine ?
Ma haine devant lui n'ose se déclarer;
Que dis-je ? sa vertu me force à l'admirer.
Oh! que ne vois-je encor, comme en cette journée,
Ta fureur contre moi tout entière tournée,
Attestant les héros que ton bras a vaincus,
Défier au combat le prêtre de Bacchus !
J'aimais à recevoir outrage pour outrage;
Ma rage en liberté répondait à ta rage;
Je ne te craignais pas. Tout a changé pour moi :
J'éprouve à ton aspect un invincible effroi;
Mon cœur, qui vainement veut encor se contraindre,
Te craint sans te haïr.

AGÉNOR.

Aime-moi sans me craindre,
Corésus : Agénor ne te trahira pas.

CORÉSUS.

Non : mais je t'ai trahi; mais je sais trop, hélas!

Qu'entre nous, c'en est fait, il n'est plus d'alliance!
J'ai banni loin de toi la douce confiance;
Je me suis interdit le pardon des humains.
Mes mains en te touchant profaneraient tes mains.

AGÉNOR.

Vaine erreur! Mais voici l'instant du sacrifice;
Embrassons-nous, et frappe.

CORÉSUS.

A cet horrible office
Je prêterais mon bras! Non, par tous les dieux, non!
Ah! déja trop de sang aura souillé mon nom,
Sans que le tien encor me poursuive sans cesse.

AGÉNOR.

Cruel, préfères-tu celui de la princesse?

CORÉSUS.

Le mien...

AGÉNOR.

Le fer sacré dans tes mains fut remis.

Ce n'est qu'entre elle et moi que le choix est permis.
Tu dois vivre. Le sort qui déja se révèle,
D'heure en heure, te rend une vertu nouvelle;
Le sort aux maux humains se plaît à compatir;
Je laisse aux criminels les jours du repentir.
Tu dois vivre. Faut-il promettre plus encore?
Faut-il, pour obtenir le trépas que j'implore,
Te céder à jamais... Corésus, tu m'entends;
Les pleurs coupent ma voix... En ces derniers instants,
C'est à toi seul, à toi, qu'Agénor la confie.
Adieu! je n'ai plus rien à perdre que la vie.

CORÉSUS.

Tu déchires mon cœur.

AGÉNOR.

Faut-il qu'à tes genoux...

CORÉSUS.

Malheureux! lève-toi. Grands dieux, m'inspirez-vous?
Rendez-vous Corésus à sa vertu première?

Immortelle clarté ! je marche à ta lumière.
Viens, Agénor, fuyons loin des profanes yeux,
Viens : je te remettrai sous la garde des dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLIRRHOÉ, SUIVANTES.

CALLIRRHOÉ.

crois le voir encor; j'entends encor sa voix :
a fille, disait-il, ô combien je te dois!
toi des immortels la bonté nous seconde;
it toi, c'est ta faveur qui me rappelle au monde.»
our cacher mes pleurs, baisant ses cheveux blancs,
estais immobile entre ses bras tremblants.
ıployais l'imposture, à ma bouche étrangère;
r la première fois, j'osai tromper mon père.

Devais-je l'avertir d'un éternel départ?
Il le saura. N'importe : il le saura plus tard.

(*A ses suivantes.*)

Adieu, vous que j'aimais, à regret je vous quitte.
Mais d'un devoir funeste il faut que je m'acquitte :
Il faut mourir : mourir, hélas ! en quels moments !
Quand le ciel rend un père à mes embrassements ;
Quand le peuple, affranchi de l'hydre furieuse,
Prépare d'Agénor la pompe glorieuse,
Et, l'honorant d'un choix du roi même approuvé,
L'appelle à gouverner l'état qu'il a sauvé !
Mourir ! et, de mon sort plus cruelle misère !
Sans connaître le nom d'épouse ni de mère !...
Qu'une autre affecte un cœur qui ne sait pas frémir ;
Je meurs sans balancer, mais non pas sans gémir.
Agénor ! Oh ! combien mon ame est déchirée !
Il n'est donc point sorti de l'enceinte sacrée ?

SCÈNE II.

AGÉNOR, CALLIRRHOÉ, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est elle !

CALLIRRHOÉ.

Quel dessein, que je ne connais pas,
Seigneur, au fond du temple a retenu vos pas ?

AGÉNOR.

De mes moindres desseins je ne suis plus le maître ;
Je n'ai fait qu'obéir à la voix du grand-prêtre :
Au fond du sanctuaire et loin de tous les yeux,
Corésus m'a remis sous la garde des dieux.

CALLIRRHOÉ.

Cher prince, j'en conçois une heureuse espérance.
Il n'ose plus douter de ma persévérance,
Et, me vouant au sort qui m'attend aujourd'hui,
Il vous confie aux dieux pour nous sauver de lui.

Mais, avant que vos mains abaissent ma paupière,
Je dois vous consoler; oui, ma franchise entière,
Par un dernier aveu, doit calmer vos regrets;
Je renonçais à vous, et je m'en séparais.
Cet oracle...

AGÉNOR.

Est affreux...

CALLIRRHOÉ.

Dites plutôt propice.
Sans lui se préparait un autre sacrifice
Mille fois plus cruel et pour vous et pour moi.
La volonté des cieux, disposant de ma foi,
M'avait à Corésus promise dès l'enfance :
Les cieux désobéis ont vengé leur offense.
Et moi, pour obtenir l'inestimable don
De sauver à la fois mon père et Calydon,
J'épousais Corésus.

AGÉNOR.

O vertu trop austère!

CALLIRRHOÉ.

donc est la vertu de qui sauve son père?

AGÉNOR.

-même, vous cédant à l'amour d'un rival,
iis vous échanger contre le coup fatal.
iis des suppliants pris le maintien timide;
pleurs mouillaient les bords de la sainte chlamyde;
sus tout à coup a semblé s'attendrir.
ût dit que ses yeux venaient de se rouvrir.
ii suivi. Bientôt des libations pures
os mains tour à tour ont lavé les souillures.
: cette onde, pour nous, soit celle de l'oubli, »
te Corésus, d'un accent affaibli;
embrassant alors, sans trouble et sans contrainte,
ii les profondeurs d'un sombre labyrinthe,
entre de la terre il se fraie un chemin:
ne si dans ce lieu, des enfers plus voisin,
ilait, pour répondre au choix qu'on sollicite,

Consulter de plus près le juge du Coeyte.
Je ne sais quel présage enchante mes esprits,
Mais vos jours délivrés...

CALLIRRHOÉ.

Qui vous l'aurait appris?

AGÉNOR.

Corésus. Ce n'est point par une forme vaine
Qu'il m'a purifié dans la source prochaine.

CALLIRRHOÉ.

Arrêtez, Agénor. Reprenez, en ce jour,
Votre raison, ou moi je reprends mon amour.
Le don que vous m'offrez, pour être légitime,
A besoin d'obtenir l'aveu de la victime:
N'y comptez pas, seigneur; et, las de m'irriter,
Ne m'adoucissez pas l'horreur de vous quitter.

AGÉNOR.

Madame, quel arrêt sorti de votre bouche!

CALLIRRHOÉ.

Il est irrévocable.

AGÉNOR.

Ah! de l'hydre farouche
Que tout mon sang n'a-t-il adouci le courroux!
Je n'aurais pas vécu presque maudit de vous.

SCÈNE III.

CALLIRRHOÉ, AGÉNOR, ARCAMÈNE,

SUIVANTES.

ARCAMÈNE, *accourant avec empressement.*

Couple aimable, à jamais oubliez vos misères;
Je viens vous annoncer des destins plus prospères.
Vos généreux combats de ce jour sont finis;
Vous vivrez, par l'hymen à jamais réunis.
Une jeune victime, offerte par miracle,
Détourne tout ensemble et satisfait l'oracle.

Pour vous sauver tous deux un autre va mourir.

CALLIRRHOÉ.

Quel autre?

ARCAMÈNE.

Le monarque en secret fit nourrir
Un enfant inconnu, l'orphelin de son frère:
Depuis, à tous les yeux il prit soin de soustraire
Cet obscur héritier, d'un sang royal issu,
Prince qu'une captive en son sein a conçu.

AGÉNOR.

De vos soins empressés je reconnais le gage;
Mais trop loin quelquefois le zèle nous engage.
Consultez la princesse: à ce fatal moyen
Voudra-t-elle devoir son bonheur et le mien?

CALLIRRHOÉ.

Agénor, en effet, a lu dans ma pensée.
De ce jeune orphelin quand l'ardeur insensée
Viendrait se dévouer aux rigueurs de son sort,

Je le refuserais.

ARCAMÈNE.

Eh! madame! la mort
N'est peut-être pour lui qu'un bien dont on le prive.

CALLIRRHOÉ.

Sur quoi le jugez-vous?

ARCAMÈNE.

Le fils d'une captive,
Né d'un roi, sans oser rentrer dans Calydon,
Et seul, parmi les bois errant à l'abandon,
N'a pas de longs regrets à laisser sur la terre.

AGÉNOR.

Il peut se rapprocher du trône héréditaire,
Car enfin il est prince, il sort de notre sang.

ARCAMÈNE.

Il n'a justifié ni son nom, ni son rang.

CALLIRRHOÉ.

A peine échappe-t-il à la débile enfance.

D'ailleurs il est absent : je prendrai sa défense.
L'arrachant dès demain à ses destins obscurs,
Si j'y restais vivante, il serait dans nos murs.

ARCAMÈNE.

Madame, et vous, seigneur, le ciel, qui nous écoute,
De livrer l'innocent sait combien il m'en coûte.
Mais, après tout, vos jours sont-ils d'un moindre prix?
De tous vos citoyens n'êtes-vous pas chéris ?
En est-il un, un seul, qui pour vous ne se livre?
Vous régnez.

AGÉNOR.

Ne parlons de régner, ni de vivre.
Mais les vœux des mourants sont sacrés ici-bas :
Consacrez un hymen, précurseur du trépas ;
Que vos mains, lentement sur nos fronts imposées,
Attestent nos vertus du ciel favorisées ;
Et que Bacchus lui-même, avec ravissement,
Contemple à son autel ce bonheur d'un moment !

CALLIRRHOÉ.

Nous allons accomplir nos diverses fortunes.
Envié si long-temps à nos douleurs communes,
Titre charmant d'époux, tu nous manquais encor.
Nom de Callirrhoé! nom plus doux d'Agénor!
Si l'hymen, si Bacchus, dieu du joyeux délire,
Ne vous entendent pas éclater sur la lyre,
Quelques larmes un jour baigneront nos tombeaux;
L'autel sera pour nous sans pompe, sans flambeaux;
Nous n'avons pas besoin de ces honneurs frivoles.
Prêtre saint! de l'hymen prononcez les paroles.

ARCAMÈNE.

Au grand-prêtre appartient le droit de vous unir:
Un seul me reste encor, celui de vous bénir.
Divin consolateur, dieu des vignes pourprées!
Veux-tu qu'un couple aimable, amour de nos contrées,
Si jeune, sous tes yeux, tombe pâle et flétri,
Comme la jeune treille et le pampre fleuri?

Permets que ces amants, délivrés sans obstacle,
Se dérobent sans crime aux rigueurs de l'oracle.
(*à part.*)
Non, vous ne mourrez point, trop généreux époux!
Je saurai, s'il le faut, vous sauver malgré vous.

SCÈNE IV.

CALLIRRHOÉ, ARCAMÈNE, AGÉNOR, CORÉSUS, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est Corésus!

ARCAMÈNE.

Quel est le dessein qui l'amène?

CALLIRRHOÉ.

Quelle sombre pâleur!

CORÉSUS.

Qu'on nous laisse!... Arcamène...

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

ARCAMÈNE.

Eh bien, cher Corésus! apaisé par nos vœux,
Bacchus nous promet-il un changement heureux?

CORÉSUS.

Il se peut: mais de toi je réclame une grace,
Arcamène: à l'autel prends aujourd'hui ma place;
Ceins mes bandeaux, saisis ce sceptre révéré,
Et qu'à l'instant ta main s'arme du fer sacré.

ARCAMÈNE.

La tienne, cependant, pourrait frapper sans crainte.
Un autre sang, dit-on, doit rougir cette enceinte.

CORÉSUS.

Je le sais.

ARCAMÈNE.

Cet enfant, fruit d'un amour secret,

Comme il vit sans bonheur, périra sans regret.

CORÉSUS.

S'il est ainsi, d'où vient que ton ame obstinée,
Refusant d'accomplir sa haute destinée,
Dédaigne encore un rang qui rapproche des dieux
Et qui ferait envie aux moins ambitieux?

ARCAMÈNE.

Ton ministère auguste est à toi sans partage.
Mon cœur n'est point jaloux d'un si bel héritage
Il t'est bien dû, ce jour t'en assure les droits.

CORÉSUS.

Ami, tu l'obtiendras plus tôt que tu ne crois.

ARCAMÈNE.

Sois digne, tout entier, du devoir qui t'enchaîne.
Redeviens Corésus.

CORÉSUS.

Je le suis, Arcamène.

SCÈNE VI.

CORÉSUS, ARCAMÈNE, PRÊTRES, SUITE, PEUPLE *au fond du théâtre.*

CORÉSUS.

Prêtres saints, à l'autel allez vous réunir.
(*Aux serviteurs du temple.*)
Les victimes sont là ; qu'on les fasse venir.

ARCAMÈNE, *bas à Corésus.*

Que ne diffères-tu? Dans une heure, peut-être,
Pour racheter leurs jours, l'orphelin va paraître.

CORÉSUS.

Rassure-toi, le choix est encore incertain;
Il suffit d'un moment pour changer leur destin.

SCÈNE VII.

CORÉSUS, ARCAMÈNE, AGÉNOR, CALLIRRHOÉ, *tous deux à genoux devant l'autel;* PRÊTRES, SUITE, PEUPLE.

CORÉSUS.

Brave Agénor, et vous, vertueuse princesse,
Vous le voyez, les dieux, prévenant leur promesse,
Ramènent quelque espoir dans vos cœurs désolés;
Leurs bienfaits, toutefois, de douleurs sont mêlés.
D'un père, d'un vieillard, ils vous rendent la vie;
Et déja sa présence à vos yeux est ravie!
Votre amant se dérobe à de perfides coups;
C'est pour vous voir mourir, ou mourir avant vous!

CALLIRRHOÉ.

Non, je n'accepte pas son dévoûment funeste

CORÉSUS.

Résignez-vous; le ciel disposera du reste.

Ce fer dont sur vos fronts éclate la lueur,
Choisissant de lui-même...

CALLIRRHOÉ.

Ah! s'il est vrai, seigneur,
Sollicitez du dieu la rapide influence.

CORÉSUS.

De moment en moment je sens que sa présence
Par degrés se révéle à mes yeux satisfaits;
Soyez heureux : Bacchus apporte ses bienfaits.
Je le vois, mais non plus en ses fureurs cruelles,
Terrible et comme armé des foudres paternelles.
Je le vois à travers un nuage doré :
La coupe en main, le front de pampre décoré.
Il rit au bruit joyeux des chars de la vendange.
Est-ce un dieu qui pardonne, est-ce un dieu qui se venge?
N'en doutez plus, Bacchus dépose sa fureur :
De choisir entre vous il m'épargne l'horreur;
Il fait plus; sa bonté, qui tous deux vous délivre,

Veut encor que ma voix vous ordonne de vivre.
Vivez, couple fidèle, et soyez de mes mains
Unis devant les dieux et devant les humains :
Vivez, régnez. Hélas ! votre ville appauvrie
Maudira plus d'un jour ma jalouse furie.
Mais je sens la vertu, qui m'a fui si long-temps,
Se rapprocher de moi depuis quelques instants.
Mon esprit, moins mortel, s'épure, se ranime...
Et l'oracle apaisé m'accepte pour victime.

(*Il se frappe.*)

ARCAMÈNE.

Il expire !

CALLIRRHOÉ.

O destin !

AGÉNOR, *à Arcamène.*

Grand-prêtre de Bacchus !
Trois jours, voilez l'autel ; trois jours à Corésus
Offrons, en soupirant, les tributs funéraires.
Ah ! ne vous privez pas de vos larmes sincères,

Arcamène; je sens que, prêtes à couler,
Les miennes vont, peut-être, aux vôtres se mêler.

(*à Callirrhoé.*)

Honorons son courage, oublions sa faiblesse;
Et pour prix du bonheur que son trépas nous laisse,
Qu'à l'estime, à l'honneur, lui rendant tous ses droits,
On dépose son urne aux tombeaux de nos rois.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

CONRADIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CONRADIN, héritier du royaume de Naples.
PROCIDA, noble de Salerne.
CHARLES D'ANJOU, roi de Naples.
ERNANCE, fille de Procida.
ADIMAR, seigneur napolitain, favori de Charles d'Anjou.
JUGES, formant le conseil.
MAGISTRATS du peuple.
SEIGNEURS de la cour.
OFFICIERS du palais.
SUITE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Naples.

(Le théâtre représente au premier, au quatrième et au cinquième acte, une salle du palais de Charles d'Anjou; au second et au troisième, l'intérieur du palais de Procida.)

CONRADIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

CHARLES.

Faudra-il les en croire ?
Dis.

ADIMAR.

Aux vœux du monarque ils sauront obéir;
J'ai reçu leurs serments.

CHARLES.

Qui se vend peut trahir.
Quels gages de leur foi ?...

ADIMAR.

La crainte, l'espérance.
Ils savent quels bienfaits paîront leur déférence;
Ils savent qu'un regard les ferait tous rentrer
Dans l'ombre d'où leur maître a daigné les tirer.
Pour eux des magistrats dont ils prennent la place
La chute est un avis, l'exemple une menace.
Choisis par vous au sein de vos principautés,
Par vous rendus garants du sort de leurs cités,

Tous, dévoués, seigneur, à vos ordres suprêmes,
Vous serviront, certains de se servir eux-mêmes.
« Il faut, leur ai-je dit, qu'un arrêt solennel
Jusque dans le passé cherche le criminel;
Et la tombe, pour lui cessant d'être sacrée,
Doit rendre à l'échafaud sa dépouille exécrée:
Tout l'ordonne. Le roi, qui vous remet ce soin,
Compte sur votre zèle, et n'aura pas besoin
De rappeler sans cesse à votre vigilance
Que les lois ont leur glaive, ainsi que leur balance.
Sachez punir: ce roi, que vous représentez,
Saura sur vos rigueurs mesurer ses bontés. »

CHARLES.

Dois-je long-temps encor ménager qui m'outrage,
D'insolents plébéiens mendier le suffrage,
Abandonner le soin de mes vastes projets,
Et consumer ma vie à flatter mes sujets?
Un dangereux parti, jaloux de la puissance,

Pour me la dérober n'attend qu'un jour d'absence ;
Et, sans cesse livrée à des complots obscurs,
Naples comme un captif me retient dans ses murs.
En qnel moment encor ?... lorsque ma politique
D'armes et de vaisseaux couvrait l'Adriatique ;
Quand de Paléologue enviant les destins,
J'allais porter la guerre aux murs des Constantins,
Quand, des Grecs révoltés secondant l'hérésie,
Je songeais à m'ouvrir les portes de l'Asie !
Ma sécurité feinte abuse tous les yeux,
Et cette confiance impose aux factieux.
Dès long-temps, tu le sais, une secrète étude
D'un calme simulé m'a donné l'habitude :
Joie et douleur, mon front sait tout dissimuler ;
Nul ne m'a vu jamais sourire ni trembler.
Le dirai-je pourtant ? Mon ame intimidée
Veut s'affranchir en vain d'une importune idée :
Pourras-tu bien le croire, Adimar ? chaque nuit

De Conradin vivant l'image me poursuit.

ADIMAR.

N'est-il pas tout sanglant tombé dans la mêlée ?
N'a-t-on pas reconnu sa tête mutilée ?
Il ne doit plus, seigneur, exciter votre effroi :
Il a rejoint Conrad, Frédéric et Mainfroi.

CHARLES.

S'il n'est plus, Adimar, sa mémoire est vivante ;
L'empire de mon nom malgré moi m'épouvante.
Je ne sais, mais ce nom répété chaque jour,
Mais d'un peuple inconstant l'inviolable amour,
Mais ces proscrits nombreux, dont la troupe hardie,
Cette nuit, vers nos murs apportait l'incendie,
Tout m'étonne à la fois, et semble m'avertir
Que le bruit de sa mort a pu se démentir.
Crois-tu que ses amis auraient, sans espérance,
Montré dans leurs projets cette persévérance ?
Non : plus sûrs de sa perte, ils le défendraient moins.

A me les asservir j'emploîrai tous mes soins.
Que de déguisements j'empruntai pour leur plaire!
Tantôt grave, tantôt facile et populaire,
Je les ai ménagés par de nobles égards.
Mesurant mes discours, composant mes regards,
Pour les divers états j'ai pris divers langages:
Brave avec les guerriers, prudent avec les sages,
La même heure m'a vu, politique et soldat,
Assembler un conseil, soutenir un combat.
J'ai su m'envelopper d'un utile mystère,
Affecter les rigueurs du cénobite austère;
Toujours actif, j'ai su multiplier le temps:
Le sommeil à ma vie enlève peu d'instants;
Durant le jour j'observe, ou médite en silence:
J'ai banni loin de moi les jeux et l'indolence,
Ces mimes, ces chanteurs, ces errants troubadours
Dont la foule entretient la mollesse des cours.
Pour mériter le nom de prince légitime,

Pour inspirer l'amour, pour obtenir l'estime,
J'ai mis tout en usage. Eh bien ! ces vains essais
De mes sujets ingrats redoublent les excès :
Tout de moi les irrite, et rien ne les apaise ;
A leurs cœurs prévenus mon autorité pèse ;
Et de ces obstinés les plus séditieux
Sont ceux dont la fureur se déguise le mieux.
L'un d'eux surtout, l'un d'eux m'inquiète et me gêne ;
C'est Procida. Je hais sa franchise hautaine,
Son masque de vertu, sa naissance, ses biens,
Son crédit sur les grands et sur les citoyens.
Jadis, non loin du Phare, il gouverna cette île
Qui semble rattacher la Grèce à la Sicile ;
Il lui donna des lois, la nomma de son nom :
Dans Salerne illustré, plus d'une fois, dit-on,
Il alla, de Salerne à la cour de Castille,
Du jeune Conradin protéger la famille.
N'importe ; il est puissant ; il le faut ménager ;

D'un imprudent éclat je connais le danger:
Retenons la vengeance, et par des sacrifices
Sachons de qui peut nuire acheter les services.
Quand prononceront-ils?

ADIMAR.

Avant la fin du jour.

SCÈNE II.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR, UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

Seigneur, vos magistrats et les grands de la cour
Ont réclamé l'honneur d'être admis chez leur maître.

CHARLES.

Je les avais mandés: qu'on les laisse paraître.
(*à part.*)
A des juges vendus nous parlons sans détours;

A d'autres magistrats il faut d'autres discours :
Pour rendre ma vengeance encore plus certaine,
D'un voile plus épais enveloppons ma haine.

SCÈNE III.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR, PROCIDA, L'OFFICIER, LES GRANDS DE LA COUR, LES MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Grands et nobles seigneurs, dont les noms glorieux
S'unissent avec gloire aux noms de vos aïeux;
Et vous tous, magistrats, gardiens de la patrie!
L'hydre des factions a repris sa furie;
Un renaissant péril attend des soins nouveaux.
J'aurais voulu, tranquille après de longs travaux,
Régner par les bienfaits sur un peuple fidèle;
Ce bonheur m'est ravi : la discorde cruelle

Plus de repos : leur nombre, augmenté d'heure en heure,
S'étendra tout à coup de demeure en demeure.
Avant peu ces ingrats, envahissant nos biens,
De Naples à leur tour seront les citoyens ;
Bientôt, foulant aux pieds les droits du diadême,
Ils sauront nous punir de notre pitié même.
Il serait, dites-vous, honteux de les livrer ?
Le mépris des devoirs peut seul déshonorer.
Ah ! s'il faut raffermir nos ames abattues,

(*Il montre des bustes au fond du théâtre.*)

De ces mâles Romains contemplons les statues.
De Mars inexorable ils embrassaient l'autel,
Et, détournant les yeux, livraieut au coup mortel,
Non des proscrits, rebut des terres étrangères ;
Mais leurs concitoyens, mais leurs fils, mais leurs frères.
C'est par les dévoûments sans cesse prodigués
Qu'ils traînaient à leur char les peuples subjugués,
Et que Rome, à jamais revivant après elle,

Lui doit la vérité : je la dirai, seigneur.
Ne redoutez-vous pas qu'une telle sentence
A de faibles dangers donne trop d'importance?
Que peuvent en effet quelques proscrits épars,
Jetés par leur détresse au sein de nos remparts?
Certes, ces malheureux, sans refuge et sans armes,
Doivent s'énorgueillir d'inspirer tant d'alarmes.
S'ils viennent parmi nous chercher des protecteurs,
Faut-il nous transformer en lâches délateurs?...
Estimez-nous assez pour nous croire incapables
D'oublier nos devoirs, même envers des coupables.
Non : les plus saints devoirs ne seront point trahis :
Les armes à la main servons notre pays,
Et, fidèles aux lois que lui-même a prescrites,
Soyons ses défenseurs, et non ses satellites.

ADIMAR.

Il n'est point, Procida, de faibles ennemis.
Si quelques factieux dans nos murs sont admis,

CHARLES.

A la rebellion touche l'indépendance.
Je vous ai vu souvent, malgré votre prudence,
Trahir vos vœux secrets par un trouble soudain,
Et changer de couleur au nom de Conradin.

PROCIDA.

Permettez les regrets que son malheur inspire;
Les morts ne viennent pas réclamer un empire.

CHARLES.

L'accusé semble en vain absous par le trépas;
Avec le criminel le crime ne meurt pas :
Des princes factieux trop souvent les images
D'un vulgaire crédule usurpent les hommages,
Et provoquent dans l'ombre à des combats nouveaux
Les partis ralliés autour de leurs tombeaux :
De là les feux couverts des discordes civiles,
Les longs déchirements des états et des villes,
Les attentats sans nombre et les malheurs sans fin...

Parler de ces fléaux, c'est nommer Conradin.
Son nom, signal affreux de toutes nos misères,
Est devenu l'horreur des veuves et des mères.
Peut-être parmi vous des pères désolés
Pleurent encor leurs fils pour sa cause immolés.
Milan, Noto, Mazare, et Pavie, et Vérone,
L'ont vu, pour m'arracher la vie et la couronne,
Mendier des soldats, des armes, des vaisseaux,
Des princes abusés se former des vassaux
Et, fougueux conducteur d'une horde en furie,
Descendre tout armé des monts de Ligurie.
Faut-il vous dénombrer ses crimes impunis :
Les peuples de Sicile à ses Germains unis;
Ses drapeaux arborés sur chaque citadelle,
Et la seule Palerme à ma cause fidèle;
Les proscrits de Tunis par ses soins rappelés,
Et non loin du Gibel sous ses lois rassemblés;
Les habitants de Pise, à sa voix trop dociles,

Couvrant de pavillons les mers des Deux-Siciles;
Les remparts de Mola jonchés de nos débris,
De Syracuse en deuil les coteaux appauvris;
Et les feux, déchaînés sur ma flotte en ruine,
Éclairant le rivage et le port de Messine?
Ne vous indignez-pas : tant d'odieux succès
N'étaient de ses fureurs que les faibles essais;
Il porta bien plus loin l'audace et la licence:
Pour lui de tels forfaits sont encor l'innocence.
L'impie osa planter au pied du Vatican
La lance castillane et l'étendard toscan;
Il osa, du pontife insultant les domaines,
Traverser en brigand les campagnes romaines.
Vainement dans Viterbe, en des jours révérés *,
Clément le dévouait à ses foudres sacrés,
Et de ce front marqué du sceau de l'anathême

---

* Les fêtes de Pâques.

Arrachait de Sion le pieux diadème *;
Dans Rome, de l'église égorgeant les soutiens,
Il guidait l'infidèle aux temples des chrétiens,
Des profanations étalait le spectacle,
Et dotait ses soldats de l'or du tabernacle.
Ce n'était point assez. Dans un vil sénateur
Il lui restait encore un digne protecteur.
Il vint nous attaquer sur ce beau territoire :
Le nombre était pour lui, pour nous fut la victoire.
De ses soldats sans doute il partagea le sort;
Enfin je respirais sur la foi de sa mort :
Mais son nom lui survit; mais avec son fantôme
La désolation rentre dans ce royaume.
Il fallait que, chargé d'un reproche éternel,
Il fût, même au cercueil, encore criminel!
Qu'une peine tardive enfin soit ordonnée;

---

* Conradin avait le titre de roi de Jérusalem.

Qu'une vaine effigie, aux bourreaux condamnée,
Livre au public affront l'aspect de Conradin;
Et que, l'abandonnant à son fatal destin,
Cette foule, à son joug trop long-temps asservie,
Rende à sa mort l'horreur que méritait sa vie!

PROCIDA.

Les juges dans ces murs viennent d'être appelés.
Un zèle prévoyant les a renouvelés:
Rien ne peut altérer leur équité suprême.
Adimar les connaît; j'en appelle à lui-même.

ADIMAR.

Leur pays, Procida, les connaît mieux que moi.
En daignant les nommer, la sagesse du roi,
D'une foule, déja par ses malheurs troublée,
A voulu prévenir l'orageuse assemblée:
Son choix, sans intérêt, comme sans passion,
A sauvé les abus de la prévention.
La balance du peuple est souvent indécise:

Mille séditieux, abusant sa franchise,
Vils flatteurs, dans son sein cherchent des partisans;
Et, comme le monarque, il a ses courtisans.
Ces juges, convoqués du fond de nos provinces,
Ne se sont point vendus aux querelles des princes;
De la seule équité reconnaissant les lois,
A la publique estime ils ont acquis des droits
Que devrait respecter celui qui m'interroge;
Et le choix du monarque est déja leur éloge.

CHARLES.

S'il s'élève une voix prête à les accuser,
Il en est temps encore, il les faut recuser.

PROCIDA.

Les récuser, seigneur! je suis loin d'y prétendre.
De leurs vertus sans doute on peut beaucoup attendre,
Je m'en tiens convaincu: pardonnez seulement
Si j'ose témoigner un peu d'étonnement
De voir un tribunal poursuivre une ombre vaine

Au-delà de ce terme où s'arrête la haine.
Sommes-nous sur les bords où l'Égypte autrefois
Citait, pour les juger, les mânes de ses rois?
Ah! s'il en est ainsi, Naples doit, d'âge en âge,
De cette austère loi perpétuer l'usage.

CHARLES.

Il suffit... Magistrats, vous m'avez entendu.
Que l'édit, par vos soins, dans Naples répandu,
Apprenne aux habitants, effrayés du supplice,
(*Regardant Procida.*)
Que plaindre un criminel c'est être son complice.

SCÈNE IV.

PROCIDA, *seul.*

Je vois tous les périls sur moi se rassembler.
Mais ce n'est pas encor ce qui me fait trembler.
O jugement inique! ô sentence inhumaine!

Affreuse invention de vengeance et de haine!
S'ils savaient... Ah! fuyons de cette horrible cour;
Allons chercher la paix dans un autre séjour,
Et retrouver enfin, sous mon toit solitaire,
Ma fille, si long-temps mon seul bien sur la terre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

(*Ils sortent ensemble d'un pavillon tenant au palais.*)

PROCIDA.

O mon roi légitime! ô mon souverain maître!

CONRADIN.

Nommez-moi votre ami, votre fils! je veux l'être,
Je le serai toujours. Mais rassurez mon cœur :
Ernance...

PROCIDA.

Partageant ma constante douleur,

Dans sa seule tristesse elle trouve des charmes;
Votre nom prononcé renouvelle ses larmes.

CONRADIN.

Ernance, le croirai-je? a pu me regretter!
Le sort s'est donc lassé de me persécuter.

PROCIDA.

Hélas! plus que jamais il vous poursuit encore.
La longue inimitié du tyran que j'abhorre
Par des crimes nouveaux songe à se déclarer.

CONRADIN.

De ses jours odieux j'allais me délivrer.
Sans les aveux secrets d'un perfide transfuge,
Je régnerais aux murs où je cherche un refuge.
Que de travaux perdus, depuis le jour fatal
Où cinq mille guerriers, vengeurs du nom royal,
Arrivés avec moi des cités de l'Abruze,
Furent vers Aquila terrassés par la ruse!
Les intrépides chefs, les soldats valeureux,

Tout périt, tout : et moi, cent fois plus malheureux,
Sous des monceaux de morts enseveli moi-même,
Je crus enfin toucher à mon heure suprême.
Il me fallut, sanglant, défiguré, meurtri,
Demeurer jusqu'au soir sous ce hideux abri.
Plus pâle que les morts qui couvraient mon passage,
J'en sortis dès que l'ombre eut noirci le rivage,
Et me retrouvai seul sur un sauvage bord.
Protégé seulement par le bruit de ma mort,
Interrogeant de près les discordes civiles,
Revêtu de lambeaux, j'ai traversé les villes.
J'ai subi les refus, j'ai supporté l'affront;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front :
Tous les maux à la fois me déclaraient la guerre;
Et d'exil en exil je parcourais la terre.
Sans espoir, sans secours, sans vengeance surtout,
Je pris le jour en haine et la vie en dégoût.
J'allais m'en délivrer... Mais d'une mère en larmes

Le triste isolement et les longues alarmes,
Mais ses vœux pour un fils si long-temps attendu
Retinrent dans ma main le poignard suspendu.
Bientôt je retrouvai sur la rive étrangère
Ces Germains qui juraient par l'ombre de mon père.
Je sentis dès l'instant mes vœux encouragés.
Un faux nom, cette voix et ces traits si changés,
Que même Procida ne pouvait reconnaître,
Tout cachait à leurs yeux l'héritier de leur maître.
De nos malheurs présents, de ceux de l'avenir,
Je me plaisais surtout à les entretenir:
Et quand ils se troublaient, sur leur ame attendrie
J'essayais quelquefois le saint nom de patrie,
Celui de mes aïeux, le mien... Un jour enfin,
Ils me dirent: « Partons, » et, suivant mon destin,
De Naples avec moi prirent soudain la route:
Hélas! qui m'aurait vu m'eût pris plutôt sans doute
Pour un chef d'assassins, fléau du voyageur,

Que ne ferais-je pas ? Je combattrai pour elle.

PROCIDA.

Vers l'asyle voisin retournez un instant ;
Je cours la préparer au bonheur qui l'attend.
Elle vient : hâtez-vous.

SCÈNE II.

PROCIDA, ERNANCE.

ERNANCE.

O terreur imprévue !
Quel est-il ce soldat qui se cache à ma vue ?
Il n'en faut plus douter, c'est un de ces proscrits
Qui cherchent un refuge il n'importe à quel prix ;
Qui, d'eux seuls occupés, et trop heureux de vivre,
Exposent à la mort celui qui les délivre.
Quoi ! pour un inconnu courir l'affreux danger...

PROCIDA.

ıucun infortuné ne nous est étranger.
i je sauve un proscrit, je puis l'être moi-même.
ıis, voudrais-tu qu'alors une prudence extrême
ıe repoussât du seuil de l'hospitalité?
ui, dans ces jours de trouble et de calamité,
e doit offrir, tandis qu'il en est encor maître,
es bienfaits que demain il recevra peut-être!

ERMANCE.

'accusez pas mon cœur: il a trop bien appris
plaindre, à déplorer le destin des proscrits.
on père, il en fut un... Son image adorée
ra toujours présente à mon âme ulcérée;
ous savez que de pleurs pour lui j'ai répandus!
l'attendis long-temps... mais je ne l'attends plus!

PROCIDA.

l respirait encore, et si, de ville en ville
ursuivi, fugitif, il cherchait un asyle!

Si chacun lui disait : « Vous espérez en vain!
Une sévère loi me défend d'être humain! »

ERNANCE.

Je sens trop la pitié que le malheur inspire;
Mais la nature encore a sur moi plus d'empire.
Pour Ernance vos jours sont le plus grand des biens.

PROCIDA.

Mais, ma fille, il en est de plus chers que les miens.

ERNANCE.

Non pas pour moi, mon père. Ah! c'est vous seul que j'aime
Mon cœur vous préférait à Conradin lui-même.
Ce cœur, dites-le-moi, peut-il se partager
Entre les jours d'un père et ceux d'un étranger,
D'un soldat inconnu?...

PROCIDA.

Qui peut cesser de l'être.
Son nom n'est point vulgaire; il me l'a fait connaître.

ERNANCE.

Ce nom?...

PROCIDA.

Tu le saurais sans ton excès d'effroi.
Tu l'apprendras de lui, ma fille, et non de moi.

ERNANCE.

D'une juste terreur pouvais-je me défendre ?
Des fureurs d'un tyran vous devez tout attendre.
Qui sait s'il n'a point fait, par un art ténébreux,
Proclamer à dessein cet édit rigoureux,
Afin de provoquer la désobéissance
De ceux qui, comme vous, affrontent sa puissance?
Mais ne pourrions-nous point par d'utiles secours
Éloigner ce proscrit en veillant sur ses jours?
Il est vers les remparts une route secrète,
Et vos amis sauraient protéger sa retraite.
A l'austère devoir nous aurions satisfait.
Un bienfait sans péril est toujours un bienfait.

PROCIDA.

Quoi! ma fille, tu veux qu'il me fasse l'injure

D'aller chercher ailleurs une enceinte plus sûre;
Qu'il dise : « Procida, timide, irrésolu,
Aurait pu me sauver, il ne l'a pas voulu! »

ERNANCE.

Je réponds de son sort si vous hâtez sa fuite.
Mais de nos oppresseurs s'il attend la poursuite,
C'en est fait; tout son sang coule dès aujourd'hui:
Vous le perdez, seigneur, et vous-même avec lui.
Si votre effort est grand, mes craintes sont plus grandes.

PROCIDA.

Hélas! si tu savais ce que tu me demandes!

ERNANCE.

O mon père, à genoux faut-il vous implorer?

PROCIDA.

Sois satisfaite enfin : je vais te le livrer.

ERNANCE.

A quoi m'obligez-vous?

SCÈNE III.

ERNANCE, *seule.*

Il ne veut pas m'entendre.
Mais quel trouble soudain, quel intérêt si tendre
M'inspire l'inconnu que je voulais bannir!
Je tremble de le voir et de l'entretenir.
Sans doute qu'au récit d'une longue misère,
Il va me rappeler une image bien chère.
S'il est noble et vaillant, mais triste et sans espoir,
Malheureux Conradin! je croirai te revoir.

SCÈNE IV.

ERNANCE, CONRADIN, PROCIDA.

CONRADIN, *à part.*

Mon nom n'est point encore effacé de son ame!

PROCIDA, *à Ernance.*

Tiens, voilà l'inconnu que ta frayeur réclame.

Ciel ! Conradin !... Mon père, est-ce lui que je vois?
Je crains de m'abuser.

CONRADIN.

Reconnaissez sa voix :
C'est lui, c'est Conradin, c'est un ami fidèle,
Qui vécut pour Ernance, et qui mourrait pour elle.

ERNANCE.

Je sens fléchir mes pas et défaillir mon cœur.
J'ai supporté les maux, je succombe au bonheur.
(*A Procida.*) (*Après un instant.*)
Soutenez-moi... Je sens ma force ranimée.
Je puis jouir enfin du charme d'être aimée.
Oh! quel prodige heureux vous rend à nos transports,
Cher prince?

CONRADIN.

Des malheurs, de stériles efforts.
Mais est-il un revers que ce moment n'efface?

ERNANCE.

Et j'allais vous livrer au coup qui vous menace!

Tremblante pour mon père...

CONRADIN.

Eh quoi! qu'avez-vous dit?
Ses jours sont exposés?...

ERNANCE.

Aux rigueurs d'un édit:
Qui sauve un fugitif au supplice s'apprête.

PROCIDA.

Je ne le cache plus, le glaive est sur ma tête;
Je le brave.

CONRADIN.

Grand dieu!

PROCIDA.

Qui peut vous étonner?

CONRADIN.

Et j'étais revenu pour vous assassiner!
Procida, sous ces murs nous sommes seuls: personne
Au sein de ce palais encor ne me soupçonne,
Et mon déguisement abuse les regards.

Il faut nous séparer : embrassons-nous ; je pars.
Adieu, mon père ! Ernance ; adieu...

PROCIDA.

Qu'osez-vous dire ?
Restez...

CONRADIN.

Non ; pour vous perdre un instant peut suffire.
Adieu.

PROCIDA.

Restez. Sur vous mes droits sont absolus ;
Votre sort désormais ne vous appartient plus.
Vous n'accomplirez pas votre dessein funeste ;
C'est le ciel, c'est l'honneur, c'est vous que j'en atteste.
Je le répète encor, votre vie est à moi.
Permettez qu'à genoux je commande à mon roi.

CONRADIN.

Non, non, c'est à moi seul de mourir.

PROCIDA.

Il faut vivre ;

Il faut qu'un coup hardi vous venge et nous délivre.
J'ai des amis : le peuple à nos vœux doit s'unir ;
Le peuple, armé déja pour votre souvenir,
S'armera pour vous-même, et dès demain peut-être
Les murs où nous vivons auront changé de maître.

ERNANCE.

Le sort ne peut-il pas trahir votre valeur?
Trop souvent la vengeance est un nouveau malheur.
Ah! plutôt regagnons une rive plus chère :
Dans cette belle Asie où repose ma mère,
Cherchons, loin des humains, un modeste réduit
Où d'effrayants réveils ne troublent point la nuit,
Où je n'entendrai plus ni le fracas des armes,
Ni le nocturne airain qui tinte les alarmes....
Comme si désormais dans leurs vœux furibonds
Les jours pour les combats n'étaient pas assez longs!
Élisabeth respire... allons vivre auprès d'elle :

Si je ne revois pas la cendre maternelle,
Je verrai votre mère et chérirai ses lois.
Pour prix de mon amour, peut-être quelquefois,
Oubliant les grandeurs d'une auguste famille,
Elle m'appellera du doux nom de sa fille.

CONRADIN.

Vous l'êtes.

ERNANCE.

Pardonnez mes refus obstinés;
Mais pour moi de tels nœuds ne sont pas destinés.

CONRADIN.

Trop long-temps vos refus à ma persévérance
Ont opposé des rangs la vaine différence.
Jadis à votre main lorsque ma main s'offrit,
J'étais prince; en ce jour je ne suis qu'un proscrit.
Eh! que dis-je? Entre vous et la tige royale
Les revers ont assez rapproché l'intervalle;
Et votre cœur encor serait trop généreux

D'accepter pour époux Conradin malheureux.

ERNANCE.

Par ce noble détour, ainsi votre tendresse
Pour m'élever à vous jusques à moi s'abaisse :
Mais le devoir m'impose une sévère loi ;
Conradin détrôné sera toujours mon roi.

CONRADIN.

J'entends. Ce vain respect sert de voile à la crainte.
Expliquez-vous, Ernance, et parlez sans contrainte ;
Dites que vous tremblez (j'en serais peu surpris)
D'associer vos jours à des jours mis à prix ;
Dites que, redoutant ma tendresse importune,
Vous n'osez faire un pacte avec mon infortune,
Que vous m'abandonnez à l'horreur de mon sort,
Et que mon seul espoir est l'espoir de la mort.

PROCIDA.

Vous la calomniez, prince ; daignez m'en croire :

Sa vertu dans son cœur combat pour votre gloire;
Un inégal hymen a de tristes retours :
Eh ! qui peut en aimant jurer d'aimer toujours !
Sur un front moins obscur posez le diadême.
Vous devez cet effort à l'empire, à vous-même,
Tout l'exige ; et, déja reconnaissant vos droits,
L'Orient vous réserve une fille des rois.

CONRADIN.

Les rois peuvent garder leur auguste héritière.
Seule Ernance remplit mon ame tout entière :
Depuis cinq ans d'absence, en mon adversité
Son image me suit et ne m'a point quitté.
A toute heure, en tous lieux, présente à ma mémoire,
Ernance m'occupait encor plus que ma gloire.
Me rapprocher d'Ernance; heureux entre elle et vous,
Porter avec orgueil le nom de son époux ;
Reconquérir mes droits, et monter avec elle
Les marches de ce trône où sa vertu l'appelle...

C'étaient là tous mes vœux! je perds tout en un jour:
La gloire et l'amitié, la fortune et l'amour,
Tout fuit, tout m'abandonne, et tout me désespère.

PROCIDA.

J'ai pour vous, je le sens, la tendresse d'un père;
Oui, malgré mes refus cet hymen, j'en conviens,
S'il eût charmé vos jours eût embelli les miens :
Mais aussi j'aurais vu, prompt à me méconnaître,
Ce peuple m'accuser d'avoir séduit mon maître,
Et de l'avoir servi dans le coupable espoir
De lui faire oublier son rang et son devoir.
Eh! dites-moi comment attendre quelques charmes
D'un hymen commencé dans le sang et les larmes?
Où prononcerez-vous vos serments immortels?
La mort seule en nos murs garde encor des autels.

CONRADIN.

Nous les répéterons dans un temps plus prospère
Ces serments prononcés devant le front d'un père!

Le ciel, qui nous entend, promet de les bénir.
Confirmez sa promesse en daignant nous unir.

PROCIDA, *joignant la main d'Ernance à celle de Conradin.*

Eh bien! soyez mon fils. — Élisabeth, pardonne:
C'est l'ami qui me prie, et le roi qui m'ordonne...
Voici ta fille. Au moins, humble dans sa grandeur,
Tu trouveras en elle un cœur selon ton cœur.
Ma fille, de ton rang contemple la noblesse,
Et bannis désormais une indigne faiblesse.
N'oppose point tes pleurs aux desseins d'un époux.
Fais plus: quand les dangers l'appelleront aux coups,
Donne-lui son épée, enflamme son courage,
Et jouis des exploits qui seront ton ouvrage.
Sans être reine encor songe dès à présent
Qu'un futur diadème est un fardeau pesant.
En nos jours de malheur aux périls éprouvée,
Apprends à quels devoirs le sort t'a réservée.

Et toi, ciel protecteur, daigne veiller sur nous;
Epargne l'infortune à ces jeunes époux;
Que pour eux les destins, devenus plus propices,
N'osent briser des nœuds formés sous tes auspices.

CONRADIN.

Mon père, vous verrez tous vos vœux s'accomplir.
Perfide usurpateur! c'est à toi de pâlir.
Je n'ai plus seulement un trône à te reprendre,
J'ai mon père à sauver, mon épouse à défendre.

PROCIDA.

Mes appuis sont nombreux. Par de nouveaux liens
J'enchaîne à nos projets ces fiers Siciliens,
Comme vous, indignés contre la tyrannie.
De leurs chefs en ces lieux l'élite réunie
Devant vous avant peu doit venir prononcer
Les serments qu'à votre ombre ils croyaient adresser.
Jugez de leurs transports en vous voyant paraître.
A peine leurs regards sauront vous reconnaître,

Et vous pourrez jouir, parmi nous confondu,
De ce pur dévoûment qui vous est si bien dû!

CONRADIN.

De vos soins paternels mon ame est attendrie.
Que de biens obtenus! une épouse chérie,
Un père, des amis, et d'utiles secours...
Mes malheurs seraient-ils au terme de leur cours?
Un moment a changé toute ma destinée.
Il semble que déja notre heureux hyménée
Ait pénétré mon cœur de sentiments nouveaux;
Il semble que ce jour doive finir mes maux.

PROCIDA.

Nos braves conjurés paraîtront dans une heure.
Venez en attendant, au fond de ma demeure,
Goûter quelque repos sous ce toit isolé
Où pour vous si long-temps nos larmes ont coulé!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

PROCIDA.

Ils ne tarderont pas. O mon maître ! ô mon fils !
Verrai-je après dix ans mes vœux enfin remplis ?
Après dix ans, passés au fond de la Castille
A servir, à sauver votre auguste famille,
Après tant de combats pour elle soutenus,
D'ennemis renversés, de complots prévenus,
De chances tour à tour funestes ou propices,
De périlleux projets, d'onéreux sacrifices,
De ma persévérance obtiendrai-je le prix ?

O mânes de mes rois, mânes chers et proscrits!
Le sort me garde-t-il ce bonheur en partage
De rendre à votre fils son illustre héritage?
Quand pourra cette épée, au gré de mes souhaits,
Précipiter du trône un tyran que je hais,
En délivrer nos murs et l'Italie entière,
Dût-il frapper en moi sa victime dérnière!

CONRADIN.

Arrêtez, Procida, j'accepte vos secours,
Mais ne veux point du trône aux dépens de vos jours:
Que le père d'Ernance avant tout se souvienne
Qu'en dévouant sa vie il expose la mienne.

PROCIDA.

Tout mon sang...

CONRADIN.

Est-ce ainsi que vous me rassurez?
Mais on vient.

PROCIDA.

Ce sont eux.

SCÈNE II.

PROCIDA, CONRADIN, LES CONJURÉS.

PROCIDA.

Fidèles conjurés,
Non sans un juste orgueil près de moi je rallie
Ces héros dont les noms remplissent l'Italie,
Dont les bras pour l'honneur ont souvent combattu,
Princes par la naissance, et rois par la vertu :
Vous que Mainfroi mourant invoqua pour sa fille,
Magnanime Henri, l'espoir de la Castille;
Vous, courageux Raymond, notre plus ferme appui,
Qui, blessé pour Conrad, vouliez mourir pour lui;
Vous qui par les bienfaits régnez sur votre Flandre,
Ennemi du tyran dont vous fûtes le gendre,
Brave Robert; vous tous, honorables amis,
Qui tiendrez plus encor que vous n'avez promis!

ROBERT DE FLANDRE, *bas, à Procida.*

Devant cet étranger peut-on parler sans feindre?

PROCIDA.

Parlez : ce n'est pas lui, croyez-moi, qu'il faut craindre.
Au sort de Conradin attaché dès long-temps...

ROBERT DE FLANDRE.

Je vous en crois. Amis, profitons des instants.
Vous savez qu'un conseil odieux et perfide,
Au-delà du trépas exerçant l'homicide,
Doit d'un sanglant arrêt frapper dès aujourd'hui
Conradin, où du moins ce qui reste de lui,
Et, contre ses vertus proférant l'anathême,
Déshonorer son nom à défaut de lui-même.
L'arrêt n'est pas encor hautement prononcé,
Et déja l'échafaud dans nos murs est dressé;
Oui, l'échafaud. C'est là que d'une image vaine
Les tourments simulés réjouiront ta haine,
Lâche oppresseur! mais crains que ce plaisir cruel

Ne soit interrompu par un coup plus réel,
Et que ta tête enfin n'aille, de sang rougie,
De l'héritier des rois remplacer l'effigie!

HENRI DE CASTILLE.

Ah! pourquoi Conradin n'est-il point parmi nous?
Ses regards et sa voix affermiraient nos coups.
Peut-être son aspect de cette multitude
Parviendrait à fixer l'aveugle inquiétude :
Rien peut-il en effet égaler, dites-moi,
Les transports d'un bon peuple au retour d'un bon roi?
Conrad, Élisabeth, dès sa plus tendre enfance
M'avaient d'un fils aimé confié la défense.
Long-temps sans le revoir j'ai combattu pour lui :
De ses traits loin de moi le souvenir a fui,
Et mes yeux vainement les voudraient reconnaître;
Mais je me ressouviens qu'il est toujours mon maître.
De ses nobles malheurs je le vois couronné,
Et jamais dans mon cœur il ne fut détrôné.

S'il n'est plus, Conradin se survit dans sa gloire:
Sur vous comme sur moi règne encor sa mémoire.
Armons pour elle; armons pour un prince chéri:
Nous ne souffrirons pas que son nom soit flétri;
Et nos bras, élevant un autel à sa cendre,
Sauront mieux le venger qu'ils n'ont su le défendre.

RAYMOND.

Il faut faire encor plus. C'est peu de le venger;
On insulte son ombre, il la faut protéger.
Ne laissons point au peuple une facheuse image;
Démentons l'imposture, et prévenons l'outrage.
Ne croyons pas ici prodiguer nos efforts
Pour un fantôme vain errant parmi les morts:
De Conradin vivant croyons servir la cause;
Croyons qu'en souverain de nos bras il dispose,
Qu'il nous voit, nous entend, et combat avec nous.
Comme s'il existait, jurons, jurons-lui tous
De vivre, de mourir, pour ses droits qu'on opprime,

De garder notre hommage au maître légitime,
De l'honorer toujours, de l'aimer constamment :
Une main sur l'épée, adoptez mon serment;
Il nous suffit. Et toi que défendront nos armes,
O prince, que cinq ans ont réclamé nos larmes,
Reparais. Que ta vue enflamme tous les cœurs;
Ordonne-nous de vaincre, et nous serons vainqueurs.
Procida, c'est à vous que notre vœu s'adresse.
Offrez à Conradin cette sainte promesse,
Vous de qui la valeur l'a si bien défendu.
Que son ombre...

PROCIDA.

Il respire; il a tout entendu.
Le voici.

ROBERT DE FLANDRE.

Qui de nous l'aurait pu reconnaître?
Qui l'attendait?

HENRI DE CASTILLE.

Tombons aux pieds de notre maître.

CONRADIN.

Non, laissez-moi plutôt vous presser sur mon cœur.
Ah ! de pareils amis font bénir le malheur.

RAYMOND.

Le malheur a cessé, vous en êtes le gage.
Je ne m'étonne plus si, frappé d'un présage
Que nul effort humain n'aurait su démentir,
A vous croire au tombeau je n'ai pu consentir.
Vous vivez en effet. Que le tyran pâlisse,
Et que notre serment dès ce jour s'accomplisse !

CONRADIN.

Modérez vos transports. Conradin ne veut pas
Au prix de votre sang racheter ses états;
Retenez les excès d'un zèle téméraire :
Puis-je perdre un de vous que je ne perde un frère?
Est-ce à moi d'imiter l'odieux conquérant
Qui court, le front tranquille et l'œil indifférent,
Des chefs et des soldats sacrifier l'élite,

Pour avancer d'un jour le succès qu'il médite?
Suspendons, s'il le faut, mais assurons nos coups.
'ai des amis encore. Ils sont dignes de vous,
Ces valeureux Saxons, ces proscrits volontaires,
De la tige des rois soutiens héréditaires.
ls m'attendent, cachés sous l'abri des remparts.

PROCIDA.

urtout n'oublions pas qu'à travers les hasards
a valeur doit toujours marcher disciplinée.
'ai médité déja l'ordre de la journée.
ans doute Conradin en déciderait mieux;
Iais de retour à peine, étranger dans ces lieux,
l pourrait rencontrer quelque embûche funeste.
'ai formé le projet : de lui dépend le reste.
'odieux échafaud sur la place dressé
ar mes ordres secrets tombera renversé :
'el sera le signal. Des confins de la ville,
obert amènera nos braves de Sicile;

Vous, Henri, secondé par vos fiers Castillans,
Vous soutiendrez le choc des premiers assaillants:
Et, tandis que Raymond guidera les cohortes
Qui de la citadelle occuperont les portes,
Les fidèles barons dispersés dans nos murs
Sortiront à ma voix de leurs palais obscurs;
Et sur leurs cheveux blancs flotteront rassemblées
Ces bannières de gloire ainsi qu'eux mutilées.
Je leur présenterai devant le peuple entier
De Conrad au cercueil le vivant héritier;
Et si quelque parti contre nous se soulève,
Conradin, repoussant le glaive par le glaive,
Ira de ses proscrits rallumer la valeur.
C'est peu. J'ai tout prévu, jusqu'au dernier malheur.
Pour prévenir les maux prévenons les alarmes:
Un instant peut trahir la fortune des armes.
S'il est ainsi, veillons au destin le plus cher:
Ralliez nos soldats vers les bords de la mer,

Dignes amis; et, là du moins, qu'à leur détresse
Des vaisseaux tout armés servant de forteresse,
Soutiennent les efforts d'ennemis trop nombreux,
Ou portent Conradin sur des bords plus heureux.

CONRADIN.

Détournons loin de nous cette fatale image.
Parlons de triompher : j'accepte le présage.
Ne tardons plus, marchons.

RAYMOND.

Qui nous conduira ?

ROBERT DE FLANDRE.

Moi.

CONRADIN.

Où nous rassemblons-nous ?

PROCIDA.

Sous les murs du beffroi.

CONRADIN.

Quels mots dans le combat rallîront nos bannières?

PROCIDA.

Souabe, chevaliers ! c'est le cri de vos pères.
Partez. Je suis vos pas.

SCÈNE III.

PROCIDA, *seul.*

Dieu puissant, conduis-les.
Avant de m'éloigner des murs de ce palais,
Comment annoncerai-je à mon Ernance en larmes
Que je vais partager le destin de leurs armes ?
Il le faut. Je ne puis partir sans la revoir.
Essayons de lui rendre et la force et l'espoir ;
Et, s'il est vrai qu'un jour le trône la réclame,
Aux vertus d'une reine accoutumons son ame.

SCÈNE IV.

ROCIDA, UN GARDE DU PALAIS.

LE GARDE.

nar se présente, et de la part du roi
; demande, seigneur.

PROCIDA.

Qu'il entre.

SCÈNE V.

PROCIDA, ADIMAR.

PROCIDA.

Auprès de moi
si grand intérêt vous amène?

ADIMAR.

Le vôtre.

PROCIDA.

iien! je l'avoûrai, j'en soupçonnais un autre.

ADIMAR.

Par vos préventions vous laissant asservir,
Réservez-vous l'offense à qui vient vous servir?

PROCIDA.

Vous, me servir!

ADIMAR.

Du roi je ne suis qu'interprète.
Vous avez au malheur ouvert une retraite,
On le dit, et le roi vient d'en être informé.
Mais il sait que l'édit n'était point proclamé,
Et que votre pitié, dès lors moins criminelle,
N'annonçait point en vous les desseins d'un rebelle.
Il ne demande pas les jours de ce proscrit.
Mais qu'il parte à l'instant; c'est tout ce qu'il prescrit.
Sa loi, convenez-en, n'est pas trop rigoureuse.

PROCIDA.

Certes! je reconnais sa bonté généreuse:
De l'en remercier veuillez prendre le soin.

Qu'il sache que pourtant je n'en ai pas besoin;
Que si d'un opprimé j'adoptais l'infortune,
Je saurais avec lui faire cause commune,
Et qu'on ne verrait pas mon faible dévoûment
Avec l'autorité transiger lâchement.

ADIMAR.

Et vous ne craignez pas...

PROCIDA.

Je connais peu la crainte.
Je me suis déclaré sans aucune contrainte;
J'ai devant le roi même attaqué son édit;
Il me paraît injuste, odieux : je l'ai dit;
Je le soutiens.

ADIMAR.

Ainsi vous avouez sans feindre
Que l'ayant réprouvé vous auriez pu l'enfreindre?

PROCIDA.

Qui m'interroge ici d'Adimar ou du roi?

ADIMAR.

J'interroge en son nom.

PROCIDA.

Digne et nouvel emploi!
Vous ne vous bornez plus à soudoyer des juges,
A tromper les esprits par de vils subterfuges:
Artisan de forfaits, perfide délateur,
Il vous manquait encor le nom d'inquisiteur.

ADIMAR.

Procida! plus long-temps pensez-vous que j'endure...

PROCIDA.

Vous devez être fait au mépris, à l'injure.
Au complaisant d'un roi sied mal tant de fierté.

ADIMAR.

Je saurai te punir de ta témérité.
Soldats, paraissez tous, et visitez sur l'heure
Du traître Procida la suspecte demeure.

PROCIDA.

Arrêtez! Je défends qu'on attente à mes droits.
Malheur à qui de vous, au mépris de nos lois,
Tenterait de franchir un seuil inviolable!
Tout asyle est sacré. Suis-je en effet coupable?
Qu'on me juge. Du moins n'aurais-je pas souffert
Qu'au satellite armé mon palais soit ouvert.
Charles n'a point permis semblable violence.

ADIMAR.

Soldats, obéissez.

PROCIDA.

Au premier qui s'avance
La mort!

SCÈNE VI.

PROCIDA, ADIMAR, ERNANCE.

ERNANCE.

C'est moi, soldats, c'est moi qu'il faut punir;
Moi seule en ce palais j'ai voulu retenir

Le malheureux banni, source de nos misères.

ADIMAR.

Je vous prends à témoin de ses aveux sincères,
Soldats, vous l'entendez.

ERNANCE.

Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit?
En croyant vous servir ma bouche vous trahit.
Mon père, mon époux, je perds tout ce que j'aime...
Mais je saurai tous deux vous venger sur moi-même.

PROCIDA.

Tu n'as que d'un instant prévenu mon dessein;
J'étais las de porter ce secret dans mon sein.
Oui. J'ai du malheureux assuré la retraite;
J'ai prodigué mes soins pour sa fuite secrète;
Il est parti. Tu vois que j'ai pu t'affronter;
Tu vois qu'à tes efforts quand j'osais résister,
Je n'étais animé que du ferme courage.
Qui réprime l'audace et repousse l'outrage.

Charles sera content. Porte-lui mon aveu.
Du sort de ces bannis il s'inquiète peu:
Tout ce que réclamait sa furie implacable,
C'était l'occasion de me trouver coupable.
Je le suis: qu'il triomphe.

ADIMAR.

Entourez ce palais,
Zélés soldats! Vers vous je reviens sans délais
Remplir les volontés du maître qui m'envoie.

PROCIDA.

Quoi donc! faut-il encor qu'ici je te revoie?

ADIMAR.

Poursuis; fais éclater ton orgueil insolent.
Je t'attends dans une heure à l'échafaud sanglant.

SCÈNE VII.

PROCIDA, ERNANCE.

PROCIDA.

Laisse-moi me hâter de prévenir sa haine.
Je ne souffrirai pas qu'au palais on me traîne:
J'irai seul, sans escorte ainsi que sans effroi,
Présenter un front calme à la fureur du roi.
Que craindre? Conradin est loin de cet asyle.
Dispersés, mais unis, et cachés dans la ville,
Nos amis paraîtront aux signaux convenus.
Les traits du jeune roi dans Naples inconnus
Laissent à ses projets l'entière indépendance
Que la sécurité peut joindre à la prudence.
D'observer et d'agir ménageons-lui le temps:
D'un inquiet monarque occupons les instants,
Et de mon entretien prolongeant la durée,

Offrons-lui mon trépas quand sa mort est jurée.
Adieu.

ERNANCE.

Vous me quittez?

PROCIDA.

Pour bientôt te revoir.

SCÈNE VIII.

ERNANCE, *seule*.

Oui; je vous reverrai : sans ce prochain espoir,
Sans le dessein formé de marcher sur vos traces,
Vous livrerais-je en proie aux sanglantes menaces?
Ah! je cours de ce pas entre Charles et vous
D'échanger notre sort le prier à genoux.
Il est temps de quitter ce palais solitaire.
Par de plus longs détours, avec plus de mystère,
Un sentier peu connu mène aux murs du palais...

De quel front aborder le tyran que je hais?
Ciel, affermis mon cœur : daigne aider ma faiblesse
A subir un aspect qui m'indigne et me blesse;
Et qu'au bord du tombeau je me montre soudain
Fille de Procida, femme de Conradin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, ERNANCE.

ERNANCE.

Eh bien, j'en fais l'aveu. Sachez que ce banni,
Dès l'âge le plus tendre, à mon sort fut uni.
Hélas! et, me laissant le deuil et la souffrance,
De mon bonheur aux cieux emporta l'espérance.
Mais l'hymen pouvait-il allumer son flambeau
Quand fumait, tiède encor, la cendre du tombeau?
Mon père suspendit la pompe préparée.
Mon amant s'éloigna: de contrée en contrée,

CHARLES.

Répondez. Ce banni qui vous doit un refuge,
Quel est-il?

PROCIDA.

Son secret ne peut m'être ravi:
Irais-je le trahir après l'avoir servi?

CHARLES.

Et si d'un tel aveu dépendait votre grace?

PROCIDA.

Je la refuserais.

CHARLES.

De cet excès d'audace
Quel prix attendez-vous?

PROCIDA.

La mort.

CHARLES.

Vous l'obtiendrez
Mais, en la méprisant, songez aux nœuds sacrés

ue ne peut oublier votre vertu sévère;
ı nature a ses droits enfin: vous êtes père...
nance...

PROCIDA.

Elle est ma fille, elle saura mourir.

CHARLES.

ı châtiment infame est prêt à vous flétrir...

PROCIDA.

l'attends; son horreur n'a plus rien qui m'étonne:
ıe saurait flétrir que celui qui l'ordonne.

CHARLES.

ıus osez!...

PROCIDA.

J'ose tout, puisque, graces au sort,
n'ai plus sur la terre à craindre que la mort.

CHARLES.

faudra tôt ou tard que votre orgueil fléchisse;
pour vous, Procida, je connais tel supplice...

Je ne prononce point : votre destin suprême
Dépend de Procida, peut-être de nous-même.
Demeurez près d'ici.

(*Pendant qu'elle se retire, Charles fait un signe, et l'assemblée est introduite.*)

SCÈNE II.

CHARLES, ASSEMBLÉE DES GRANDS DE LA COUR, ET DES MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Seigneurs et magistrats !
Naguère convoqués, vous ne soupçonniez pas
Qu'un traître parmi vous eût osé prendre place.
Il en est un pourtant dont la coupable audace
Du devoir et des lois affectait le mépris,
Et donnait un asyle à l'un de ces proscrits :
Ce traître est Procida. Quand sa lâche indulgence

Le voilà ce tourment qu'il m'avait réservé !

CHARLES.

Vous êtes père... Eh quoi ! j'ai paru vous confondre !

PROCIDA.

(*A part.*) (*Haut.*)

Le cruel !... J'attends tout, et n'ai rien à répondre.

SCÈNE V.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE; ADIMAR, *sortant du conseil;* GARDES, SOLDATS, ETC.

ADIMAR.

Le conseil a jugé, seigneur : de Conradin
Voici l'arrêt.

CHARLES.

Lisez, et sachons son destin.

PROCIDA, *à part.*

Le perfide !

CHARLES, *à Procida.*

Vous-même écoutez la sentence,

Procida.

PROCIDA.

Comme vous je la connais d'avance.

ADIMAR, *lisant l'arrêt.*

« Armé contre un pays dont il n'était plus roi;
« Trop coupable neveu du coupable Mainfroi;
« Ennemi du pontife, ami de l'infidèle;
« Profanateur impie, audacieux rebelle;
« De la terre banni, du ciel abandonné,
« Et de Jérusalem monarque détrôné,
« Le supplice l'attend. »

PROCIDA, *interrompant.*

O justice suprême!

Misérables, tremblez que Conradin lui-même
Ne sorte du tombeau pour y précipiter
Quiconque met sa gloire à le persécuter.

SCÈNE VI.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR,
UN GARDE DU PALAIS, ETC.

LE GARDE.

Seigneur, un étranger vous demande audience.
Il a, dit-il, des droits à votre confiance,
Et doit vous révéler un secret important.

CHARLES.

(*A Adimar.*) (*Le garde sort.*)
Qu'on l'admette. Achevez.

ADIMAR, *continuant.*

« Le supplice l'attend.
« Conradin ne vit plus; mais son ombre punie
« Viendra de son arrêt subir l'ignominie.
« Debout sur l'échafaud, et le glaive à la main,
« Les bourreaux par trois fois nommeront Conradin,

« Et, pour livrer sa tête au supplice du traître,
« Il sera par trois fois sommé de comparaître. »

(*Conradin paraît.*)

SCÈNE VII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR, CONRADIN, ETC.

ERNANCE, *le reconnaissant.*

Dieux!

PROCIDA, *à part.*

C'est lui!

CONRADIN.

Quoi! des fers pèsent sur l'innocent!
Ignorant la rigueur d'un édit menaçant,
De ce cœur généreux j'implorais l'assistance,
Quand il m'a fait l'aveu qu'une austère défense
Le livrait au trépas s'il m'osait recevoir:
Je n'ai plus consulté que l'honneur, le devoir;

J'ai quitté son palais. Je pouvais, par la fuite,
Des gardes vigilants prévenir la poursuite;
Mais, par la voix publique informé de son sort,
Je viens solliciter et sa grace et ma mort.

PROCIDA.

A cette ingratitude aurais-je dû m'attendre?
Moi de vous recevoir lâchement me défendre!
Eh quoi, jeune inconnu! vous voulez me ravir
L'honneur d'avoir osé vous plaindre et vous servir?
C'est me calomnier.

CONRADIN, *à part.*

Trop généreuse audace!

CHARLES, *à Conradin.*

Ton dévoûment me plaît: je t'accorde ta grace.

CONRADIN.

Sans la sienne, seigneur, je ne puis l'accepter.

CHARLES.

J'ai condamné ses jours.

CONRADIN.

Je viens les racheter.

CHARLES.

Comment?

CONRADIN.

Par un aveu d'une haute importance.

PROCIDA.

Il est trop tard. Laissez s'accomplir ma sentence.
Prince, n'écoutez pas des discours superflus.

CONRADIN.

Dès que j'aurai parlé, vous ne douterez plus.

CHARLES.

Parlez, expliquez-vous.

CONRADIN.

Je ne dois point vous taire
Qu'au cercueil avec moi descendra ce mystère,
Si vous ne promettez que ses jours délivrés
Pour vous, pour vos fureurs sont à jamais sacrés.

CHARLES.

Oui, si l'aveu mérite une faveur si rare.
Magistrats, devant vous ma bouche le déclare.

CONRADIN.

Eh bien...

ERNANCE.

Que va-t-il dire?

PROCIDA.

Ah! ne l'en croyez pas.
Malheureux! à ce prix laisse-moi mon trépas.

CONRADIN.

Mon aveu, je l'atteste, est exempt d'imposture..
Conradin est vivant.

CHARLES.

Se peut-il?

CONRADIN.

Je le jure.

CHARLES.

De ce doute cruel qui pourra me tirer?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Mais entre mes mains qui saura le livrer?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Toi, soldat?

CONRADIN.

Moi-même.

CHARLES.

Et par quelle fortune...

CONRADIN, *montrant les chaînes de Procida.*

Qu'on détache ces fers, dont l'aspect m'importune.

(*Procida reste enchaîné.*)

Qu'on détache ces fers, ou je me tais.

(*Charles fait délivrer Procida.*) (*Conradin à part.*)

Enfin

(*Haut.*)

Il est libre. Je vais vous livrer Conradin :
Il est devant vos yeux.

CHARLES.

O ciel !

CONRADIN.

De cette ville
Sorti dès mon enfance, il m'eût été facile
D'y former des complots, à l'abri du soupçon ;
Et ma seule vengeance eût révélé mon nom.
Mais je viens (et pour vous c'est montrer quelque estime)
M'offrir en chevalier plus encor qu'en victime.
Je demande à tenter les hasards du combat :
Sachons qui de nous deux doit régir cet état,
Et pour juge entre nous faisons choix de l'épée.

(*Il tire son gant.*)

Que ce gage...

CHARLES.

Arrêtez. Votre attente est trompée;

Entre mes droits et vous la force a prononcé.

CONRADIN.

Charles! songe-s-y bien! ce gage repoussé
Bientôt en d'autres mains aura passé peut-être.
Ce peuple, dont je suis le véritable maître,
Du haut de l'échafaud le recevra de moi :
Guerre, guerre éternelle entre mon peuple et toi!

CHARLES, *montrant l'épée de Conradin.*

Livre ce fer.

CONRADIN.

Ce fer? mon bras seul en dispose!
Dis-moi, le craindrais-tu, même alors qu'il repose?

CHARLES.

On connaît ma valeur.

CONRADIN.

Tu parais l'oublier.
Vil tyran, dégradé du nom de chevalier,
En toi, qui du saint roi retrouverait le frère?

CHARLES, *aux gardes.*

Enchaînez à l'instant ce sujet téméraire.

PROCIDA.

O prince infortuné !

CONRADIN.

Ne plaignez pas mon sort :
En lui laissant le jour, j'ai mérité la mort.

(*Aux magistrats du peuple, en leur présentant Procida.*)

Intègres magistrats ! vous défendrez sa vie ;
C'est à vous en mourant que mon cœur le confie ;
C'est à vous de veiller sur ce dépôt sacré.

CHARLES.

De toi seul il suffit que je sois délivré ;
Qu'il vive.

CONRADIN.

Je te laisse à mon heure dernière
Des ennemis puissants... De ma haine héritière,

La Sicile de loin prépare ton cercueil.
Du malheureux Mainfroi déja la fille en deuil,
D'un père sans tombeau vengeant l'ombre exilée,
S'apprête à te ravir ta couronne ébranlée.
Tremble! je vois sur toi tous les maux réunis.
Les généreux Français, de tes crimes punis,
Baigneront de leur sang les murs de la Sicile:
Contre l'affreux poignard sans secours, sans asyle,
En même temps frappés, ils maudiront tes jours,
Et les vœux des mourants s'accomplissent toujours.
Triste, vieux avant l'âge, importun à toi-même,
Et le front surchargé du poids d'un diadême,
Tu gémiras de vivre et tu mourras long-temps.
Le remords te suivra. De tes derniers instants
Tes victimes viendront redoubler les supplices:
Tu bâtiras en vain de pieux édifices;
Et les autels sans nombre, à leur gloire érigés,
Ne désarmeront pas leurs mânes outragés.

CHARLES.

De tes prédictions tu ne tarderas guère
A réjouir Mainfroi, Frédéric et ton père.
Qu'on le mène à la mort.

SCÈNE VIII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS, ETC.

L'OFFICIER.

Ah! seigneur, arrêtez.
Craignez nos citoyens en foule révoltés.
Une bouche parjure a trahi votre cause;
Contre le jugement l'un des juges dépose.
Il semble heureux et fier de s'être récusé,
Et déclare innocent Conradin accusé.
Contre toutes les voix levant sa voix unique,
Il réprouve un arrêt qu'il nomme injuste, inique;

TAYLOR INST.

De la rebellion aveugle zélateur,
Le peuple rend hommage au prévaricateur,
Dont la perfide adresse au joug de sa parole
Enchaîne les esprits d'un vulgaire frivole.
L'erreur au loin circule. On dit que Conradin
S'est montré dans nos murs, les a quittés soudain,
Et qu'avant peu d'instants il y doit reparaître.

CHARLES.

De Charles ou de lui voyons quel est le maître.
Quels que soient les dangers, marchons au premier rang.
Ce jour, puisqu'il le faut, ce jour verra du sang.
Je laisse en mon palais mes soldats et les vôtres.
Le zèle d'Adimar en a rassemblé d'autres.

(*Montrant Conradin.*)

Soldats, veillez sur lui. Vous m'en répondez tous.

SCÈNE IX.

CONRADIN, PROCIDA, ERNANCE.

CONRADIN.

Puisqu'un moment encor il me laisse avec vous,
Je le maudirai moins. Au gré de mon envie
(*A Procida.*)
Il permet que ma mort rachète votre vie.
C'est assez.

PROCIDA.

Qu'as-tu fait, ô trop généreux fils!
Hélas! en te livrant tu nous a tous trahis.

CONRADIN.

Oui, j'ai livré ma vie au tyran que j'abhorre:
Libre et vous prisonnier, je le ferais encore.
Vengez-moi par des pleurs et non plus par le fer,
Vivez pour regretter un fils qui vous fut cher,
Vivez pour mon Ernance. Aux ennuis condamnée,

Épouse sans époux, veuve avant l'hyménée,
Hélas! tu dus porter la couronne... Mais non;
Il ne te restera que mon deuil et mon nom.

ERNANCE.

Ah! tout mon cœur se brise.

PROCIDA.

O mon fils!

CONRADIN.

O mon père!
On va nous séparer. Je frémis.

PROCIDA.

Moi, j'espère.
Tant qu'un roi tient un glaive, il n'est pas détrôné.

CONRADIN.

Est-il un glaive encor pour un bras enchaîné?

PROCIDA.

Mon bras est libre. Adieu.

CONRADIN.

Modérez votre zèle.

Mon sort est d'entraîner dans ma perte cruelle
Tous ceux qui m'ont aimé, tous ceux qui m'ont servi.
Vivez : à cette loi vous êtes asservi.
Acceptez cette loi que mon cœur vous impose :
Vous savez quel trésor en vos mains je dépose.
Vous exposer pour moi, ce serait me trahir.

PROCIDA.

Je suivrai mon devoir sans cesser d'obéir.

CONRADIN.

Écoutons... J'avais cru sous la voûte sonore...
Je m'étais abusé. Tout est tranquille encore.
Mais bientôt doit sonner l'heure qui pour jamais
Me sépare du monde et de ce que j'aimais.
Élisabeth! ma mère! oh! dans quelle tristesse
Le récit de ma mort va plonger ta vieillesse!
Tu n'y survivras pas, et bientôt devant Dieu...
Bénissez-moi, mon père, et me dites adieu.

PROCIDA.

J'attends de toi, mon fils, un adieu plus austère.
Songe qu'un roi plus grand que les rois de la terre
Sans regrets et sans plainte à la mort s'est livré:
Roi de Jérusalem, songe au Tombeau Sacré.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

CONRADIN, ERNANCE, GARDES, SOLDATS.

CONRADIN.

Ces accents solennels, cette ferme assurance,
Ont presque dans mon sein ramené l'espérance.
Il forme des projets, et je verse des pleurs!
Reprenons un courage au-dessus des douleurs.
Mourons, mais en héros, sans terreur, sans faiblesse;
Mourons, mais que Conrad pour fils me reconnaisse.
Qu'une mâle vertu préside à mes desseins.
Quoi! des brigands obscurs et de vils assassins

Se seraient dérobés aux fers de l'esclavage :
Et moi qui tant de fois de rivage en rivage
Ai conduit sur mes pas tout ce que l'Orient
Dans les champs de la guerre a compté de vaillant;
Moi qui, jeune, ai du trône embrassé la défense,
Moi, par une victoire échappé de l'enfance,
Je n'ose m'affranchir de la chaîne où je suis!
Mes gardes, par ma voix effrayés ou séduits,
Ne sauraient-ils, frappés du nom de mes ancêtres,
Délivrer et servir l'héritier de leurs maîtres?
Procida! ton courage en mon cœur a passé :
A revoir Conradin tu n'as point renoncé;
Eh bien! je veux te rendre audace pour audace;
Au poste du danger j'irai prendre ta place.

(*A Ernance.*)

Avec vous de ces murs je prétends m'échapper,
Du glaive et de la chaîne en même temps frapper,
Et, secondant les bras armés pour nous défendre,

Racheter notre vie ou chèrement la vendre.

ERNANCE.

Comment de ce palais nous flatter de sortir?
Ces gardes, à vos vœux craignant de consentir,
Contiendront dans leur sein leur pitié dangereuse.

CONRADIN.

L'ame du vrai soldat fut toujours généreuse;
Il ne s'informe point du péril qui l'attend,
Et le cri de l'honneur est le seul qu'il entend.

(*S'adressant à la troupe qui l'entoure.*)

Depuis quand, mes amis, une injuste puissance,
Remettant de tels soins à votre vigilance,
Abaisse-t-elle au rang de gardiens des cachots
Des soldats, disons mieux, des guerriers, des héros?
Malheur au prince ingrat qui méprise le brave!
Ah! si pour un moment je cessais d'être esclave!
Si du ciel un moment j'obtenais votre appui,
Conradin serait libre, et vous tous avec lui.

Amis, de Procida la fille infortunée,
A mon sort en ce jour par l'hymen enchaînée,
Craintive, devant vous joint ses vœux à mes pleurs;
Son espérance unique est au fond de vos cœurs.
Ne la rejetez pas. Je l'atteste d'avance;
Nous servir est justice encor plus que clémence.
Charles n'est rien pour vous, rien qu'un usurpateur;
Conrad fut votre maître et votre bienfaiteur.
Ne vous souvient-il plus d'Élisabeth ma mère?
Abandonnée au sein d'une plage étrangère,
Elle bénit de loin son fils et ses soutiens.
Oserai-je espérer que vous soyez les miens?
Le temps presse : il s'agit de mourir ou de vivre;
Il faut, et dès l'instant, m'immoler ou me suivre.
Je vous laisse le choix.

L'OFFICIER.

J'ai lu sur tous les fronts :
Héritier de Conrad! marchez nous vous suivrons.

Je réclame l'honneur de détacher vos chaînes.
Ces fers conviennent mal à vos mains souveraines :
Peut-être à d'autres mains sont-ils déja promis...

CONRADIN.

Rejoignons Procida. Ses courageux amis,
Qui déja déployaient l'étendard de vengeance,
Enflammés par ma voix et par votre présence,
Contre l'usurpateur marcheront avec nous.
Un cri de rallîment doit nous rassembler tous.
Il a plus d'une fois retenti dans nos guerres :
Souabe, chevaliers! c'est le cri de mes pères.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, GARDES.

CHARLES.

Le péril est pressant et s'accroît d'heure en heure.
On nomme Conradin, on le cherche... Qu'il meure,
Mais loin de tous les yeux, mais sans bruit, sans éclat.
Profitons des instants : que le fer d'un soldat...
Quoi ! personne en ces lieux !... intimidés, sans doute,
De la tour du palais ils auront pris la route,
Afin de dérober à ce peuple éperdu
Les traces du captif dont ils ont répondu.

(*A plusieurs gardes.*)

De ce captif, amis, gagnez la tour prochaine.
Aux marches du portique ordonnez qu'on l'amène.

(*Les gardes s'éloignent.*)

Que son arrêt de mort n'est-il exécuté!
Jusque-là je crains tout d'un peuple révolté,
Qui parfois en secret témoigna son estime
Pour un prétendu maître appelé légitime.
Sombres pressentiments, vous n'étiez que trop sûrs,
Quand vous me présentiez, chaque nuit, sous ces murs,
Le prince encor vivant réclamant cet empire.
Mon doute m'accablait : maintenant je respire.
Je sais mon sort, je sais le destin qui l'attend :
S'il vit, c'est pour mourir, et mourir à l'instant.

(*Les gardes reviennent.*)

Eh bien ?

LE CHEF DES GARDES.

Sire, à la tour il n'a paru personne.

CHARLES.

Dieu! quelle trahison faut-il que je soupçonne?

LE CHEF DES GARDES.

Si j'en crois les rapports, on a vu Conradin,
Escorté de soldats et le glaive à la main,
Courir vers les remparts en jurant la vengeance.
On dit que sur ses pas il conduisait Ernance.

CHARLES.

Procida les servait! O rage! ô désespoir!
Trahi par mes soldats! l'aurais-je pu prévoir?
Eux dont rien n'ébranlait le courage fidèle!...
Il est temps d'affranchir ceux de la citadelle.

(*Au chef des gardes.*)

Volez vers Adimar, que par eux secondé
Il rouvre le passage obstinément gardé;
Qu'on cherche Conradin, qu'à l'instant il périsse,
Et que tombe avec lui Procida, son complice.

LE CHEF DES GARDES.

J'obéirai, seigneur.

CHARLES.

J'étais prêt à frapper,
Et je vois à mes mains la vengeance échapper!
Suis-je assez malheureux! tant de mesures vaines
N'auraient-elles servi qu'à me forger des chaînes?
S'il triomphe, je meurs. Hélas! qui me l'eût dit,
Quand de juges nouveaux j'achetais le crédit,
Quand, d'un séditieux flétrissant la mémoire,
Sur un peuple aveuglé j'assurais ma victoire!
Un juge, (tous les maux sur moi devaient peser;)
Un juge, à moi vendu, vient de se récuser:
On vante son courage et sa vertu rigide.
Tu parles de vertus, peuple ingrat et perfide,
Qui, sur l'intérêt seul établissant tes droits,
Trafiques lâchement du sceptre de tes rois!
Tu proclamais aussi ce Procida, ce traître!...

Insensé, qu'ai-je fait? de ses jours j'étais maître :
Lorsque de ses complots j'allais me délivrer,
Je l'épargne, il s'éloigne, et c'est pour conspirer !
Quel bonheur si le sort à ma fureur extrême
Pouvait le ramener !... On entre. C'est lui-même !

SCÈNE II.

CHARLES, PROCIDA, GARDES, DEUX CONJURÉS; ENSUITE TOUS LES CONJURÉS ET DES SOLDATS.

PROCIDA.

Rendez-nous Conradin.

CHARLES.

Il a fui loin de moi;
Mais une autre victime attend mes coups : c'est toi.

(*Il tire un poignard sur Procida : les deux conjurés l'arrêtent et le désarment.*)

PROCIDA.

Tu feras mieux un jour : inhabile et novice,

Ta main s'affermira dans ce noble exercice.

(Il ouvre les portes du palais à un grand nombre de conjurés.)

Entrez, amis. Ce fer soulevé sur mon sein
Vient d'armer le tyran, qui se fait assassin.
Tandis qu'un saint monarque, assis au pied d'un chên
Emprunte aux cieux les lois de la justice humaine,
Son frère en ce palais se recueille à l'écart,
Et ne connaît de lois que celles du poignard.
Conradin! rends-le nous.

CHARLES.

La tour vous est ouverte:
Visitez à loisir cette prison déserte.
Conradin, à ma rage enlevé trop souvent,
Si vous l'y retrouviez, ne serait plus vivant.
Mais, hélas! contre moi tout est d'intelligence.
Faut-il garder la haine et perdre la vengeance!

PROCIDA.

Tu perds tout. Souviens-toi qu'ici tu m'appartiens:
Ton palais est à nous, mes gardes sont les tiens.
Courons vers Conradin; courons. Toi que j'abhorre,
Fais des vœux pour ses jours si tu veux vivre encore.
Soldats, en attendant que son sort soit connu,
Qu'en son propre palais Charles soit détenu.

SCÈNE III.

CHARLES, *au milieu de quelques gardes.*

Régné-je encor?... Régner, quand me voici l'esclave
De vils séditieux dont le pouvoir me brave!
Victime de la fraude et de la trahison,
J'aurai vu mon palais devenir ma prison!
Ah! pourquoi le poignard, sous ma main incertaine,
A-t-il si mal servi les projets de ma haine?
J'ai régné, j'ai vécu, pour moi tout a cessé;

Au front de Conradin ma couronne a passé.
S'il était vrai! Tentons une épreuve dernière,
Et sachons si ma garde est aussi prisonnière.

(*A l'un des gardes.*)

Des murs de ce palais essayez de sortir;
Et s'il n'est plus d'espoir, venez m'en avertir.
Anxiété cruelle, angoisse déchirante,
Signes trop assurés d'une gloire expirante!
Soyez aussi pour moi l'annonce du trépas;
Qu'à mon pouvoir détruit je ne survive pas.

LE GARDE.

Seigneur, il n'est plus temps: on surveille les portes;
Tout passage est gardé. Deux puissantes cohortes
Dans les cours du palais viennent de pénétrer.
Nul ne peut en sortir, nul n'y saurait entrer.
Vers le seuil à grands pas je poursuivais ma route,
Quand le fer m'a bientôt repoussé sous la voûte:
Heureux, de tout mon sang si j'avais racheté

Votre toute-puissance et votre liberté!

CHARLES.

Ils sont maîtres de moi! Dans un moment peut-être
Les fers, la mort... Amis, vous n'avez plus de maître.
A l'infortune au moins que ne puis-je ravir
Ceux qui dans ma disgrace ont osé me servir!
Monarque sans royaume! en ta chute funeste,
De tes nombreux sujets voilà ce qui te reste.
Que vas-tu devenir? Les dangers, les complots
Sur terre me suivront, m'attendront sur les flots.
Quels rivages lointains, quels ports, ou quelles îles
Oseront maintenant me prêter leurs asyles!
J'en serai l'épouvante. A mon nom prononcé,
Je verrai loin du bord mon vaisseau repoussé;
Et, fuyant sans savoir où reposer ma tête,
J'attendrai que la mort vienne avec la tempête.

(*Après un silence.*)

Sur le fer des soldats si j'allais me jeter?

Déterminent mon sort, mon supplice peut-être.

Adimar jusqu'à moi ne saurait parvenir :
Au seuil de ce séjour ils vont le retenir ;
Et je ne saurai rien du dessein qui s'apprête
Qu'à la lueur du fer suspendu sur ma tête...
On vient, c'est lui. Son front semble pâle d'effroi.

SCÈNE IV.

CHARLES, ADIMAR.

(*Charles s'élance au-devant d'Adimar.*)

ADIMAR.

Conradin a vécu... mais vous n'êtes plus roi,
Ou du moins avant peu vous cesserez de l'être.

CHARLES.

Il n'est plus ! c'est assez. Et Procida, ce traître ?

ADIMAR.

Servi par nos soldats et par nos citoyens,

Il a trompé nos coups; tromperons-nous les siens?

CHARLES.

Oui, sans doute. Mais dis, par quelle heureuse audace
As-tu de mes gardiens affronté la menace?

ADIMAR.

J'employai l'artifice. Arrêté sur le seuil,
Je pris en un instant les traits, l'accent du deuil:
« Je rends grace à vos soins, leur dis-je; au moins mon zèle
N'aura pas à transmettre une triste nouvelle. »
Empressés de saisir ces mots insidieux,
Les gardes vigilants s'interrogent des yeux;
Et jugeant mon message à leurs desseins utile,
Ils m'ouvrent dans leurs rangs un passage facile.
Je pénètre en ces murs, et viens vous raconter
Les coups portés, les coups qu'on s'apprête à porter.

CHARLES.

Dissipe tes frayeurs; parle, sans plus attendre.
Mon ennemi n'est plus, et je puis tout entendre.

ADIMAR.

Vous me quittiez à peine aux portes du beffroi;
Soudain j'entends crier : « Conradin ! notre roi !
Qu'il vive ! qu'il triomphe ! et que Charles périsse ! »
Saisissant, à ces mots, la hache du supplice,
Une troupe, à travers la rumeur et les cris,
Renverse l'échafaud, lance au loin ses débris,
Détache avec transport l'effigie adorée,
A la main des bourreaux par un arrêt livrée,
Élève dans les airs ce simulacre vain,
Et répète : « C'est lui, peuple ! c'est Conradin !
Il ne manque à son front que notre diadême;
Contemplez son image en l'attendant lui-même :
Il vient. » Comme ils parlaient, accourent à grands pas
Une femme, un guerrier, et de nombreux soldats.
Conradin (c'était lui) guidait la pâle Ernance.
Mais quoique sur son front rayonnât l'espérance,
Il craignait cependant qu'à l'heure des combats

Ernance d'un regard ne ralentît son bras.
Enfin la présentant à la troupe fidèle
Dont le zèle inquiet s'empressait autour d'elle :
« Peuple, a dit Conradin, je la confie à toi ;
Je remets à tes soins l'épouse de ton roi. »
A son Ernance alors les filles et les mères
Tendent pour l'accueillir leurs mains hospitalières :
On l'emporte tremblante et les cheveux épars.
D'un côté, Procida convoque les vieillards ;
De l'autre, ce Henri, prince de la Castille,
Et ce Robert, jadis époux de votre fille,
Se partagent entre eux les postes différents.
Près de la citadelle on redouble les rangs :
Raymond retient captifs en cet étroit espace
Ces braves dont le nombre est égal à l'audace.
Privé de leurs secours, j'avais d'autres moyens :
Je crus dès-lors pouvoir devant nos citoyens
Du prince criminel proclamer la sentence.

On s'indigne, on murmure, on me force au silence.
Deux partis sont formés : on combat ; mais le sort
Dément notre espérance et trompe notre effort.
C'en était fait. Bientôt survient votrè message ;
Bientôt, parmi les morts me frayant un passage,
Après de longs travaux, heureux quoique tardifs,
J'ouvre la citadelle à nos guerriers captifs.
La victoire avec eux revole à nos bannières ;
Leurs mains, qui si long-temps ont frémi prisonnières,
Se vengent de l'affront fait à leur liberté.
Les factieux, gagnant le rivage écarté,
Laissent entre eux et nous un intervalle immense.
On court, on les atteint : le combat recommence ;
La mort renaît. Les cris, les plaintes, les sanglots,
Se mêlent au tumulte et du fer et des flots.
Par des débris humains en sa course arrêtée,
La vague loin des bords retourne ensanglantée.
Blessé, mais affrontant les plus terribles coups,

Conradin paraît seul se défendre pour tous.
En vain de ses amis la prudence attentive
L'appelle en ces vaisseaux disposés sur la rive :
« Non, répond-il, le sort ne veut pas m'épargner;
Eh bien ! je vais mourir où je devais régner. »
Le nombre enfin l'emporte et trahit son courage.
Le supplice s'apprête : une imparfaite image
Offre à la multitude un échafaud dressé :
Il y monte, à ce peuple autour de lui pressé
Fait ses derniers adieux, jure son innocence,
Et lui jette le gant, signe de la vengeance.
Le peuple s'en saisit. Un murmure soudain
Semblait dire : « Sauvez les jours de Conradin ! »
Procida tout à coup paraît avec sa fille,
Au pied de l'échafaud s'élance... Le fer brille,
Il a frappé... De sang Procida tout couvert
Redemande le gage à la vengeance offert ;
Il atteste à genoux le ciel témoin du crime

De venger et son fils et son roi légitime.
Trois fois de Conradin pressant le corps glacé,
Il redit par trois fois le serment prononcé.
O surprise! ô terreur! le peuple le répète;
Il menace vos jours. Cherchez une retraite.
N'est-il pas sous ces murs quelque noir souterrain
Qui dérobe vos jours à leur fureur sans frein?
Laissez éteindre en eux la soif de la vengeance.

CHARLES.

Si Procida respire, il n'est plus d'espérance.
Que de ce Procida ne suis-je délivré!

ADIMAR.

Pour sa fille et pour lui d'avance préparé,
Un vaisseau le transporte aux rives de Sicile.
Mes yeux l'ont vu partir, léguant à cette ville
Le soin de déposer celui qu'il nommait roi
Au pieux monument dont fut privé Mainfroi.
Avant qu'il ne revienne armé pour votre perte,

Fuyez, seigneur, fuyez de votre cour déserte.
Comptez peu sur les bras qui combattaient pour vous:
Conradin, ses adieux, son sein percé de coups,
La voix de Procida, les cris d'Ernance en larmes
Ont enfin contre vous tourné toutes les armes.
Suivez-moi; préférez dans votre horrible sort,
Seigneur, la fuite aux fers, et les fers à la mort.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

UGOLIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

UGOLIN.

SISMONDI, chef des Gibelins, dans Pise.

SIARRA, proscrit, chef du parti des Guelfes.

CORALI, femme de Sismondi et sœur de Siarra.

ERALDI, fils d'Ugolin.

UBALDI, second fils d'Ugolin, âgé d'environ treize ans.

LORENZO, } Gibelins.
BIANCO, }

UN SOLDAT.

TROUPE DE GIBELINS.

PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Pise.

UGOLIN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur du palais de Sismondi. Il est nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SISMONDI, UGOLIN, ÉRALDI, LORENZO, TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

FIDÈLES Gibelins qui marchez sous mes lois,
Pise entière aujourd'hui vous parle par ma voix :
Dans ses murs consternés, la discorde ennemie,
Sur de muets tombeaux un moment endormie,

S'éveille plus terrible; et les Guelfes proscrits,
Rassemblant contre nous leurs orgueilleux débris,
Et parcourant dans l'ombre et nos champs et nos villes,
Ont donné le signal des tempêtes civiles.
Hier, on les a vus, autour de nos remparts,
Vers le soir, en silence, errer de toutes parts.
La nuit les couvre en vain de son voile complice:
Que le jour qui va naître éclaire leur supplice!
Malheur à tout Pisan qui, traître à son pays,
Ouvrirait sa demeure à l'un de ces bannis!
Proclamé par mon ordre, un édit formidable
Dévoue à l'échafaud la tête du coupable.
De tant d'affreux complots fidèlement instruit,
Je vous ai près de moi convoqués dans la nuit.
Gibelins! c'est à vous de seconder mon zèle.
A de nouveaux combats l'empire nous appelle,
Et, pour le protéger quoi que nous ayons fait,
Tant qu'un Guelfe est debout, l'ouvrage est imparfait.

r la dernière fois ressaisissant l'épée,
rminons cette hydre à nos coups échappée;
pons; et qu'à jamais un odieux parti
tre dans le néant dont il était sorti.

UGOLIN.

excès de terreur les honore et nous blesse,
ondi : trop de soins prouvent trop de faiblesse.
oi bon tant d'efforts, tant d'apprêts menaçants?
Guelfes après tout sont-ils donc si puissants,
qu'au bruit de leur nom lâchement alarmée
tre quelques fuyards Pise assemble une armée?
ussions-nous fait de plus si le fougueux Toscan
rallumé son foudre à ceux du Vatican,
ue, guidant vers nous ses rapides cohortes,
haches à la main, il eût brisé nos portes?

SISMONDI.

plus léger péril peut croître en un instant:
dent, on le prévient.

UGOLIN.

Courageux, on l'attend.

SISMONDI.

Le faible devient fort, tandis qu'on temporise.
L'ennemi le plus grand, c'est celui qu'on méprise.
Avant que l'incendie embrase nos palais,
De sa fureur naissante étouffons les progrès.
Comte Ugolin, laissez à la jeunesse ardente
Les dangereux transports d'une audace imprudente.
Et vous qui m'écoutez, imitez-moi : jurons
Par ces nobles Romains de qui nous *descendons,*

(*Il montre des statues.*)

Par ces héros présents, dont l'imposante image
Des fils de l'Italie appelle encor l'hommage,
Du dernier Guelfe, amis, jurons le dernier jour;
Et, s'il se peut jamais que par un vil détour
Contre les Gibelins un Gibelin conspire,
Qu'au milieu des tourments sous nos yeux il expire,

Ou, s'il se dérobait au glaive du bourreau,
Qu'il vive sans patrie et meure sans tombeau !

UGOLIN.

C'est trop loin, Sismondi, pousser la prévoyance:
Vous nous outragez tous par cette défiance.
Osez-vous nous confondre avec nos ennemis ?
Pour qu'aux lois de l'honneur nous demeurions soumis,
Faut-il donc du serment nous imposer les chaînes ?
Que nous sert tout ce bruit d'imprécations vaines ?
Laissons aux factieux ces cris blasphémateurs :
Nous sommes des guerriers, non des conspirateurs.

SISMONDI.

Le masque du guerrier cache souvent le traître,
Et l'on n'est pas toujours ce qu'on prétend paraître,
Ugolin !

UGOLIN.

S'il soupçonne un traître parmi nous,
Sismondi peut parler; ici nous sommes tous.

Qu'il ose hautement déclarer ce qu'il pense.

SISMONDI.

J'en pourrais dire trop : qu'Ugolin m'en dispense.

UGOLIN.

Non. Point de vains délais, point de lâches refus!
Ce mystère est pour nous une offense de plus;
Notre honneur s'en indigne... Et Sismondi peut-être
Saurait nous respecter s'il savait nous connaître.

SISMONDI.

Comte, portez ailleurs vos hautaines leçons;
Vous ne m'apprendrez rien... qu'à garder mes soupçons.

UGOLIN.

Je vous entends. C'est moi que votre cœur soupçonne:
Ce mot m'a tout appris.

SISMONDI.

Je n'ai nommé personne;
Mais je trouve Ugolin bien prompt à s'appliquer
Un discours... qu'il n'est pas encor temps d'expliquer.

UGOLIN.

Qui parle vrai, dit tout; qui veut tromper, balance:
Le soupçon qui se tait calomnie en silence.
Parlez donc.

SISMONDI.

Ugolin ! sachez que mon devoir
Est de donner des lois, et non d'en recevoir.
Je remets à son rang qui s'ose méconnaître,
Et vous rappelle ici que je suis votre maître.

UGOLIN.

Toi, mon maître ! à ton rang j'ai daigné t'élever,
Et qui te le donna, pourrait te l'enlever.

SISMONDI.

C'en est trop, et mon bras...

LORENZO.

Ah ! seigneur !...

ÉRALDI.

Ah ! mon père.

LORENZO.

Réprimez les transports d'une aveugle colère.

ÉRALDI.

Par d'odieux débats que l'honneur vous défend
Voulez-vous réjouir le Guelfe triomphant?
Gibelins! qu'en ce jour la voix de l'Italie
Entre vous deux s'élève, et vous reconcilie.

SISMONDI *à part.*

Quelque soit ma fureur sachons la gouverner,
Et pour me venger mieux feignons de pardonner.
(*à Ugolin.*)
La voix de votre fils au devoir nous rappelle,
Ugolin : oublions une vaine querelle,
Redevenons amis.

UGOLIN.

Le fûmes-nous jamais,
Sismondi? je t'abhorre autant que tu me hais.
Tout vil déguisement répugne à ma franchise,

Et je ne puis aimer celui que je méprise.
Du parti gibelin vous tous dignes appuis !
Vous, compagnons que j'aime et qu'à regret je fuis,
Pour vous toujours mon cœur garde le même zèle ;
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle ;
Mais Pise parmi vous, au conseil, aux combats,
Auprès de Sismondi ne me reverra pas.
J'ai subi trop long-temps ses orgueilleux outrages.
A la fin dans le port jeté par les orages,
Je vais loin des partis vivre et mourir en paix.
Ce glaive a fait sa tâche, et je puis désormais
Le suspendre sans honte aux murs de ma retraite ;
A l'honneur, au pays il a payé sa dette.
Triomphe, Sismondi ! déploie en liberté
L'appareil insolent de ton autorité.
Héros dans le conseil, orateur dans l'armée
A publier ton nom lasse la renommée.
Proclame des édits, outrage des rivaux,

Sur l'échafaud sanglant siége avec les bourreaux,
Et, poursuivant, dans l'ombre, une foule proscrite,
Brigue le noble rang de premier satellite :
C'est alors qu'Ugolin, fléchissant sous tes lois,
Reconnaîtra son maître à de si grands exploits!

SCÈNE II.

SISMONDI, ÉRALDI, LORENZO, TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

Insolent ennemi que tout mon cœur déteste,
Épargne à mes regards ta présence funeste;
Rentre dans ton palais : assez d'autres sans toi
Se feront un honneur d'obéir à ma loi.
Je bénis ta fureur; oui, cet instant peut-être
En t'éloignant de moi me délivre d'un traître.

ÉRALDI.

Daignez borner, seigneur, ces discours insultants

Qu'un fils ne peut sans crime entendre plus long-temps.
Que les torts de mon père à vos yeux trouvent grace;
Ou plutôt permettez que ma main les efface.
Périssent les objets de vos tristes débats!
Je jure devant vous leur mort ou mon trépas.
Je cours : en attendant que le soleil se lève,
Les flambeaux suffiront pour conduire mon glaive.
Que tout Guelfe pâlisse, et que puissiez-vous tous
Reconnaître Ugolin à mes valeureux coups!

SISMONDI.

J'aime en vous, Éraldi, cet intrépide zèle.
Choisissez des soldats : qu'une troupe fidèle
S'apprête à seconder votre noble transport;
(*A part.*)
Allez chercher la gloire... et rencontrez la mort.

ÉRALDI.

Je vole à mon devoir. Veuille le sort prospère,
Par la valeur du fils justifier le père!

SCÈNE III.

SISMONDI, LORENZO, GIBELINS.

SISMONDI.

Amis, ou je m'abuse, ou bien contre l'État
L'arrogant Ugolin médite un attentat.

LORENZO.

Ugolin! lui, seigneur?

SISMONDI.

Il fuit notre assemblée;
D'un mystère profond sa conduite est voilée.
De ce titre de chef que j'ai reçu de vous
On dit que son orgueil en secret fut jaloux,
Et que depuis ce jour sa muette vengeance
Avec nos ennemis marche d'intelligence.
En effet dès long-temps, j'ai cru m'apercevoir
Que d'autres intérêts balançaient son devoir.
Quand le puissant moteur des guerres intestines,

Quand le fier Siarra tomba sous nos ruines,
Ugolin donna seul des larmes à son sort;
Il admira sa vie, et déplora sa mort

LORENZO.

En pleurant Siarra pouvait-il vous déplaire?
De Corali, seigneur, Siarra fut le frère.

SISMONDI.

Frère de mon épouse, il n'était pas le mien :
Sa révolte entre nous a brisé tout lien.

LORENZO.

Ugolin, pour le plaindre, était-il moins fidèle?
Des civiques vertus n'est-il pas le modèle?
En douter un instant serait lui faire affront.
Interrogez nos murs; nos murs vous répondront:
« Parmi les citoyens que notre sein renferme
Ugolin de l'état est l'appui le plus ferme;
Éloquent au conseil, intrépide au combat,
Il est tout à la fois héros et magistrat. »

Loin d'envier, seigneur, votre titre suprême,
A ce rang glorieux il vous nomma lui-même.
N'aimant que ses deux fils, sa patrie et l'honneur,
Sa noble obscurité suffit à son bonheur.

SISMONDI.

Ugolin doit chérir votre généreux zèle,
Car il possède en vous un défenseur fidèle.

LORENZO.

J'ai dû l'être. Il unit aux droits de l'innocent
Des droits non moins sacrés, seigneur, ceux de l'absent.

SISMONDI.

Poursuivez, Lorenzo : ce bienfait tutélaire
Peut-être quelque jour obtiendra son salaire.
Toutefois, le mystère, enfin approfondi,
Apprendra s'il faut croire ou vous ou Sismondi.
Bianco, que seconde une escorte nombreuse,
Cherche les conjurés dans la nuit ténébreuse :

Je l'attends ; pour lui seul mon palais est ouvert.
On approche : c'est lui.

SCÈNE IV.

SISMONDI, LORENZO, BIANCO, GIBELINS.

SISMONDI.

Qu'avez-vous découvert ?

BIANCO.

Pise au Guelfe barbare allait être livrée ;
Déjà se rassemblait la troupe conjurée.
L'un d'eux courait terrible, et, le glaive à la main,
A travers nos soldats se frayait un chemin :
Sous son bras meurtrier plusieurs, frappés dans l'ombre,
Sont tombés inconnus au sein de la nuit sombre.
Mais, voyant son parti par le nombre accablé,
Ce chef altier, lui-même interdit et troublé,
Après quelques instants de terreur et de doute,
Du palais d'Ugolin demande et prend la route.

SISMONDI.

Ugolin !... Ainsi donc le crime est avéré !
Le voilà, de nos lois cet appui révéré !
Ce sage, ce héros que le soupçon outrage,
Au chef des ennemis offre un port dans l'orage.

(A Lorenzo.)

Vous, qui le défendiez avec tant de chaleur,
Vantez-nous désormais ses vertus, sa valeur !
Mais songez qu'on pourrait vous taxer d'artifice :
Défendre un criminel c'est être son complice.

LORENZO.

Seigneur, de mes discours s'il faut se défier,
Mes actions sont là pour me justifier ;
Vous apprendrez bientôt que, de feinte incapable,
Qui venge l'innocent sait punir le coupable.

SISMONDI.

Il suffit. Par ma voix au peuple rassemblé
Le secret découvert doit être révélé :

a placo pubique, amis, que dans une heure
us retrouve; allez... Toi, Bianco, demeure.

SCÈNE V.

SISMONDI, BIANCO.

SISMONDI.

ıis donc respirer de mes longs déplaisirs,
Bianco ! le sort couronne mes désirs :
in est coupable. En mon cœur renfermée,
z et trop long-temps ma haine envenimée
:hercha des forfaits : je n'en ai plus besoin;
a débarrassé de ce pénible soin.

BIANCO.

intérêt si grand vous conseille sa perte ?

SISMONDI.

ame à tes regards tout entière est ouverte,
sûr et fidèle; et dans ton sein discret

Je vais sans défiance épancher mon secret.
Toujours l'ambition fut ma vertu première;
Le pouvoir est pour moi plus cher que la lumière;
Et cette passion, si prompte à fermenter,
Des feux de ce climat semble encor s'augmenter.
Le crédit d'Ugolin m'inquiète et me gêne;
La gloire de son nom persécute ma haine.
Tout un peuple aveuglé, le nommant son appui,
Ne voit que par ses yeux, ne jure que par lui:
Frustré de la puissance à mon orgueil promise,
Je ne marche après tout que le second dans Pise;
Et pourtant d'Ugolin les aïeux sont obscurs,
Tandis que ma famille, illustre dans ces murs,
Par des faits glorieux d'âge en âge ennoblie,
Touche presque au berceau de l'antique Italie.
N'importe: de ma race éclipsant la splendeur,
Son humilité même insulte à ma grandeur.
Cet éclat dont ma vie est sans cesse entourée,

Les charmes vertueux d'une épouse adorée,
Rien ne peut me soustraire à mes jaloux ennuis ;
Ils veillent avec moi dans la longueur des nuits.
Mais enfin, grace au ciel, le jour vengeur se lève;
La tête d'Ugolin tombera sous le glaive :
Mes yeux ne seront plus condamnés à le voir
Sur mon pouvoir détruit élever son pouvoir;
Et, gouvernant ensemble et le peuple et l'armée,
Faire pâlir mon nom devant sa renommée.

BIANCO.

Sans de puissants efforts, seigneur, n'espérez pas
Arracher aux Pisans l'arrêt de son trépas.

SISMONDI.

Je ferai retentir à leur idolâtrie
Ces vieux mots révérés de devoir, de patrie.
L'innocent dangereux, du piége environné,
Est bientôt criminel quand il est soupçonné.
Parcours nos murs, observe ; et que ta voix fidèle

Du forfait d'Ugolin sème au loin la nouvelle.
A l'indignation préparant les esprits,
Sur un front que j'abhorre appelle les mépris.
Fais plus ; de son palais investis le portique,
Recueille de son crime une preuve authentique ;
Forme un parti nombreux, et songe à m'entourer
D'un peuple contre lui prêt à se déclarer.
Puisqu'à ma haine enfin je dois ce sacrifice,
Que ma haine triomphe, et qu'Ugolin périsse !

BIANCO.

On vient. C'est votre épouse.

SCÈNE VI.

SISMONDI, CORALI.

CORALI.

O ciel ! qu'ai-je entendu,
Seigneur ? Sur Ugolin le fer est suspendu !

Ose-t-on soupçonner cette ame noble et pure ?

SISMONDI.

Au rang de ses vertus mettez-vous le parjure?

CORALI.

Lui, perfide !

SISMONDI.

Lui-même.

CORALI.

Il ne l'est point, seigneur ;
Il ne saurait trahir son parti, ni l'honneur.

SISMONDI.

Vos garants ?

CORALI.

Sa conduite intègre et magnanime,
Son nom, sa vie entière, et la publique estime.

SISMONDI.

Corali contre moi conspire donc pour lui !
Et de quel droit, madame, êtes-vous son appui ?

CORALI.

Du même droit, seigneur, que vous êtes son juge.
Quel est son crime?

SISMONDI.

Au Guelfe il accorde un refuge.

CORALI.

Protéger le malheur, crime énorme en effet!
Voici donc Ugolin coupable d'un bienfait!
Mais savez-vous quel est le moins digne d'excuse,
Seigneur, de qui l'accorde ou de qui le refuse?

SISMONDI.

Laissez-en la balance aux mains que le devoir
Oblige à supporter le fardeau du pouvoir,
Corali : dans la paix des vertus domestiques,
Laissez gronder au loin les foudres politiques.

CORALI.

Les destins de l'état nous sont-ils étrangers?
Ne partageons-nous point vos troubles, vos dangers?

Ah! du malheur des temps j'ai trop senti l'atteinte.
Siarra, seul espoir de ma famille éteinte...
Forcé de succomber aux horreurs de son sort,
Hélas! il a passé de l'exil à la mort.

SISMONDI.

A son nom détesté ne puis-je me soustraire?
Il fut mon ennemi, madame.

CORALI.

Il fut mon frère.
Lorsque ta voix dicta l'arrêt de ses malheurs,
J'ai respecté ta haine et dévoré mes pleurs...
Ne me refuse pas le prix que j'en réclame;
Qu'une fois ma prière aille jusqu'à ton ame.

SISMONDI.

Injuste Corali, que me demandez-vous?

CORALI.

Les jours de l'opprimé, l'honneur de mon époux.

SISMONDI.

L'honneur, ce même honneur défend que je fléchisse.
J'ai pour loi le devoir, pour guide la justice.
Le public intérêt...

CORALI.

Sans doute il est sacré ;
Mais il n'ordonne pas d'être dénaturé ;
Il ne dit point : « Saisis le glaive impitoyable,
Punis un tort léger par un crime effroyable ;
Égorge l'accusé qui vers toi tend les bras,
Et fais-toi des vertus de tes assassinats. »
Fût-il vrai que le comte, infidèle à sa gloire,
De sa vie en un jour eût terni la mémoire,
Est-ce à toi, Sismondi, d'être l'accusateur ?
Est-ce à toi de briguer le nom de délateur ?
Songe, songe aux périls du rang où tu résides !
Des actions des grands interprètes perfides,
Les ennemis secrets, dans la foule cachés,
Tiennent de loin sur eux leurs regards attachés.

Jamais la calomnie un moment ne sommeille;
Qui s'endort innocent coupable se réveille :
Oui. Si, de ton rival délateur empressé,
On voyait par tes soins son échafaud dressé,
On dirait que, lassé de sa vie importune,
Tu voulais sur sa tombe élever ta fortune;
Partout sur ton passage on entendrait crier :
« Du puissant Ugolin voici le meurtrier ! »
Et qui sait ce qu'alors oserait entreprendre
Une foule, facile à se laisser surprendre ?
Qui sait si, d'Ugolin regrettant le trépas,
Sur toi nos citoyens ne le vengeraient pas ?
Pour moi, seigneur, fuyant l'aspect de votre perte,
J'irai, j'irai chercher quelque rive déserte,
Et pleurer Sismondi loin de ces lieux cruels,
Où les plus vertueux sont les plus criminels.

SISMONDI.

A trahir mes devoirs mon épouse m'engage !

D'une aveugle tendresse elle exige ce gage...
Songez-vous que je meurs si je vous obéis ?
Du salut des Pisans, du sort de mon pays
Je réponds sur ma tête, et ma lâche indulgence
Mériterait des lois l'implacable vengeance.
Le pardon, la pitié, ces vertus de la paix,
Au jour des factions se changent en forfaits.
L'intérêt de l'État est le seul qui m'anime;
Pise ordonne, et je cours lui livrer sa victime.

CORALI.

Je m'attache à tes pas : mon époux aujourd'hui
Me trouvera sans cesse entre le crime et lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

théâtre représente l'extérieur du palais d'Ugolin. Le jour va luire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SIARRA, *seul.*

ɪRRÊTONS-NOUS ici... La fatigue m'accable :
'ai plus pour soutien que ma haine implacable.
:urs de la vengeance, où m'avez-vous conduit?
ɪement, avec moi se cachant dans la nuit,
élite fidèle, à mes ordres soumise,
ouait aux hasards de ma haute entreprise :
ɔduit par le glaive en ces murs dangereux,

Je survis presque seul à mon parti nombreux;
Et, pâle, ensanglanté, dans le deuil des ténèbres,
Je marche, poursuivi de mille cris funèbres.
Assis sur cette pierre, attendons que le jour
Ait du comte Ugolin éclairé le séjour.
Au danger qui me suit lui seul peut me soustraire...
Mais il est Gibelin; et moi, moi, téméraire!
Je suis Guelfe... Eh! qu'importe! ennemi juste et grand,
Ugolin est l'ami de tout mortel souffrant:
Ses vertus et son nom me rassurent d'avance.
J'entends quelqu'un; je vois un enfant qui s'avance.
Demeurons. Pour un cœur qu'oppresse le tourment,
L'aspect de l'innocence est un soulagement.

SCÈNE II.

SIARRA, UBALDI.

UBALDI, *sans apercevoir Siarra.*

Mon frère ne vient point. J'avais cru tout-à-l'heure

Reconnaître sa voix près de notre demeure ;
Mais non, je m'abusais. Rentrons.

SIARRA.

Aimable enfant,
Restez, ne craignez rien : votre âge vous défend.

UBALDI.

Je n'ai point jusqu'ici connu la défiance :
Elle ne vient, dit-on, qu'avec l'expérience.

SIARRA.

Ou qu'avec le malheur.

UBALDI.

Seriez-vous malheureux ?
Dites-le moi : mon père est tendre et généreux ;
Il vous soulagera comme on soulage un frère.

SIARRA.

Il se nomme ?...

UBALDI.

Ugolin.

SIARRA.

O rencontre prospère!
Quoi! vous êtes le fils de cet homme vanté,
En qui de nos aïeux revit l'austérité;
Dont la vertu sévère à la valeur s'allie;
Dont le nom, proclamé dans toute l'Italie,
Est la terreur du crime et l'appui du malheur?

UBALDI.

J'entends parler souvent de sa haute valeur.
On le dit bon guerrier... je sais qu'il est bon père.

SIARRA.

Le ciel de ses vertus lui devait le salaire;
Il les possède en vous.

UBALDI.

Déja luit le soleil,
O mon père! ô combien sera doux ton réveil,
Toi qui ne comptes pas de jours plus favorables
Que ceux où ta bonté secourt des misérables!

Sans doute de repos vous avez bien besoin,
Car, ou mon œil se trompe, ou vous venez de loin?

SIARRA.

Oui, de loin, mon enfant!

UBALDI.

Votre ame est attendrie!
Hélas! vous regrettez peut-être une patrie.
Qu'est-ce donc qu'un proscrit?

SIARRA.

Pour prix de vos bienfaits,
Mon enfant, puissiez-vous ne l'apprendre jamais!

UBALDI.

Pauvre étranger! déja je sens que je vous aime.
Allons trouver mon père... On vient: ah! c'est lui-même.

SCÈNE III.

SIARRA, UBALDI, UGOLIN.

UGOLIN, *préoccupé.*

Vagues pressentiments ! éloignez-vous de moi.
J'ai blessé ton orgueil, Sismondi ! venge-toi,
J'y consens.
(*Apercevant Ubaldi.*)
Que fais-tu dans ce lieu solitaire,
Mon fils?

UBALDI.

Ce voyageur me conte sa misère,
Et moi, je lui promets dans son adversité
Les bienfaits de mon père et l'hospitalité.

UGOLIN.

Salut, noble étranger. Approchez-vous sans crainte.
Vos traits des longs chagrins semblent porter l'empre
J'adoucirai vos maux; je les plaindrai du moins.

SIARRA.

Je ressens tout le prix de vos généreux soins,
Seigneur; mais arrêtez: quand vous m'allez connaître,
De vos propres bienfaits vous frémirez peut-être.

UGOLIN.

Je m'interdis le droit de vous interroger;
Je prétends vous servir, et non pas vous juger.

SIARRA.

Mes secrets vous sont dus : je me ferais un crime
D'abuser plus long-temps ce zèle magnanime.
Un Guelfe est devant vous.

UGOLIN.

Qu'avez-vous prononcé?
Savez-vous de quel sort vous êtes menacé?
Savez-vous en quel lieu vous cherchez un asyle?

SIARRA.

Je le sais, et mon cœur n'en est pas moins tranquille.

UGOLIN.

Guelfe imprudent! tremblez. Je suis un Gibelin;
Je suis votre ennemi.

SIARRA.

Vous êtes Ugolin.
Ce mot suffit. Ma vie en vos mains est livrée;
Si vous ne me sauvez, ma perte est assurée:
Le jour va révéler la trace de mes pas;
A mes persécuteurs je n'échapperai pas.

UGOLIN.

Je connais mon devoir; et quoi que je hasarde,
Je sauverai vos jours; je les prends sous ma garde.
De vous abandonner il ne m'est plus permis:
Le malheur rend sacrés jusqu'à nos ennemis.

SIARRA.

Quoi que de vos vertus raconte l'Italie,
Elles passent encor tout ce qu'on en publie.
Il ne m'a point trompé cet ascendant secret

vers vous, malgré moi, de si loin m'attirait!
'e Ugolin, nos cœurs sont dignes de s'entendre;
iien se fie au vôtre, et va tout vous apprendre.

UGOLIN.

nstant: mon cher fils, veille autour de ces lieux,
erve, et si quelqu'un vient s'offrir à tes yeux,
ours m'en avertir.

UBALDI.

Comptez sur moi, mon père.
ourrai donc aussi secourir la misère!

SIARRA.

ible enfant!

SCÈNE IV.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Parlez, seigneur, nul indiscret
iendra du malheur épier le secret.

En mon sein déposé, sous le sceau du silence,
Il n'en sortira point.

SIARRA.

Je parle en assurance.
Le nom de Siarra, ses illustres revers
Occupèrent long-temps la voix de l'univers;
Et du bruit de sa mort en tous lieux proclamée
Sembla s'accroître encor sa haute renommée.
Eh bien, ce Siarra, ce chef audacieux,
Ce proscrit formidable... il est devant vos yeux.

UGOLIN.

Quoi! Siarra, l'effroi de Venise et de Rome...

SIARRA.

Vient confier son sort à la foi d'un grand homme.

UGOLIN.

De votre confiance ardent à m'acquitter,
C'est peu de l'obtenir, je la veux mériter.
Oui, dût le même coup nous frapper l'un et l'autre,

J'adopte vos malheurs, et mon sort est le vôtre.
Des jours de Siarra je réponds sur mes jours;
Je suis son protecteur et le serai toujours.
D'un pacte solennel que ma main soit le gage.

SIARRA.

Ah! je vous reconnais à ce noble langage.

UGOLIN.

Mais parlez: quel dessein vous conduit en ces lieux?

SIARRA.

L'espoir de me venger d'un mortel odieux,
De l'époux de ma sœur.

UGOLIN.

De Sismondi?

SIARRA.

Le traître
Dès long-lemps de la terre aurait dû disparaître:
Il causa tous mes maux. De vengeance altéré,
Je tournais contre lui mon bras désespéré...

Hélas ! pour mon malheur on retint ma furie.
C'était durant ces jours où ma triste patrie
Voyait ses citoyens, divisés en deux parts,
De leur sang fraternel inonder ses remparts.
De deux puissants rivaux l'inimitié féroce
Avait contre l'empire armé le sacerdoce.
Mon père, des Colonnes illustres descendant,
Des soutiens de l'empire était le plus ardent.
D'un pontife orgueilleux l'autorité suprême
Marquait déja son front du sceau de l'anathême,
Et, vouant aux enfers ce chef des Gibelins,
Nommait sa femme veuve et ses fils orphelins.
O remords déchirants ! ô douleur éternelle !
Portant le désespoir dans l'ame paternelle,
Souillant ce noble sang en mes veines transmis,
Je me précipitai parmi ses ennemis.
Pour la fille d'un Guelfe une ardeur insensée
(J'en rougis) m'inspira cette horrible pensée.

Mon œil s'ouvrit bientôt sur ma coupable erreur :
Je détestai ma flamme, et je m'en fis horreur.
Je rejoignis mon père aux remparts de Florence.
De fléchir ses rigueurs nourrissant l'espérance,
Dans son cœur attendri j'avais fait retentir
Le cri de ma douleur et de mon repentir ;
Il cédait... Sismondi ralluma sa colère,
Enchaîna le pardon sur les lèvres d'un père ;
Et le mien, reprenant son indignation,
Mourut sans révoquer sa malédiction.
Depuis ce jour fatal la paix m'est enlevée ;
Contre moi du tombeau la voix s'est élevée.
Le crime et le malheur m'assiègent en tous lieux :
La parole d'un père est un arrêt des cieux.
Aux lois de Sismondi jaloux de me soustraire,
Ma haine me retint dans le parti contraire :
Je devais être Guelfe, il était Gibelin.
En ces temps orageux, vous savez, Ugolin,

Comment, dans l'Italie à mon seul nom tremblante,
Je me couvris cinq ans d'une gloire sanglante.
Ah! j'ai trop expié mes succès éclatants:
J'ai conservé le jour pour mourir plus long-temps;
Toutes les nations m'ont déclaré la guerre,
Et d'exil en exil j'ai parcouru la terre.
J'ai subi les refus, j'ai dévoré l'affront;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front;
Tous les maux contre moi semblaient d'intelligence:
Mais qui pourrait trop cher acheter la vengeance?
La vengeance est ma vie; aux lieux inhabités,
Elle veille dans l'ombre et marche à mes côtés.
Enfin j'assouvirai la haine qui m'inspire:
Ugolin me protège, et Sismondi respire.

UGOLIN.

Songez-vous à l'état où vous êtes réduit?
Vous parlez de vengeance, et le fer vous poursuit!
Voulez-vous démentir, aux yeux de l'Italie,

Cette mort dont le bruit protège votre vie ?
Voulez-vous au poignard confier vos desseins,
Et ranger un héros parmi les assassins ?

SIARRA.

Je veux, aux champs du brave, en ennemi sincère,
Provoquer dignement un indigne adversaire.
S'abaissant jusqu'à lui, mon généreux courroux
Lui réserve l'honneur de tomber sous mes coups.

UGOLIN.

Sa prudente valeur craint de se voir trompée ;
Il ne s'expose point au destin de l'épée.
Une autre arme est plus sûre en ses adroites mains;
C'est elle qui, servant ses projets inhumains,
A toute heure, en tous lieux, m'obsède sans relâche :
L'infâme calomnie est le glaive du lâche.

SIARRA.

Quoi! vous-même...

UGOLIN.

Il me hait. Ma perte est son espoir:
On pardonne le crime et non pas le pouvoir.
Cette nuit, au conseil, son envieuse rage
Me prodiguait encor la menace et l'outrage;
De trahir ma patrie il osait m'accuser!

SIARRA.

Qu'entends-je? A quels périls j'allais vous exposer!
Quoi! déja contre vous le perfide conspire!
Et s'il savait qu'ici par vos soins je respire,
Quels seraient vos destins? J'en frémis. Non, seigneur,
Je n'abuserai point des vertus d'un grand cœur.
Adieu, digne Ugolin; loin de vous je m'exile,
Dussé-je ne trouver que la mort pour asyle.

UGOLIN.

Arrêtez.

SIARRA.

Non, je pars; vos vœux sont superflus.

UGOLIN.

Arrêtez ; votre sort ne vous appartient plus.

SIARRA.

Songez où vous égare un transport téméraire.

UGOLIN.

A vos persécuteurs je songe à vous soustraire.

SIARRA.

Et si vous-même enfin dans ma perte entraîné...

UGOLIN.

Je puis vous secourir : tout est examiné.

SIARRA.

J'appellerais sur vous l'arrêt qui me condamne !

UGOLIN.

Si j'eusse erré, proscrit, aux champs de la Toscane,
A me donner asyle eussiez-vous balancé ?

SIARRA.

Non, sans doute !

UGOLIN.

Il suffit ; vous avez prononcé.

Venez donc, sous ces murs oubliant vos alarmes,
D'un moment de repos goûter enfin les charmes.

SCÈNE V.

UBALDI, *au fond du théâtre, voyant Siarra entrer dans le palais.*

Allez, bon voyageur; bientôt je vous suivrai;
Hélas! et, si je puis, je vous consolerai.
Oh! combien doit mon cœur bénir la destinée!
Heureux qui peut ainsi commencer la journée!
Heureux qui peut, le soir, dire: Grace à mes soins,
Il est donc sur la terre un malheureux de moins!

SCÈNE VI.

UBALDI, BIANCO, SOLDATS, *dans l'enfoncement.*

BIANCO, *à ses soldats.*

Demeurez; attendez que ma voix vous appelle.

UBALDI.

J'aperçois des soldats!

BIANCO, *apercevant Ubaldi, du fond de la scène.*

C'est le fils du rebelle!

Approchons. Un aveu de sa bouche obtenu,

Suffirait seul...

UBALDI.

Ce chef ne m'est point inconnu;

C'est Bianco. N'importe! allons en diligence

L'annoncer à mon père.

BIANCO, *à part, en s'approchant.*

Heure de la vengeance!

Vas-tu sonner enfin pour l'heureux Sismondi?

(*A Ubaldi*)

Ne vous alarmez point; restez, jeune Ubaldi.

D'un ami d'Ugolin ne fuyez point la vue.

Quelle douce candeur! quelle grace ingénue!

Misérable Ugolin! de ce fils adoré

Oh! qu'il t'en coûtera de te voir séparé!

UBALDI.

Séparé, dites-vous?

BIANCO.

Enfant rempli de charmes!

Vous ne connaissez pas l'amertume des larmes;

Vous l'apprendrez bientôt.

UBALDI.

Vous me faites frémir!

BIANCO.

Sur vos tristes destins vous me voyez gémir.

Malheureux Ubaldi! votre père est coupable.

UBALDI.

Lui, seigneur! Non, son cœur du crime est incapable.

Il compte tous ses jours par de nouveaux bienfaits.

Hélas! si vous saviez...

BIANCO.

Eh bien?... Si... je savais...

UBALDI.

›n qu'il vient de faire encore tout à l'heure.
ıuvre fugitif est dans notre demeure,

(*Voyant le mouvement que fait Bianco.*)

›rait mort sans lui..: Grand dieu!

BIANCO.

J'en sais assez.

UBALDI.

farouche regard, seigneur, vous me lancez!

BIANCO.

ts, approchez tous.

UBALDI.

Quel courroux vous transporte?

BIANCO.

ıelfe est là. Venez; marchez vers cette porte.

UBALDI.

je fait, malheureux! Quel trouble m'égarait?
ai perdu mon père en livrant son secret.

BIANCO.

Saisissons à la fois l'un et l'autre complice;
Entrons, et devant nous que le crime pâlisse!

SCÈNE VII.

UBALDI, BIANCO, UGOLIN, SOLDATS *dans l'enfoncement.*

UGOLIN, *arrêtant Bianco.*

Vil satellite, arrête, et pâlis à ton tour.
Ugolin te défend de souiller ce séjour.

UBALDI.

Soldats! contre moi seul tournez votre colère,
Frappez, punissez-moi d'avoir trahi mon père.

BIANCO, *montrant Ugolin.*

Qu'on le saisisse. Eh quoi! lâches! vous frémissez!
Au nom de Sismondi, gardes, obéissez.

UGOLIN.

Gardes, n'approchez pas; et toi, perfide esclave,
Retourne à Sismondi; dis-lui que je le brave.
Oui, le Guelfe est ici; cours le lui révéler:
Je ne m'abaisse plus jusqu'à dissimuler.
Il est de ces forfaits dont on se glorifie!
Que ton maître à son tour vienne! je le défie.
Il ne franchira point avec impunité
L'inviolable seuil de l'hospitalité.
S'il l'osait outrager, si par la violence
De s'ouvrir cette enceinte il avait l'insolence,
Il tomberait frappé d'un soudain châtiment,
J'en jure par ce fer... Porte-lui mon serment.

SCÈNE VIII.

BIANCO, SOLDATS.

BIANCO.

Je ne lui porterai que l'aveu de ton crime.

Menace-nous encore, arrogante victime!
Ton orgueil ne fera que tomber de plus haut.
Je t'attends dans une heure au pied de l'échafaud.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, *seul.*

HÉLAS! c'en est donc fait! un arrêt absolu
Prononce mon trépas d'avance résolu.
Sismondi, contre moi s'armant de mon absence,
Et sous la calomnie étouffant l'innocence,
Va jouir du bonheur de me déshonorer!...
Non, de ce vil espoir je prétends le frustrer.
Mon nom parle pour moi; j'aime du moins à croire
Que vingt ans de travaux, et peut-être de gloire,
Du souvenir encor ne sont point effacés,

Et contre un Sismondi me défendent assez.
Que dis-je ? Un peuple ingrat peut briser son idole;
Et le mont Tarpéien touchait au Capitole.
Sismondi dans ces murs a des amis puissants :
Quand la haine prononce, il n'est plus d'innocents.
Eh bien, sachons mourir !... Mais laisser sur la terre
Mes enfants sans appui, sous ce toit solitaire !
A leurs embrassements renoncer pour toujours !
Ah ! je sens, malgré moi, tout le prix de mes jours.
Malheureux étranger ! voilà donc ton ouvrage !...
Ugolin ! Ugolin ! rappelle ton courage ;
Ne ternis point l'éclat d'un magnanime effort :
Qui regrette ses jours perd le fruit de sa mort.
A pas précipités quelqu'un vers moi s'avance.
Ah ! vient-on m'annoncer la fatale sentence ?

SCÈNE II.

UGOLIN, LORENZO.

UGOLIN.

Quoi! c'est vous Lorenzo! Mortel trop généreux,
Quel sujet vous amène auprès d'un malheureux?
Redoutez les soupçons du tyran qui m'opprime:
Nul ne peut m'aborder, ni me plaindre sans crime:
Connaissez-vous mon sort?

LORENZO.

Je viens le partager.

UGOLIN.

Qu'espérez-vous?

LORENZO.

Périr, seigneur, ou vous venger.
Votre cause est la mienne, et dès cette journée
J'enchaîne mes destins à votre destinée.
Ce fer vous appartient, disposez de ses coups:

Trop heureux de combattre et de mourir pour vous!
Pour vous dans le conseil j'osai me faire entendre;
Ma voix vous défendait; mon bras va vous défendre.
Frémisse Sismondi! De nombreux habitants
De ses oppressions s'indignent dès long-temps:
Je vais les rassembler, et, marchant à leur tête,
Dévouer le perfide aux coups qu'il vous apprête.
Qu'au lieu de votre sang tout le sien soit versé:
L'échafaud vainement ne sera pas dressé.

UGOLIN.

Moi! vous associer au sort qu'on me prépare!
Non, je n'accepte point un dévoûment si rare.
Ce zèle généreux suffit à ma douleur:
Des amis tels que vous consolent du malheur.

LORENZO.

Seigneur, mes faibles soins méritent moins d'estime.
Eh quoi! lorsque Ugolin, volontaire victime,
Rachète de son sang les jours d'un inconnu;

D'une indigne terreur lâchement retenu,
Je pourrais balancer à payer de ma vie
Le salut d'un héros opprimé par l'envie!
Des grandes actions connaissez le pouvoir:
Votre exemple est un ordre, et m'apprend mon devoir.
Ne perdons point de temps. Sur la place publique,
Déployant contre vous sa sombre politique,
L'infame Sismondi prête à son attentat
Les noms de grand exemple et de raison d'état.
Il dicte à Bianco sa volonté sinistre.
C'est ainsi que le traître et son affreux ministre,
Juges, accusateurs, et bourreaux à la fois,
Transforment en poignard le fer sacré des lois.
Venez; et, ramenant la foule détrompée,
Au poignard du perfide opposons notre épée.

UGOLIN.

Non. A ses ennemis dédaignant de m'unir,
Je laisse au temps vengeur le soin de le punir:

Mais j'irai, le vouant à la haine publique,
Révéler les noirceurs de sa vengeance oblique;
J'irai. Puisse le peuple, enfin désabusé,
Voir les accusateurs flétris par l'accusé!
Vous pouvez à ce peuple annoncer ma présence.

LORENZO.

(*A part.*)

J'y vole. Malgré lui je prendrai sa défense.

UGOLIN.

Comment récompenser votre noble pitié?

LORENZO.

Vivez, et de mes soins je serai trop payé.

SCÈNE III.

UGOLIN, *seul.*

O ciel, daigne bénir son vertueux courage!
Les moments nous sont chers: achevons notre ouvrage;
Avant de m'éloigner, peut-être sans retour,

ce noir souterrain, de détour en détour,
luise Siarra loin de ces lieux funèbres.
endons point la nuit et ses lentes ténèbres.

SCÈNE IV.

UGOLIN, CORALI.

UGOLIN, *à part.*

(*Haut.*)

li !... Vous, madame ! En croirai-je mes yeux ?
ne craignez-vous pas qu'un époux furieux...

CORALI.

rainte désormais ne nous est plus permise :
s vivrez ; votre grace à mes vœux est promise.
iens vous l'apporter.

UGOLIN.

Ce soudain changement
cite encore en moi que de l'étonnement,

Madame, j'en conviens. Ma perte était jurée :
Peut-être que d'un jour on l'aura différée.
La haine s'assoupit, mais elle ne meurt pas.
Sismondi...

CORALI.

Sismondi vous arrache au trépas.

UGOLIN.

Lui, madame ?... Il vous trompe, et sa fausse clémence
N'est qu'un voile odieux qui couvre sa vengeance.
Il a dicté l'arrêt.

CORALI.

Il va l'anéantir.

UGOLIN.

A dépendre de lui je pourrais consentir !

CORALI.

Votre sort ne dépend que de vous seul...

UGOLIN.

Madame,
Expliquez-vous.

CORALI.

Eh bien, seigneur, Pise réclame
De votre déférence un gage solennel.

UGOLIN.

Ce gage, quel est-il?

CORALI.

Sans doute, il est cruel
De devoir son salut aux jours d'un misérable;
Mais la nécessité, cruelle, inexorable...
Vous m'entendez, seigneur: un sang infortuné
Est le prix...

UGOLIN.

Ugolin est toujours condamné.

CORALI.

Quoi! votre ame inflexible...

UGOLIN.

Au péril de ma vie,
Je réponds du dépôt que le sort me confie,

Et ne trahirai point, barbare délateur,
Qui daigna me choisir pour son libérateur.
Plutôt qu'à l'infamie on me force à descendre,
Que je tombe écrasé sous mon palais en cendre!
Je connais votre cœur; il approuve le mien.

CORALI.

Ne redoutez-vous pas...

UGOLIN.

Je ne redoute rien.
Dès ce jour, s'il le faut, que l'arrêt s'accomplisse:
Comme un prix glorieux j'accepte mon supplice.
Cessez de vous livrer à de stériles soins;
S'ils pouvaient me fléchir, vous m'estimeriez moins.

CORALI.

O courage stoïque! O vertu trop austère!
Songez à votre fils.

UGOLIN.

Songez à votre frère.

CORALI.

Ah! de quel souvenir frappez-vous mon esprit!

UGOLIN.

Est-ce à vous d'exiger la tête d'un proscrit?

CORALI.

Mes pleurs l'arracheront à son destin funeste.
Mânes de Siarra! c'est vous que j'en atteste.

UGOLIN.

Vain espoir! mes jours seuls peuvent sauver ses jours.

CORALI.

Hélas! vous voulez donc nous quitter pour toujours!
Non, seigneur, non, je tombe à vos pieds que j'embrasse;
De vous-même à vos pieds j'implore votre grace.

UGOLIN.

Implorez mes refus : c'est vous en dire assez.

CORALI.

Eh quoi! mes vœux...

Puisqu'un arrêt fatal m'arrache de vos bras,
Donnez-moi quelques pleurs, et ne m'oubliez pas,
Avant que pour jamais la tombe nous rassemble,
De moi, de mes revers vous parlerez ensemble.
Peut-être de ma cendre un vengeur sortira!...
Pour la dernière fois embrassez Siarra.

CORALI.

Arrête! entends la voix d'une sœur qui t'implore.
Ne t'ai-je retrouvé que pour te perdre encore?
A la nuit de la tombe es-tu donc échappé
Pour périr sous mes yeux, indignement frappé?
A ce spectacle affreux je serais condamnée!
N'était-ce point assez des larmes d'une année?
Et du frère que j'aime, impitoyable sort!
Une seconde fois faut-il pleurer la mort?

SIARRA.

Aux dépens de l'honneur malheur à qui peut vivre!
C'en est trop: il est temps qu'au glaive je me livre.

UGOLIN.

Au-devant de ses coups gardez-vous de courir :
Celui qui vous sauva vous défend de mourir.

SIARRA.

J'ai porté ma sentence, elle est irrévocable.

CORALI, *l'arrêtant.*

Demeure.

SIARRA.

As-tu fait vœu de me rendre coupable?
(*Montrant Ugolin.*)
Pour le perdre, il suffit d'un instant de retard.
M'arrêter, c'est me dire : « Arme-toi d'un poignard,
« Frappe ton bienfaiteur, ton appui tutélaire;
« Réserve à ses bontés cet indigne salaire. »
Exiges-tu de moi ce sacrifice affreux?
Faut-il l'assassiner?

CORALI.

O combats douloureux!
Eh! comment entre vous nommer une victime?

SIARRA.

C'est à toi de choisir du malheur ou du crime.

CORALI.

Ah! je cours me jeter aux pieds de mon époux,
Et vous sauver tous deux, ou périr avec vous.

SCÈNE VII.

UGOLIN, SIARRA.

SIARRA.

Il ne nous reste plus contre un lâche adversaire
Qu'un unique parti, sanglant, mais nécessaire.
J'ai devant Corali dévoré mes transports;
Mais l'extrême malheur veut d'extrêmes efforts.
Nous possédons encore, en dépit de l'orage,
Deux fidèles appuis : la haine et le courage.
Unissons nos fureurs, frappons un coup hardi.
Tant que nous respirons, malheur à Sismondi!

L'heure qui va sonner sera sa dernière heure.
Son palais, m'a-t-on dit, touche à cette demeure;
C'est là qu'il faut marcher. Je puis sous ces remparts
Rassembler d'un signal quelques Guelfes épars.
Qu'à vos nombreux amis leur troupe se rallie,
Et d'un monstre odieux délivrons l'Italie.

UGOLIN.

Arrêtez, Siarra. Jugez mieux Ugolin.

SIARRA.

Eh quoi!..

UGOLIN.

Vous êtes Guelfe, et je suis Gibelin.
Un rempart éternel entre nous deux s'élève;
Mon glaive ne doit point s'unir à votre glaive.
Nous sommes ennemis : l'avez-vous oublié?
Votre libérateur n'est pas votre allié.
Irai-je aux vils affronts condamner ma mémoire?
Irais-je, préférant mon salut à ma gloire,

Souillé du nom de traître et de conspirateur,
Justifier la voix du calomniateur?
Parmi nos citoyens faudra-t-il que l'on dise :
« Le rigide Ugolin a conjuré dans Pise ! »
Je veux à Sismondi dérober ce bonheur :
Disposez de ma vie, et laissez-moi l'honneur.
On approche : rentrez.

SCÈNE VIII.

UGOLIN, UN SOLDAT.

UGOLIN.

D'un pas lugubre et lent,
Un soldat vient vers moi. Ciel! un mouchoir sanglant!
Un glaive!.. Je frissonne. Avançons... Mais je n'ose.
Si Lorenzo, mourant pour défendre ma cause!...
Parlez, instruisez-moi... Vous vous taisez? Vos yeux
Se détournent des miens, et regardent les cieux?
Ce silence...

LE SOLDAT.

A tout dit. Dans votre sort funeste,
Songez à rassembler la force qui vous reste,
Vous en avez besoin.

UGOLIN.

Achevez... je frémis.

LE SOLDAT.

Déplorable Ugolin! vous n'avez plus qu'un fils.

UGOLIN.

Éraldi!...

LE SOLDAT.

Votre fils est mort pour la patrie,
Est mort digne de vous.

UGOLIN.

O douleur! ô furie!
Funéraires lauriers, stériles monuments!
Me rendrez-vous mon fils et ses embrassements?

LE SOLDAT.

La nuit seule a trahi les efforts de mon zèle :

Je cherchais Éraldi; mais, quand mon bras fidèle
Au prix de tout mon sang allait le secourir,
Je ne l'ai retrouvé que pour le voir mourir.
« Va porter, m'a-t-il dit, mes adieux à mon père;
Remets-lui cette offrande et douloureuse et chère,
Ce tissu teint du sang de son malheureux fils,
Ce fer, qui par ses mains à mes mains fut transmis,
Et dont j'aurais voulu faire un plus long usage.
Dis-lui que ma valeur n'a cédé qu'au courage.
S'il doit apprendre un jour sous quels coups je péris,
Qu'immolant sa vengeance à mes mânes chéris,
De mon noble adversaire il épargne la vie. »
Il dit, et la lumière à ses yeux est ravie,
Et votre fils, seigneur, entre mes bras tremblants,
Ne laisse qu'un corps pâle et des débris sanglants.

UGOLIN, *regardant l'épée de son fils.*

(*au soldat.*)

Fer sacré! don de mort, venge mon fils. Achève.

Le nom du meurtrier? Son nom? que sous ce glaive
Le traître...

LE SOLDAT.

Jusqu'à moi son nom n'est point venu.
Des Guelfes révoltés c'est ce chef inconnu,
Ce proscrit...

UGOLIN.

Lui! grand Dieu! lui! monstre sanguinaire,
Je te donnais ma vie, et voilà mon salaire!
Où vient de m'égarer une aveugle pitié?
C'est le bourreau d'un fils que j'ai réfugié!
Quoi! barbare! à l'instant où ma main abusée
S'est unie à ta main de mon sang arrosée,
J'ai pu te méconnaître! Une subite horreur
N'a point de ta présence averti ma fureur!
Mais du moins à mes coups un Dieu vengeur t'amène;
Ton odieuse vie appartient à ma haine.
Mon fils! apaise-toi.

LE SOLDAT.

Des gardes, l'œil en pleurs,
Apportent dans ces lieux cet objet de douleurs.
Fuyez son triste aspect, fuyez.

UGOLIN.

Je veux l'attendre.
Ugolin peut tout voir: il a pu tout entendre.

(*Des soldats déposent au fond du théâtre le corps d'Éraldi, étendu sur un lit de mort, sans qu'il soit aperçu du spectateur.*)

Soldats, éloignez-vous : qu'il me reste du moins
Le douloureux plaisir de pleurer sans témoins.

SCÈNE IX.

UGOLIN, *seul.*

Voici donc d'Éraldi la dépouille mortelle!
Glacé comme la tombe, immobile comme elle!

Mon cher fils! attends-moi; ton père te rejoint.
O mort! terrible mort! ne nous sépare point.

(*Il demeure quelque temps attaché au corps de son fils.*)

Veillé-je? n'est-ce point un effroyable rêve?
Non. C'est lui. Tout son sang bouillonne et se soulève.
Il demande vengeance... Eh bien! il l'obtiendra.
Tremble toi-même, tremble, odieux Siarra!
Quels horribles tourments ma rage te prépare!
Oui, je sens qu'à plaisir je deviendrai barbare.
La mort la plus affreuse est trop douce pour toi;
Tu ne pourras jamais souffrir autant que moi.
Oh! que n'as-tu des fils!... Je veux du moins, perfide,
Retourner le poignard dans ton cœur parricide;
Je veux sur la victime égorger l'assassin...
Insensé! qu'ai-je dit? et quel est mon dessein?
De l'hospitalité trahir la foi jurée!
O devoir inflexible! ô vengeance frustrée!

Mânes plaintifs ! en vain je vous entends crier:
Sans oser le punir je tiens le meurtrier.
Ne saurais-je briser cette importune chaîne?
Quoi ! l'assassin d'un fils est sacré pour ma haine!
Quand je lui dois la mort il me devrait le jour!
Non. Sous mon bas vengeur qu'il expire à son tour!
Le sang paîra le sang : courons!...Que vais-je faire?
Quelle lueur soudain et me frappe et m'éclaire?
J'allais à ma fureur immoler ma vertu...
Corps sanglant de mon fils ! que me conseillais-tu?
Il est temps de te fuir, ô trop chère victime!
Et je m'arrache à toi pour m'arracher au crime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, *seul.*

(*Le corps d'Éraldi est dans l'enfoncement.*)

Quel pouvoir, enchaînant ma vengeance trompée,
De ma main, malgré moi, fait tomber mon épée?
Victime du devoir et martyr de l'honneur,
Il faut donc renoncer à ce dernier bonheur!
Il faut donc préférer, dans cette lutte étrange,
La vertu qui m'immole au crime qui me venge!
Oui, sans doute, il le faut. C'est toi, mon fils, c'est toi
Dont les derniers accents m'ont prescrit cette loi.
Saurai-je l'accomplir? Moment, moment terrible!

O vertu que ta route est glissante et pénible!
N'importe : j'ai fixé mes vœux irrésolus,
Et dans quelques instants je ne me craindrai plus.
Je l'ai fait prévenir : ici je viens l'attendre.
Pourrai-je sans fureur et le voir et l'entendre?
Il s'avance!...—Grand Dieu! témoin de mes combats,
Daigne affermir mon cœur et retenir mon bras.

SCÈNE II.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Guelfe, soyez sincère, et que votre mémoire
De la dernière nuit vous retrace l'histoire.
Comment dans nos remparts avez-vous pénétré?

SIARRA.

Par un chemin sanglant: de ma main massacré,
Plus d'un Pisan périt, victime de ma rage:

Mais de l'un d'eux surtout j'admirai le courage,
Et je vis à regret ce valeureux soldat
Renversé sous mes coups après un long combat.
Jamais, jamais guerrier tombé sous mon épée,
Ne laissa tant de trouble en mon ame frappée.
Aux lueurs des flambeaux je contemplai ses traits,
Et s'il était ici... je le reconnaîtrais.
Mais pourquoi rappeler cette image funeste,
Qu'épargna la nuit sombre à la clarté céleste?

UGOLIN, *le conduisant vers le corps de son fils.*

Approchez, approchez! le reconnaissez-vous?

SIARRA.

C'est le jeune guerrier qui tomba sous mes coups!
C'est lui! de sa récente et profonde blessure
Le sang bouillonne encore et contre moi murmure.

UGOLIN.

C'est mon fils.

SIARRA.

Votre fils! qu'ai-je fait? Sort affreux!

Et le même soleil nous éclaire tous deux!
Et votre main, plongée au fond de mes entrailles,
N'a pas de tout mon sang arrosé ces murailles!
Il ne me manquait plus que le nom d'assassin.
Enfer anticipé que je porte en mon sein,
O malédiction, fatal adieu d'un père!
N'as-tu point sur ma tête épuisé ta colère?
Faut-il qu'entraînant tout dans l'horreur de mon sort,
Je jette autour de moi le malheur et la mort?
Ombre auguste! accomplis ta dernière vengeance.
Pères infortunés! frappez d'intelligence.
Seigneur, j'attends vos coups: que mes crimes punis
Apaisent à la fois mon père et votre fils;
Frappez!

UGOLIN.

Je ne le puis sans être sacrilége.

SIARRA.

Frappez: je vous le rends ce sanglant privilége.

UGOLIN.

Qu'oses-tu proposer, barbare? Espères-tu
Me ravir en un jour mon fils et ma vertu?

SIARRA, *lui montrant le corps d'Eraldi.*

Regardez, regardez ce qu'il faut que j'expie!
Voyez, et vengez-vous.

UGOLIN.

Moi! que d'un glaive impie
J'ensanglante le toit de l'hospitalité!
Moi! que par un forfait lâchement médité
Je punisse l'erreur d'un crime involontaire!
Non. Forçant dans mon sein la nature à se taire,
Je vous épargnerai malgré moi, malgré vous:
Oui, les coups du malheur vous sauvent de mes coups.
Partez. Ce souterrain, ténébreuse retraite,
Prépare à votre fuite une route secrète.
Mon unique vengeance est de vous secourir:
Éloignez-vous; vivez, et moi je vais mourir.

SIARRA.

Je ne l'accepte point cette offre généreuse :
C'est la mort que je veux, et je la veux affreuse.
J'ai payé vos bienfaits par une iniquité.

UGOLIN.

La faute est moins à vous qu'à la fatalité;
A ce noir attentat votre ame est étrangère,
Vous ignoriez quel sang versait votre colère,
Je le sais : mais aussi, dans mon ardent transport,
Je sais que je suis père et que mon fils est mort.
Songez qu'un seul regard sur cet objet funeste
Suffit pour égarer la raison qui me reste.
Fuyez donc, échappez à ma juste fureur,
Et de vous ressembler épargnez-moi l'horreur.

SIARRA.

Point de pardon: la mort! Mes cris vous la demandent.
Sauvez-moi par pitié des forfaits qui m'attendent.
Vengez un fils : ce fer qui vient de l'égorger,

Prenez-le, il fume encor...

UGOLIN.

Cessez de m'outrager.
Au métier des bourreaux mes mains ne sont point faites,
Siarra : ce n'est point sous ces voûtes muettes
Qu'un père au désespoir vengera son malheur.
Nous nous retrouverons aux champs de la valeur :
Là, libre des serments, étrangers l'un à l'autre,
Vous aurez tout mon sang ou j'aurai tout le vôtre.
Nous nous retrouverons, peut-être dès demain.
En attendant, adieu : voici votre chemin.

SIARRA.

Non, j'expire à vos pieds.

UGOLIN.

Partez, mon fils l'ordonne.
Ce n'est pas moi, c'est lui, lui seul qui vous pardonne.
Ce jeune infortuné, massacré sous vos coups,
Frémissez ! en mourant il m'a prié pour vous.

TAYLOR INST. OXFORD

SIARRA.

Pour moi!..Tant de vertu redouble encor mon crime.
Ah! que du moins j'expire, embrassant ma victime!
Cadavre ensanglanté! ne me repousse pas.

UGOLIN.

Malheureux! loin d'ici précipitez vos pas,
Ou craignez qu'à ma voix la suprême colère
Ne vous condamne un jour au tourment d'être père!

SIARRA.

Eh bien! j'obéirai. Je pars, puisqu'il le faut;
Je pars, mais Ugolin me reverra bientôt.

SCÈNE III.

UGOLIN, *seul.*

Te voici consommé, sacrifice terrible!
(*se tournant vers le corps d'Éraldi.*)
Jouissons sans danger de ce spectacle horrible.

(*reculant avec indignation.*)

Approchons... O mon fils! ô vengeance!... un regard
Rend à mon cœur la rage, à ma main le poignard.
Et je laisse échapper le monstre que j'abhorre!
Il s'éloigne, impuni!... Je puis l'atteindre encore:
Ma rapide fureur bientôt l'aura rejoint;
De ce séjour de mort il ne sortira point.
Périsse la pitié!... Qu'ai-je dit? O blasphême!
Le remords des bienfaits est un crime lui-même.
Voile épais! cache-moi ce corps défiguré,
Ou je ne réponds plus de mon bras égaré.

(*Il étend sur le corps de son fils, en détournant les yeux, le voile qui ne le couvrait qu'à demi, et se met ensuite à genoux devant cet appareil, en disant :*)

Chère ombre! j'accomplis ta volonté dernière,
Et j'emporte au tombeau ma vertu tout entière.

SCÈNE IV.

UGOLIN, *encore à genoux*, UBALDI.

UBALDI.

Qu'aperçois-je? D'où vient que mon père à genoux?...
Mon père... Il n'entend point... Pour qui donc priez-vous?
Pour l'étranger peut-être? Ah! sans doute il mérite
Un destin plus heureux... Pourquoi partir si vite?
Je voulais l'embrasser, lui dire un long adieu.
Et mon frère?

UGOLIN, *se levant avec précipitation.*

(*à part.*)

Ton frère!... O supplice!

UBALDI.

Grand dieu!
Quelle sombre fureur en vos yeux étincelle?
Aurait-il mérité la haine paternelle?
S'il était vrai, daignez, vous rendant à mes vœux

rder à mon frère un pardon généreux.
s! si vous saviez comme il chérit son père!

UGOLIN, *à part.*

chire mon cœur.

UBALDI.

Pourquoi ce front sévère?
; ne l'aimez donc plus? S'il perdait votre amour,
suis sûr, Éraldi perdrait aussi le jour.

UGOLIN.

se-moi seul, mon fils.

UBALDI.

Quoi!...

UGOLIN.

Laisse-moi, te dis-je.
part.)
la première fois sa présence m'afflige.

UBALDI, *à part.*

i-je fait à mon père? il m'éloigne de lui.

Tous les jours il me cherche; il m'évite aujourd'hui.
N'importe! obéissons, respectons sa colère.
Mais quel morne appareil!..Juste dieu! c'est mon frère!

UGOLIN.

à part.

Que fais-tu, malheureux? O mortel désespoir!

UBALDI.

Comme son front est pâle! Oh! venez donc le voir!
Regardez, regardez, mon père!

UGOLIN, *à part.*

Je succombe.

UBALDI.

Quel effrayant sommeil!

UGOLIN.

Le sommeil de la tombe.

UBALDI.

Il est mort!... Éraldi! malheureux Éraldi!
Que je t'embrasse encor!

UGOLIN.

Reste, cher Ubaldi;
abandonne pas.

UBALDI.

O mon père!

UGOLIN, *le retenant.*

Demeure.

UBALDI.

z-moi l'embrasser.

UGOLIN.

Tu veux donc que je meure?
u'entends-je? D'où naît cet effroyable bruit?
Sismondi s'avance, et le peuple le suit.

SCÈNE V.

LIN, UBALDI, SISMONDI, TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

SISMONDI.

ssant, comme moi, du coup qui vous accable,

Le peuple a confirmé l'arrêt irrévocable.
Pise ne peut, hélas! révoquer son édit;
Vous sauver est un droit qu'elle s'est interdit...
Votre pays en deuil vous condamne et vous pleure.

UGOLIN.

Que le glaive s'apprête, et me frappe sur l'heure!
De votre indigne aspect qu'il délivre mes yeux!
O mes concitoyens! recevez mes adieux.
J'avais cru parmi vous obtenir plus d'estime;
Mais j'accepte la mort, injuste óu légitime,
Et de mes longs travaux puisque tel est le prix,
Vous ne m'entendrez point vous lasser de mes cris.
Ce n'est point sans regret que je vous abandonne;
O Pise! ô mon pays!... Ugolin te pardonne,
Ugolin en mourant bénit tes murs ingrats,
O Pise! quelque jour tu me regretteras.

SISMONDI.

Je voudrais vous sauver, et, lent à me résoudre,

[ême en vous accusant je cherche à vous absoudre.
uoique votre fierté se plaise à m'outrager,
: ne m'abaisse point jusques à me venger :
n vain à vous haïr vous croyez me contraindre,
: fais grace au malheur, et vous plains.

UGOLIN.

Vous, me plaindre!
onorez-moi plutôt de votre inimitié :
: garde mes mépris, gardez votre pitié.

SISMONDI.

ivrez-nous le proscrit que Pise redemande.

UGOLIN.

ımais.

SISMONDI.

N'attendez pas que je vous le commande.
remblez que mon courroux...

UGOLIN.

Connais-tu quelque loi

Qui me puisse forcer à trembler devant toi?
Depuis assez long-temps ta rage se déguise,
Sismondi : sois du moins barbare avec franchise.
De cet infortuné que t'importe le sort?
Tu verrais d'un même œil et sa vie et sa mort.
Ce n'est pas lui, c'est moi que veut perdre ta haine.
J'ai lu dans les replis de ton ame inhumaine.
Mon crédit, c'était là mon crime le plus noir :
Je serais innocent, si j'étais sans pouvoir.
Cette fierté qui sied à tout grand caractère,
Une vertu sans tache, une franchise austère,
Un nom qu'avec honneur Pise fait retentir,
Voilà ce que tu hais : ose me démentir...

SISMONDI.

Téméraire!...

UGOLIN.

Soldats, prenez votre victime.

SISMONDI.

Qu'on le charge de fers!

UGOLIN.

Les fers sont pour le crime.
Leur poids injurieux répugne à ma fierté,
Et je veux à la mort marcher en liberté.
Adieu, cher Ubaldi.

UBALDI.

Je vous suivrai, mon père,
Et tous deux au tombeau nous rejoindrons mon frère.

SCÈNE VI.

UGOLIN, UBALDI, SISMONDI, CORALI,

TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

CORALI.

Arrêtez. Est-ce ainsi que tu tiens tes serments?

SISMONDI.

Je n'écoute plus rien que mes ressentiments.

CORALI.

Ne m'as-tu point promis, cruel, à l'instant même,
De désarmer des lois l'autorité suprême?

SISMONDI.

J'ai voulu m'épargner le cri de vos douleurs,
Et je vous abusais par pitié pour vos pleurs.

CORALI.

De ces honteux détours t'aurais-je cru capable?

SISMONDI.

C'en est trop : au supplice entraînons le coupable;
Venez, soldats.

CORALI.

Arrête, et réponds-moi. Sais-tu
De ce noble accusé jusqu'où va la vertu?
Toi-même admirerais sa sublime énergie
Si tu pouvais savoir quel homme il réfugie.

SISMONDI.

Quel est son nom?

CORALI.

Son nom n'est que trop illustré,
gneur; par sa naissance il est pour nous sacré.
m'interrogez plus.

SISMONDI.

En nommant ce rebelle,
aignez-vous de déplaire à son ami fidèle?

UGOLIN.

ɔi, son ami! Pisans, je vous invoque tous.
ɔprochez, regardez ce corps percé de coups.

CORALI.

ɔl! son fils!

UGOLIN.

Répondez. Quand le Guelfe lui-même
ent d'égorger mon fils, se peut-il que je l'aime?
! depuis quand voit-on les pères égarés
ıbrasser les bourreaux de leurs fils massacrés?

CORALI, *à part.*

ılheureux Siarra! ta perte est trop certaine.

UGOLIN.

Ce fatal étranger ne craint plus votre haine.
Du fils qu'il m'a ravi les mânes en courroux
Demandaient tout son sang...

CORALI, *épouvantée.*

Qu'entends-je?

UGOLIN.

Calmez-vous,
Madame; il est parti, j'ai protégé sa fuite,
Et de ses assassins il trompe la poursuite.

CORALI.

O vengeance héroïque! ô vertueux effort!
Et de votre pitié le prix serait la mort!
Pise! souffriras-tu que l'innocent périsse?
Verras-tu dans ton sein triompher l'injustice?
N'est-il que des ingrats parmi tes citoyens?
Il défendit leurs jours: proscriront-ils les siens?
Soldats! souffrirez-vous qu'il expire sans gloire

Celui dont la présence enchaînait la victoire?
Magistrats! mourra-t-il sans l'avoir mérité
Celui dont près de vous siégea l'intégrité?
Et vous, de qui ses soins prévenaient les alarmes,
Indigents! orphelins! faites parler vos larmes;
Révélez ses bienfaits, réclamez votre appui:
C'est supplier pour vous qu'intercéder pour lui.

(*A Sismondi.*)

Pour la dernière fois ma bouche vous implore;
Cédez à ma prière: il en est temps encore.
Ma vie est en vos mains, seigneur; songez-y bien:
Son sort sera mon sort, son arrêt est le mien.
Jusque sur l'échafaud je suis prête à le suivre;
A l'honneur d'un époux je ne veux pas survivre.
Faut-il aux yeux de Pise embrasser vos genoux?
Eh bien...

UGOLIN.

Vous à ses pieds, madame! Ah! levez-vous.

J'aime mieux endurer ma triste destinée,
Que de vous voir pour moi devant lui prosternée.
Que maudit soit le jour où l'autel vous unit!
Mais le ciel tôt ou tard récompense et punit.
Tu n'éviteras point la vengeance suprême:
Le châtiment du crime est le crime lui-même.
Tremble que le remords, invisible bourreau,
De tourments en tourments ne te traîne au tombeau;
Tremble que Pise, enfin, consolant l'innocence,
A mes mânes plaintifs n'immole ta puissance,
Et, juste en sa fureur, ne venge dans ton flanc
Le meurtre par le meurtre et le sang par le sang.
Barbare! en attendant que ton sort s'accomplisse,

(*Montrant Corali.*)

L'aspect de ses vertus suffit à ton supplice.
Que dis-je? un coup plus sûr s'apprête à me venger.
Tu brûlais de savoir le nom de l'étranger;
Avant que de périr je veux bien te l'apprendre:
Siarra!

SISMONDI.

Lui, vivant! Ciel! que viens-je d'entendre?

UGOLIN.

i; ce héros qu'en vain tu voudrais éviter,
sorti du tombeau pour t'y précipiter.

SISMONDI.

tait lui! Ma fureur eût dû le reconnaître.

UGOLIN.

le verras trop tôt. Qui sait même? Peut-être
ınt que sur ma cendre un nouveau jour ait lui,
glaive sera juge entre un perfide et lui.

SISMONDI.

ınt que dans mon flanc sa main se soit plongée,
subiras l'horreur d'une mort prolongée.
:des, qu'en un cachot Ugolin renfermé
isse, par la faim lentement consumé!

CORALI.

oi, monstre! froidement tu calçules le crime!

SISMONDI.

Obéissez, soldats.

CORALI.

Barbares, arrêtez, ou je meurs sur vos pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

De moment en moment le tumulte redouble.

SISMONDI.

O coup inattendu! Cachons du moins mon trouble.
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné;
Que dans le tour voisine il soit soudain traîné.

UGOLIN.

Pise! alors que pour toi l'un de mes fils succombe,
Lui refuseras-tu les honneurs de la tombe?
Mais que deviendra l'autre en ces affreux instants?
Il est bien jeune encore : il souffrira long-temps.

SISMONDI.

Qu'un enfant si chéri ne quitte point son père.
Emmenez-les tous deux. Venez.

CORALI.

Qu'allez-vous faire?
Arrêtez.

UGOLIN.

Viens, mon fils.

Puissent nos tristes jours avec elle s'éteindre!
Pour qui meurt innocent la mort n'est point à craindre.
Peut-être Sismondi, pâle, et frappé d'effroi,
Sous ses lambris dorés est moins calme que moi:
Heureux dans mon malheur, je goûte par avance
Cette ineffable paix, céleste récompense.
Ah! pourquoi suis-je père? En ce fatal moment,
Le charme de mes jours en devient un tourment.
Il dort, l'infortuné, dans ce funèbre asyle!
De ses lèvres s'échappe un sourire tranquille:
Il rêve le bonheur, il l'attend au réveil...
Hélas! que ne dort-il de son dernier sommeil!

(*On entend murer la porte du cachot.*)

Quel bruit lugubre et sourd fait gémir ces murailles?
Dans le temple voisin l'airain des funérailles
Sonnerait-il déja le terme de nos maux?
Écoutons... Mais qu'entends-je! on frappe à coups égaux.
Oh! je le reconnais ce bruit plein d'épouvante!

C'est un nouveau tourment que le barbare invente.
Pour ne plus se rouvrir ce cachot s'est fermé;
En un mur éternel le seuil s'est transformé.
O mon fils!...—En sursaut le voici qui s'éveille.

UBALDI.

Quel lamentable bruit a frappé mon oreille?
Mon père!

UGOLIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Hélas! Ces lieux seront bientôt muets;
Un silence sans fin va régner désormais.

UBALDI.

Où sommes-nous? A peine il reste à ma pensée
Du mal qu'on nous a fait une image effacée.

UGOLIN.

Nous habitons, mon fils, un ténébreux séjour.

UBALDI.

Mais dites-moi, mon père, il n'est pas encor jour!

Reverrons-nous bientôt l'astre qui nous éclaire ?

UGOLIN.

Nous le verrons aux cieux, mais non plus sur la terre.

UBALDI.

Loin de notre palais doit-on nous retenir ?
Et l'avons nous quitté pour n'y plus revenir ?

UGOLIN.

Tu l'as dit.

UBALDI.

Ce méchant, quel sort il nous prépare !
Mais il nous laisse ensemble, il n'est pas si barbare.

UGOLIN.

Il l'est bien plus, mon fils : bientôt tu l'apprendras.

UBALDI.

Il ne me manque rien quand je suis dans vos bras.

UGOLIN.

(*Ils se tiennent quelques temps embrassés.*)

Oh ! viens.

UBALDI.

J'entends du bruit sous cette voûte obscure.
Peut-être on nous apporte un peu de nourriture.

UGOLIN, *à part.*

Fatale erreur !

UBALDI, *écoutant.*

Personne. Hélas ! Je me trompais.
Personne.

UGOLIN, *à part.*

Affreux instants !

UBALDI.

Quand viendra-t-on ?

UGOLIN.

Jamais.

UBALDI.

Jamais ! Il faudra donc que la faim nous dévore !

UGOLIN.

Terre, terre ! ouvre-toi.

UBALDI.

Si j'étais seul encore !

27.

Mais vous! quoi! sous mes yeux je vous verrais mourir!
Qu'Ubaldi de son sang ne peut-il vous nourrir!

UGOLIN, *à part.*

Trop heureux Éraldi! que je te porte envie!
Le glaive des combats a terminé ta vie.
Une éternelle mort, prolongeant ses horreurs,
N'a point glacé ton sein de ses lentes terreurs.
A combien de tourments le sort affreux me livre
Avant de m'accorder la douceur de te suivre!
Séparé des humains, funèbre prisonnier,
Il me reste à mourir, à mourir le dernier!
De la mort d'Ubaldi la mienne précédée...
Je ne puis supporter cette accablante idée.

UBALDI.

Je sens que le sommeil pèse encor sur mes yeux.
Quelle humide vapeur on respire en ces lieux!
Je suffoque... Un air pur me rendrait à la vie:
Si nous pouvions sortir!... La force m'est ravie;

Mes pieds sont chancelants... Venez, soutenez-moi,
Mon père, je succombe.

UGOLIN.

Ici repose-toi
Mon enfant... Juste ciel! il pâlit, il frissonne;
Son œil est égaré; la chaleur l'abandonne:
Son front morne est voilé des ombres du trépas.
Mon fils! entends ma voix... Il ne me répond pas.
Mon fils! mon Ubaldi! prends pitié de ton père!
Soulève encor vers moi cette tête si chère.
Vis, ou je meurs. Réponds, réponds... Vœux superflus!
Sa bouche est sans haleine... Hélas! mon fils n'est plus.
Il n'est plus, et je vis! O désespoir! ô rage!
De l'affreux Sismondi tel est l'horrible ouvrage!
A mes cris paternels, sur ce monstre odieux,
O malédiction! descends du haut des cieux.
Prends courage, Ugolin! Ose, malheureux père,
Contempler cette image épouvantable et chère,

Ces lèvres, d'où ton nom s'échappa tant de fois,
Ce front décoloré!... Dieu! qu'est-ce que je vois?
Un soupir est sorti de sa bouche expirante!...
Ah! c'était le dernier... — Mais non; sa vue errante
Me cherche...

UBALDI, *revenant à lui.*

Où suis-je donc?

UGOLIN.

L'ai-je bien entendu?
Mon fils pour un moment me serait-il rendu?

UBALDI.

O mon père! c'est vous! Vos yeux sont pleins de larmes?
Comme votre main tremble? Écartez vos alarmes.
Il ne me reste plus qu'un peu d'abattement.

UGOLIN, *à part.*

Il voudrait, par pitié, me cacher son tourment.

UBALDI.

Je suis mieux; vous voyez.

UGOLIN, *à part.*

Avec peine il respire ;
Sa lèvre pâlissante affecte le sourire.
Oh ! qu'il est effrayant ce sourire de mort !
Sa tête sur son sein s'est penchée... Il s'endort.
Songeons à profiter du moment qui me reste ;
Hâtons-nous d'échapper à cet aspect funeste.
Cette bague, présent d'un proscrit généreux,
Renferme du poison, trésor des malheureux...
Quelle faveur nouvelle à mes vœux accordée !
La coupe que je vois n'est qu'à demi vidée.
J'y boirai le poison.

(*Il jette la bague dans la coupe.*)

Le poison ! Ugolin
Ne devait succomber que le glaive à la main ;
Mais Pise me rendra la gloire qui m'est due :
Pour la postérité ma mort n'est point perdue.

(*Il boit.*)

Ce breuvage, ô mon fils! vient de me délivrer
Du supplice cruel de te voir expirer.
Mais toi! que feras-tu du cadavre d'un père?
Ma douleur inhumaine oubliait ta misère;
En fuyant mon malheur je te laissais au tien.
Que faire? que résoudre? Il me reste un moyen...
J'y songe en frémissant... terrible, affreux... N'importe!
Oui, sur mon désespoir ton intérêt l'emporte.
Je serai, s'il le faut, assassin par pitié...
— Juste ciel! de tes mains ton fils sacrifié!
Malheureux! où t'égare une aveugle furie?
Dis, est-ce du courage, ou de la barbarie?
— Mais mourir lentement, de besoin consumé,
Seul, au lugubre aspect d'un corps inanimé,
De la faim dévorante endurer les tortures;
Se traîner, en hurlant, sous ces voûtes obscures;
Déchirer de son corps les lambeaux palpitants...
Telle sera l'horreur de ses derniers instants!

Non, mon cher Ubaldi, non, meurs avec ton père,
Épuise cette coupe, et finis ta misère.
Ouvre un instant ces yeux que la mort va couvrir;
Tu les refermeras pour ne les plus rouvrir.
Il se réveille !... Où suis-je ? Interdit je frissonne.
Je cherche mon courage : hélas! il m'abandonne.

UBALDI.

Je ne sais, mais mon sein nourrit un feu caché.
Ne puis-je rafraîchir mon gosier desséché,
Mon père?

UGOLIN.

Affermissons ma force chancelante.

UBALDI.

Dans mes veines circule une fièvre brûlante.

UGOLIN.

Ce breuvage, mon fils, l'éteindrait pour toujours.

UBALDI.

Donnez.

UGOLIN.

Je ne le puis.

UBALDI.

Vous sauverez mes jours.

UGOLIN.

(*Montrant la coupe.*)

Insensé! que dis-tu ? La mort est là.

UBALDI.

N'importe!

Donnez.

UGOLIN.

J'entends du bruit. La hache à cette porte
Frappe à coups redoublés... L'inutile rempart
S'écroule. On entre.. O ciel! qu'aperçoit mon regard?
Siarra! Lorenzo!... Loin, coupe parricide!
Mon fils vivra.

SCÈNE II.

UGOLIN, UBALDI, SIARRA, LORENZO, SOLDATS.

SIARRA.

Pour nous le destin se décide.
Du vaillant Lorenzo les efforts généreux
Ont secondé les miens : de ses soldats nombreux
Sismondi vainement rassemblait les cohortes.
Nos bras de son palais ont renversé les portes.
Il a fui devant nous, de frayeur agité,
Et dans l'Arno rapide il s'est précipité.
Lui prodiguant les noms d'imposteur, de barbare,
Pise, tout mort qu'il est, contre lui se déclare;
Une voix unanime a déposé pour vous :
L'innocence triomphe, et le ciel est absous.

LORENZO.

Autour de cette enceinte une troupe fidèle

Dans ses rangs belliqueux à grands cris vous appelle,
Et, libre d'un tyran, le parti Gibelin
A proclamé pour chef l'invincible Ugolin.
Ne tardons plus, seigneur; venez à la patrie
Rendre l'auguste aspect d'une tête chérie.
Daignez suivre nos pas: marchons.

UGOLIN.

Il n'est plus temps.

SIARRA.

Qu'entends-je

UGOLIN.

Ce n'est plus la gloire que j'attends,
C'est la mort, et déja je la sens qui me glace.
A mes regards éteints tous pâlit et s'efface.
Le rapide poison redouble ses progrès...
Mais Ubaldi respire, et je meurs sans regrets.

UBALDI.

Vous mourez!

LORENZO.

O douleur!

UGOLIN, *à Siarra, en lui montrant son fils.*

C'est mon seul héritage.
A vous, à Corali je le lègue en partage.
Ce dépôt précieux vous était réservé :
Daignez le recevoir. Près de vous élevé,
Instruit par mes revers et par votre misère,
Que mon fils soit du moins plus heureux que son père!

SIARRA.

Ah! c'est moi, c'est moi seul qui suis votre assassin;
Mon bras seul a plongé la mort dans votre sein.
A mes destins cruels quel dieu fatal préside?
Siarra dans un jour est deux fois homicide!
J'ai tué votre fils, je vous tue après lui.
Mais enfin, grace au ciel, mon dernier jour à lui.
Misérable! il est temps de te faire justice.
Recevez en mourant ce dernier sacrifice.
Je vous suis dans la tombe.

(*Il veut se frapper; Lorenzo le retient.*)

UGOLIN.

Arrêtez, malheureux.

SIARRA.

En me laissant périr montrez-vous généreux.

UGOLIN.

Vivez pour accomplir ma volonté dernière.
Aux cendres de mon fils rejoignez ma poussière.
Vivez, je vous l'ordonne au nom de mes malheurs.
Recevez mes adieux, et retenez vos pleurs.

UBALDI.

Vous m'allez donc quitter!

UGOLIN.

La force m'abandonne...
Mon fils, je te bénis; et vous, je vous pardonne.
Adieu... Songez à moi quand je ne serai plus.

LORENZO.

Il expire!

UBALDI.

Mon père!

SIARRA.

O remords superflus!
Ombre plaintive, arrête.

(Il veut se poignarder sur le corps d'Ugolin.)

LORENZO, *l'arrêtant.*

O ciel! qu'allez-vous faire?
Les ordres d'un mourant sont sacrés sur la terre.
Rendez, rendez un père à l'enfant d'Ugolin;
Mais faites plus : rendez à Pise un Gibelin.

SIARRA.

Ah! périsse l'instant où mon ame égarée...

LORENZO.

Cette funeste erreur peut être réparée;
Venez.

SIARRA.

Dérobons-nous à ce morne séjour.
Ugolin est vengé puisqu'il m'enchaîne au jour.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

73743079



